L' HOMME HEUREUX; OU, LE VRAI MOYEN DE LE DEVENIR, EXPÉRIMENTÉ...

Louis Antoine : de Caraccioli

Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
12
2 D
24

Digitized by Google

116

L'HOMME HEUREUX;

OU,

LE VRAI MOYEN DE LE DEVENIR,

EXPE'RIMENTE' & DE'PEINT

PAR LE SAVANT BOURGEOIS

MR. J. A. HOFMAN

VRAI PH LOSOPHE CHRETIEN.

NOUVELLE EDITION

Augmentée d'un SUPLEMENT ANTI-LIBERTIN;
précedé d'une LETTRE & de PENSEES DIVERSES

DE Mr. de CARACCIOLI.

TOME TROISIEME,

contenant le SUPLEMENT.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

SE VEND A LA HAYE,
CHEZ LA VEUVE VAN DUREN.
M DCC LXIX.

Digitized by Google

12. 2. b. 24

Digitized by Google

I.

PREMIER DISCOURS SUR LA RELIGION ET LES DEVOIRS DU CHRETIEN.

L'EXISTENCE d'un mauvais Principe, dont le pouvoir, égal à celui de la Divinité, soit dans une perpetuelle opposition avec elle, traverse ses desseins & détruise tout ce qu'elle édifie, est un Dogme regardé avec raison comme une des Héréſies les plus capitales, les plus injurieuses à Dieu, les plus pernicieuses à la Religion. Cependant, lorsque je considère ce qui s'est passé dans le monde depuis son origine, quand je parcours les Annales du genre humain, j'apperçois une cause permanente & efficace de tous les desordres, dont cet Univers a été le déplorable Théatre: une cause qu'on pourroit appeller à juste titre le *mauvais Prin-*

cipe, c'eſt le cœur humain, c'eſt la perverſité d'Adam & de ſes enfans ; c'eſt cette malheureuſe diſpoſition que nous avons à abuſer de toutes les graces de Dieu, & à les *changer en diſſolution.*

L'HOMME fut créé innocent & heureux ; mais ſon cœur inquiet, ſon mauvais cœur, ſe hâta de chercher dans la violation des ordres du Souverain Bienfaiteur un nouveau genre de félicité, qui par un juſte châtiment devint auſſitôt un abîme de miſeres. Plongé dans cet abîme, l'homme, au-lieu de penſer aux moyens d'en ſortir, & de tendre ſans-ceſſe des mains ſuppliantes au Dieu qu'il avoit offenſé, s'y enfonça de plus en plus, il s'y plût, & combla chaque jour la meſure de ſes iniquités. Enfin, ô prodige d'endurciſſement & d'ingratitude ; rappellé à la vie & au bonheur par l'effet d'un grace qui le prévient, d'un amour, d'une miſericorde au-deſſus de toute expréſſion, il rejette cette grace, il eſt ingénieux à en détruire l'efficace : il prend autant de précautions pour ſe munir contre elle & lui interdire tout accès, que s'il s'agiſſoit d'éviter le plus grand de tous les malheurs. Oui aſſurément, je reconnois dans cette ſuite d'égaremens & de rébellions un Principe ſouverainement mauvais, qui n'eſt pas à la vérité en état de tenir tête à Dieu, mais qui ne laiſſe pas de lever l'étendart contre lui, & de former ſans ceſſe de criminels complots pour détruire-

truire la Religion, & pour perdre les Elus-mêmes, s'il étoit poſſible.

C'EST de-là que nâquirent les obſtacles que le Fils de Dieu rencontra dans l'exercice de ſon miniſtère; c'eſt de-là que procède encore de nos jours cette foule d'aſſauts que les Ennemis de la Religion ne ceſſent de lui livrer. Les cauſes de l'incrédulité des Juifs ſont aſſez connuës, auſſi bien que les terribles jugemens de Dieu qui ſont tombés ſur eux. Il s'agiroit de les détourner de deſſus les Chrétiens, en reconnoiſſant de bonne foi que les injuſtes préjugés que nous nourriſſons contre la Religion, ſont tout-à-fait dénués de fondement, & que tous nos raiſonnemens contre elle ne ſont qu'un véritable amas de contradictions, pareilles à celles où tomboient les Juifs, en reprochant également au Précurſeur ſon auſtérité, & au Sauveur ſa douceur & ſes liaiſons avec les pécheurs. Incrédules, ſoyez une bonne fois d'accord avec vous-mêmes, ſi vous voulez qu'on vous écoute.

PRETENDEZ-VOUS que la Religion ſoit un Fanatisme, & que ce renoncement à ſoi-même, ces mortifications, ces croix qu'elle annonce, ſoient les viſions de cerveaux échauffés, ou même d'eſprits poſſédés du Démon? *Jean-Baptiſte eſt venu, ne mangeant point de pain, & ne buvant point de vin; & vous avez dit: Il a le Diable.* Nous allons vous répondre dans ce Discours, & vous faire voir ſommairement 1. Que la miſſion de Jean-Bapti-

ſte demandoit qu'il menât le genre de vie que vous lui reprochez. 2. Que le Chriſtianisme eſt en général une Religion qui exige l'ordre, la régularité, la pureté des mœurs & de la vie; mais ſans donner dans aucune idée creuſe, dans aucune pratique de pure ſuperſtition.

PRETENDEZ-VOUS au-contraire qu'on peut compoſer, pour ainſi dire, avec la Religion, & vivre dans les diſſipations du ſiècle en la profeſſant? & prenez-vous pour garant de cette doctrine l'exemple du Fils de Dieu, ou celui des ſaints hommes, qui ont vêcu au milieu du monde, & ont ſemblé même avoir d'étroites liaiſons avec lui? *Le Fils de l'homme eſt venu mangeant & buvant, & vous dites: Voilà un homme qui aime à manger & à boire, un ami des Péagers & des gens de mauvaiſe vie.* Nous vous répondrons dans un autre Discours. 1. Que J. Chriſt a eu des raiſons particulières de ſe conduire de cette manière. 2. Que les fidèles en général peuvent, en renonçant intérieurement au monde, vivre dans le monde, en occuper les poſtes, en fréquenter les Sociétés, en goûter même les plaiſirs.

ENFIN ſouhaitez-vous que, pour mettre fin à toutes ces conteſtations, nous travaillions à donner une idée nette de la Religion, & des vrais devoirs qu'elle nous impoſe. Ce ſera la matière d'un troiſième Discours, où nous prouverons avec l'aide de Dieu que *la Sageſſe eſt* véritablement juſtifiée par ſes enfans.

IL

Digitized by Google

IL faut distinguer dans la pratique du Christianisme des devoirs extraordinaires & des devoirs ordinaires. Les prémiers se rapportent à certaines conjonctures passagères, pendant lesquelles leur observation devient indispensable; mais aussi, dès que les circonstances viennent à changer, on se trouve dispensé de cette espèce de devoirs. Les autres sont perpétuels & ne souffrent aucune exception; ils sont le corps & l'essence de la Religion: ce sont autant de traits auxquels les vrais Chrétiens sont toujours reconnoissables. Sans cette distinction il est impossible de faire un Système raisonnable de morale d'après les Préceptes de l'Evangile, & de fermer la bouche à ceux qui objectent, que le Chrétien est un homme déplacé dans la Société, qu'il se trouve en bute à toutes sortes d'insultes, qu'il devient le jouët du prémier qui veut l'attaquer, & que sa vie n'est qu'un tissu de pieuses extravagances.

POUR mieux sentir la vérité de ce que j'avance au sujet de cette double espèce de devoirs, qu'on se transporte aux tems de l'établissement de l'Evangile, & qu'on voie à quel prix cette grande entreprise pouvoit être exécutée. Il falloit trouver des hommes qui fissent à la face de toute la Terre un généreux sacrifice de tout ce qu'ils possédoient, & qui, bien instruits qu'ils entroient dans une carrière de tribulations, dont le terme étoit un cruel supplice, ne laissassent pas de charger sans balancer leur Croix

pour ſuivre J. Chriſt. Il falloit trouver des hommes qui euſſent tellement à cœur les intérêts de leur divin Maître, & de ſa doctrine, qu'ils fuſſent comme inſenſibles à toutes ſortes de mépris & d'outrages, qui pour ſe concilier même plutôt les eſprits, donnaſſent des exemples inouïs de patience & de modération, tendiſſent l'autre joue à celui qui les avoit frappés, & donnaſſent leur habit à celui qui les dépouilloit de leur manteau. Il falloit en un mot des hommes qui oubliaſſent en quelque ſorte tous les devoirs de la vie Civile, & qui, renonçant à toutes les liaiſons ordinaires, puſſent dire à l'exemple de leur Maître : *Qui eſt ma Mère, & qui ſont mes Fréres?*

JE pourrois joindre à ce Tableau des Apôtres & des prémiers Chrétiens quantité d'autres traits, comme celui de la communauté des biens, du Célibat préféré au Mariage; & l'on verroit régner par-tout le même eſprit & le même but, ſavoir, de ne vaquer qu'à une ſeule choſe, & de ſe débarraſſer de tout ce qui pourroit y apporter le moindre obſtacle.

MAIS quiconque prétendroit qu'aujourd'hui, que le Chriſtianisme eſt établi, & que chacun, inſtruit dès ſon enfance de la Religion, la profeſſe en paix & en tranquillité, il faille s'aſtreindre aux devoirs que je viens d'indiquer; il donneroit effectivement dans le Fanatisme, & nous n'aurions aucune raiſon ſolide à alléguer pour ſa juſtification. Tout ce que la Religion exige des Chrétiens, c'eſt d'être continuellement

ment prêts à pratiquer ces devoirs extraordinaires, ſi Dieu juge à propos de les y appeller en faiſant naître les circonſtances qui en impoſent la néceſſité. Et en effet ce ne ſont pas les premiers ſiècles de l'Egliſe qui ont vu ſeuls des exemples de cet abandon entier de tout ce que l'on peut avoir de plus cher pour l'amour de la Religion; nos Pères ont glorifié Dieu dans les mêmes épreuves, & il reſte au milieu de nous des Ames fidelles, qui ont aimé leur Sauveur plus que Pères, Mères, Frères, Sœurs, Terre, Champ & Poſſeſſion.

UNE choſe qui eſt encore bien naturelle, c'eſt que de pareils tems d'affliction ſoient accompagnés d'auſtérités, de jeûnes, d'humiliations, & de tout ce qui peut raiſonnablement fortifier la piété, & nous préſerver des dangereuſes tentations qui nous aſſiégent. Il faut entrer dans les vuës de Dieu, qui ſont de produire en nous le germe précieux des plus ſublimes vertus, & de nous épurer par le feu de la perſécution. Tout cela appartient à la claſſe des devoirs extraordinaires; mais tout cela, comme je l'ai déjà dit, devient néceſſaire, de cette néceſſité que les Philoſophes appellent *conditionnelles*; dès que les conditions qui ſuppoſent ces devoirs, exiſtent, on ne ſauroit ſe diſpenſer de les pratiquer.

QUEL eſt donc l'artifice des Ennemis de l'Evangile? Quel eſt le faux raiſonnement dont ils n'ont ceſſé de ſe ſervir depuis l'origine du Chriſtianiſme? C'eſt de repréſenter cette

néceſſité *conditionnelle* comme une néceſſité *abſoluë*; c'eſt de faire de l'Ecole du Sauveur une Ecole d'amertume, de pleurs, de macérations, où il faut être continuellement à la gêne, où l'on perd tout d'un coup le fruit de ſes plus longs travaux, dès que l'on a la moindre complaiſance pour les plaiſirs les plus innocens, pour ceux qui ſont liés aux beſoins eſſentiels de la vie. Or comme un pareil état, s'il étoit un état habituel & caractériſtique du Chrétien en tout tems & en toute circonſtance, ſeroit contraire à la Nature, & à la Raiſon, ils en concluënt qu'il n'y a qu'un mauvais Génie, un Démon ennemi de notre repos & de notre bien être, qui puiſſe avoir tracé un pareil plan de vie. *Jean Baptiſte eſt venu ne mangeant, ni ne buvant, & ils ont dit: Il a le Diable.*

N'EST-IL pas cependant de l'évidence la plus palpable, que la miſſion de Jean-Baptiſte exigeoit qu'il menât le genre de vie que les Juifs lui reprochoient? Ce ſaint Précurſeur étoit un perſonnage extraordinaire; & il avoit des devoirs extraordinaires à remplir. Il étoit ſuſcité d'en haut pour réveiller ſes Compatriotes de la plus forte léthargie, & pour les préparer au plus grand évènement. Il falloit donc qu'il donnât à ſes Diſcours tout le poids que demandoit l'importance de la Commiſſion dont il étoit chargé. Prêchant & adminiſtrant le Batême de la repentance, tout devoit ſe reſſentir en lui de la ſévérité de ſes exhor-

exhortations ; le moindre écart dans la pratique auroit fait perdre toute efficace à ſes leçons ; on ne l'auroit pas cru vivement pénétré de l'idée des rédoutables maux qu'il annonçoit aux impénitens, ſi l'on n'avoit vu en lui le plus haut dégré de pénitence. Mais & ſon habillement, & ſa nourriture, & ſa retraite dans les Déſerts, ne ſont point autant d'obligations impoſées à tous ceux qui ont cru à Jean-Baptiſte & au Fils de Dieu. Ce ne ſont point des Anachorètes que l'Evangile prétend former ; ce ſont des hommes utiles à la Société, qui en rempliſſent tous les devoirs, & qui faſſent continuellement luire la lumière de leurs bonnes œuvres devant les autres hommes, afin qu'ils glorifient de concert leur Père qui eſt aux Cieux.

MAIS quoi ! le Chrétien n'eſt-il pourtant pas reconnoiſſable à certains traits de régularité, de pureté, de ſainteté, qui le diſtinguent des Mondains ? Ne voit-on pas qu'il eſt le diſciple d'un Maître, qui a mépriſé les vanités du ſiècle, & qui s'eſt propoſé de ramener ſur la Terre les vertus qui en étoient bannies ? Oui : le Chriſtianisme en général eſt une Religion qui exige de ceux qui la profeſſent un caractère ſolide, des mœurs réglées, une décence extérieure & intérieure, ſi je puis m'exprimer ainſi ; mais ſans mêlange d'aucune obſervance inutile ou ſuperfluë. C'eſt un *ſervice raiſonnable* que celui que nous ſommes

mes appellés à rendre à Dieu ; & c'eſt par-là que la vraie Religion ſe diſtingue de toutes les fauſſes. Entrons ici dans quelque détail.

IL eſt inconteſtable qu'un vrai Chrétien a des règles de conduite plus ſévères à obſerver que les autres hommes. Inſtruit à l'Ecole du Souverain Docteur, il y a appris que le grand Ouvrage du ſalut n'eſt point une choſe qu'on puiſſe faire par manière d'acquit, en s'amuſant, pour ainſi dire, & en ſe livrant à des diſtractions de tout ordre. Pénétré de l'importance de ce ſalut, il craint avec raiſon de laiſſer écouler le tems précieux que Dieu lui accorde pour y travailler ; il met les momens à profit, il fait le compte de ſes jours, afin d'avoir un cœur rempli de ſageſſe. Quiconque a l'eſprit occupé de pareilles méditations, doit ſans contredit avoir un air plus recueilli, tenir des discours mieux réglés, & commettre moins d'écarts, que des gens livrés aux bagatelles, aux frivoles amuſemens du ſiècle, qui ſemblent n'avoir reçu la vie que pour la conſumer dans un cercle de puérilités, & pour mourir ſans avoir vêcu.

J'AVOUE qu'à cet égard un Chrétien eſt une eſpèce d'Etranger dans la Société des Mondains, que ſon exemple y eſt traité de ſingularité, que les uns le taxent d'orgueil, les autres de ſimplicité & de foibleſſe d'eſprit ; & que les Beaux-Eſprits du ſiècle ne ſont jamais plus feconds dans leurs ingénieuſes railleries, que quand

quand elles ont pour objet la piété Chrétienne. Quel étrange perſonnage, diſent ils, qu'un homme qui ne veut pas vivre avec les vivans, qui s'effarouche de quelques propos un peu gais, qui fauſſe compagnie quand il prévoit qu'on va ſe procurer quelques récréations, qui fait ſcrupule en un mot de mille choſes, ſans leſquelles on s'ennuieroit mortellement! Croit-il que Dieu lui tiendra compte de ces bizarreries, & le dédommagera de tant de plaiſirs réels, qui ſe trouvent aujourd'hui ſous ſes pas, & qu'il néglige ridiculement? Permis à lui de s'enterrer tout vif: nos jours ſont trop courts, pour ne pas les mettre à profit.

AINSI parlent ces gens, qui ne ſavent eux-mêmes ce que c'eſt que nos jours, en quoi conſiſte la vie, & qui ſe mettent hors d'état d'en rendre jamais le moindre compte. Ne pas ſe gorger avec eux des voluptés du ſiècle, c'eſt *ne manger*, ni *ne boire*; c'eſt *être poſſédé du Démon.* Mais hélas! n'eſt-ce pas au contraire en eux que les œuvres de ce malin Eſprit ſe manifeſtent d'une manière bien ſenſible. N'eſt-ce pas lui qui les aveugle au point de leur faire prendre l'ombre pour le corps, l'apparence pour la réalité? de leur faire préférer quelques momens paſſagers d'une joie frivole au feſtin perpétuel d'une bonne conſcience, à la poſſeſſion d'un bonheur éternel? Comment oſent-ils appeller folie, illuſion, fanatisme, la vigilance perpétuelle,

&

& la ſage défiance dans laquelle le Chrétien vit pour ſe tenir en garde contre les amorces trompeuſes d'un Monde qui a perdu tant d'Ames, & qui en perd encore tant tous les jours ? Comment oſent-ils inſulter à ce genre de vie, tandis qu'ils courent tête baiſſée ſe jetter dans le précipice le plus affreux.

CONCLUONS ce prémier Discours, en reconnoiſſant que la Religion Chrétienne inſpire naturellement & néceſſairement à tous ceux qui ſe ſoumettent à ſes Loix, un eſprit de retenuë, de modeſtie & de ſageſſe, qui ſe manifeſte au dehors; mais qui eſt également différent de la criminelle affectation des Hypocrites, & des puériles ſimagrées des Superſtitieux.

Digitized by Google

II.

SECOND DISCOURS

SUR LA RELIGION ET LES DEVOIRS DU CHRETIEN.

Je veux, pour ſuivre le plan qui a été indiqué dans le Discours précedent, prouver dans celui-ci, que J. Chriſt a eu des raiſons dignes de ſa ſageſſe, d'entretenir avec les pécheurs ces liaiſons dont on vouloit lui faire un crime; & prendre enſuite occaſion de-là de reflêchir ſur l'accord innocent qu'il peut y avoir entre la vraie piété & la fréquentation du Monde.

Lorsqu'on réflêchit ſur ces paroles d'un Apôtre; *Chriſt nous a laiſſé un modéle, afin que nous ſuivions ſes traces*, on ne manque pas de faire ſentir, que nous ne ſommes pas également appellés à l'imitation de tous les actions de J. Chriſt, parce qu'il y en a pluſieurs qu'il a faites en vertu de ſa puiſſance infinie, on en conſéquence de ſon caractére de Médiateur. Mais il me ſemble qu'on ne donne pas ordinairement à l'examen de ce ſujet le dégré de préciſion qui lui convient. Perſonne ſans doute ne ſauroit méconnoitre, qu'il n'eſt pas appellé à jeûner quarante jours, à com-

à commander aux Elémens & à toute la Nature, & à faire tant d'autres œuvres merveilleuses, à l'égard desquelles l'humanité de J. Christ n'étoit, pour ainsi dire, que l'instrument de sa Divinité. Mais dans la vie Morale, dans les actions ordinaires, & même familiéres du Sauveur, il y a quantité de choses que les Chrétiens ne pourroient imiter sans imprudence, & sans blesser même le Christianisme. Donnons en quelques exemples.

JESUS étant occupé à enseigner les Troupes, c'est-à-dire, à converser simplement avec elles; car ses enseignemens n'étoient pas des sermons d'apparat, prononcés à certaines heures & avec certaines cérémonies, c'étoient des discours que l'occasion faisoit naître, & qu'il étoit aisé d'interrompre; JEsus, dis je, étant dans cette occupation, on lui annonce la Mere & ses Parens, qui souhaitoient de lui parler. Le Sauveur semble recevoir mal ce qu'on lui dit, & taxer d'importunité ceux qu'on lui annonce: *Qui est ma Mère, & qui sont mes Frères?* Il regne une espece de dureté dans ces paroles, qui fait d'abord de la peine; mais un peu d'attention découvre bientôt le but du Sauveur. C'est une leçon importante qu'il prend occasion de donner à ses Disciples, sur l'obligation où ils sont de préférer la connoissance de l'Evangile & l'ouïe de ses leçons à toutes sortes de liaisons & d'affaires temporelles. Et cela étoit vrai dans

dans ces conjonctures. Il n'y avoit pas un moment de tems à perdre, pour profiter de cette courte & précieuse dispensation, dont les hommes avoient alors le bonheur de jouïr.

MAIS changez les tems & les circonstances. Supposez quelqu'un occupé à s'entretenir aujourd'hui sur les matiéres de la Religion, à les enseigner même, auquel on dise que sa *Mère* & *ses Frères* demandent à lui parler. S'il employoit précisement la réponse du Sauveur, il tiendroit un langage ridicule & dénaturé, il s'exposeroit à porter atteinte aux sentimens les plus respectables, sous prétexte de ne pas interrompre une fonction, qu'il peut reprendre à toute heure, & dont l'interruption n'entraîne aucun inconvénient réel. Or ce n'est point ici une remarque en l'air, & qui ne convienne à personne. Quantité de gens se faisant une fausse idée de la Devotion, croient que ses pratiques sont des devoirs supérieurs à ceux de l'humanité & de la charité. Allez demander un service pressant à un homme recueilli, livré à la méditation, prosterné aux piés des Autels. *Qui est ma Mère, & qui sont mes Frères?* irai-je quitter le service de Dieu pour celui des hommes? laissez à ma devotion ses heures & son libre exercice; après quoi je penserai à vos intérêts. Fausse & folle imitation de la conduite du Sauveur, qu'on prefére volontiers à l'imitation réelle de sa tendresse & de

ſa charité infatigable, dont il nous a donné tant d'autres exemples, qui ſont négligés, parce qu'il eſt beaucoup plus difficile de les ſuivre.

J'EN dis autant de l'ordre que J. Chriſt donne à un jeune homme de quitter le ſoin des funérailles de ſon Père, & de *laiſſer les Morts enterrer leurs Morts.* Quoique nous ne faſſions aucun bien réel à ceux auxquels nous rendons les derniers devoirs, ces démarches ſont pourtant fondées ſur des principes de vénération & de reconnoiſſance que le Sauveur n'a eu garde de vouloir détruire. Il n'a cherché, comme dans l'exemple précedent, qu'à inculquer l'extrême néceſſité de tout ſacrifier pour acquérir la connoiſſance de l'Evangile; de ſorte qu'encore aujourd'hui, s'il étoit poſſible que quelqu'un ſe trouvât dans le même cas, qu'il n'eût qu'une heure de tems à donner, ou aux obſéques de ſon Père, ou à s'inſtruire dans la doctrine du ſalut, dont la perte au bout de ce tems là ſeroit inévitable pour lui, il ne devroit point balancer à ſuivre le même précepte que reçut le jeune homme contemporain du Sauveur. Mais hors de-là, négliger de pareils devoirs de la vie Civile, comme s'ils ne laiſſoient pas aſſez de tems pour ceux de la piété, c'eſt une vraie extravagance; la piété elle-même n'étant autre choſe que l'exacte obſervation de tous nos devoirs.

JE

JE crois donc que plusieurs autres actions de J. Christ sont dans le même cas; celle encore, par exemple, de chasser les Vendeurs & les Acheteurs du Temple de Jérusalem, animé du saint transport d'un zèle qui lui convenoit, mais qui dans un Chrétien ordinaire, sans autorité & sans vocation, seroit une perturbation du repos public, digne de châtiment. Je me hâte d'appliquer le Principe sur lequel je me suis fondé jusqu'à présent, aux liaisons de J. Christ avec les pécheurs & les gens de mauvaise vie. Il servira à les justifier, & il nous apprendra ensuite jusqu'à quel point nous pouvons nous conformer à cet exemple de J. Christ.

LE Messie promis paroit sur la Terre, & y fournit une carrière de quelques années, pour prêcher la vérité qu'il devoit ensuite sceller de son propre sang. Cette vérité qu'il prêche, ce n'est point une Doctrine sublime & abstraite, qui ne puisse être comprise que par des gens d'un profond savoir, par les Sages & les Entendus de ce siècle. C'est une Morale simple & à la portée de tout le monde; c'est l'Amour de Dieu & l'amour du Prochain. Il n'est point question d'ouvrir une Ecole & de fonder une Secte; il s'agit de bannir les vices de dessus la Terre, & d'appeller les hommes à la pratique de toutes les vertus. Le Sauveur s'étoit borné dans l'exécution de ce plan, à la seule Palestine, laissant à ses Apô-

tres après lui le ſoin d'aller enſeigner toutes les Nations.

POUR s'acquiter donc de la tâche qu'il s'étoit impoſée, je demande à ſes Ennemis ce qu'il avoit à faire, & je les ſomme de tracer un plan différent de celui qu'il a ſuivi, par lequel il eut pu arriver au même but. S'il eut témoigné du mépris, de l'éloignement, pour ce pauvre Peuple dont il vouloit la converſion, s'il eut dédaigné de courir après ces brebis égarées qu'il falloit ramener, ſi la vuë des plaies ſpirituelles dont il ſe propoſoit d'être le Médecin, avoit excité en lui un dégoût, une répugnance, qui ne lui eut pas permis d'approcher des Malades, & de les viſiter ſoigneuſement; je le demande encore une fois, quels auroient été les fruits de ſon miniſtère? Trouvant dans les Grands un fonds d'orgueil, d'endurciſſement & de méchanceté, qui les rendoit inacceſſibles à ſa doctrine, s'il avoit jugé les Petits indignes de ſes ſoins & de ſa familiarité, il auroit véritablement mis ſous le boiſſeau la lumière dont il venoit éclairer le monde.

MAIS, dira-t-on peut-être, falloit-il que le Fils de Dieu, pour arriver à ſon but, s'abbaiſſât jusqu'à entrer ſous le toict de gens ſuſpects & presque diffamés, qu'il bût & mangeât avec eux, qu'il ſouffrît qu'une femme dont la mauvaiſe vie étoit de notoriété publique, fût à ſes piés, les arroſant de ſes lar-

mes

mes & les essuyant de ses cheveux? Ah! ceux qui parlent ainsi, savent bien peu comment les hommes se prennent & se captivent, comment se fait cette pêche miraculeuse des Ames, que J. Christ avoit entreprise. Ce n'est qu'en se familiarisant qu'on gagne la confiance & qu'on s'insinuë dans les cœurs; c'est en participant innocemment au train de vie ordinaire des pécheurs, que nôtre charitable Sauveur trouvoit les occasions de les éclairer, de les corriger, de les sanctifier. Je ne m'étendrai pas à prouver l'excellence de cette methode; elle est fondée sur la nature-même des choses, & Jésus crut devoir la pratiquer dès l'entrée de son ministère, en assistant aux Noces de Cana, & en augmentant la Joie des Convives par un miracle, qui considéré en soi, paroit d'abord peu digne de sa mission, mais qu'on trouve parfaitement conforme au but de cette mission, dès qu'on suit les idées que nous avons dévelopées jusqu'à présent.

AJOUTONS encore que la parfaite sainteté de J. Christ ne souffroit en rien de ce qu'il pouvoit y avoir de contagieux dans de pareilles Compagnies. A l'abri de toute tentation & de toute séduction, il attiroit à la vertu les plus grands pécheurs, sans recevoir la moindre atteinte de leur corruption: comme l'Astre du jour, qui porte ses rayons sans les souiller dans les lieux les plus infects, &

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Digitized by Google

qui en dissipe même l'infection par sa chaleur bienfaisante.

ENFIN c'étoit de cet ordre-même de gens que J. Christ vouloit tirer ses Disciples; je veux dire, sinon d'entre les pécheurs proprement dits, du moins d'entre ces personnes du plus bas étage de la Société, parmi lesquelles la grossièreté produit souvent les desordres & les déréglemens. La force, le crédit, l'éloquence, les richesses, les causes humaines en général, ne devant point contribuër à l'établissement du Royaume de Dieu, le Trésor de l'Evangile devant être déposé dans de véritables vaisseaux de Terre; il falloit par conséquent que J. Christ, pour former les Apôtres qu'il avoit tirés du sein de cet état abject, vécût habituellement avec eux & avec leurs semblables. En voilà assez, si je ne me trompe, pour détruire l'injuste reproche des Juifs, qui à la vuë de cette conduite s'écrioient: *Voilà un mangeur & un buveur, un Ami des Pèagérs & des gens de mauvaise vie.*

IL faudroit à présent montrer, jusqu'où l'imitation du Chrétien doit aller à cet égard. Mais cette matière a un rapport intime avec celle que nous avons réservée pour notre troisième Discours, où il s'agit de justifier la Sagesse, en dévelopant le véritable plan de vie qu'elle trace à ses enfans. Ainsi nous allons présenter ces idées réünies dans le dernier Discours que nous avons destiné à l'examen de cet important sujet.

III. DIS-

Digitized by Google

III.

TROISIEME DISCOURS

SUR LA RELIGION ET LES DEVOIRS DU CHRETIEN.

Il régne une opposition générale entre le Monde & la Religion, qui se manifeste constamment dans tous les caractères de l'un & de l'autre. Elle est surtout sensible dans l'effet que produit la jouïssance des biens qu'ils nous offrent, & qu'ils nous procurent. Les biens du monde, après nous en avoir imposé par de beaux dehors, trompent notre attente; ils laissent le même vuide dans nos cœurs, si tant est qu'ils n'y portent pas le trouble & les remors. Au-contraire les biens de la Religion ne s'annonçent que d'une manière peu séduisante pour les sens & pour l'imagination; il faut faire un effort sur soi-même pour se déterminer à leur recherche; mais, dès qu'on en est une fois en possession, on y trouve des charmes toujours renaissans, ils surpassent de beaucoup toutes les idées que nous en avions conçuës, & s'ils ne nous placent pas d'abord à ce plus haut période de bonheur, où il ne reste rien à désirer, ils nous en donnent des arrhes certaines & des avant-goûts délicieux.

Digitized by Google

DE ce parallèle resulte une conſequence inconteſtable ; c'eſt que les Mondains ne ſont pas Juges compétens des douceurs & des avantages de la Religion, c'eſt qu'il n'y a que ceux qui ont livré leurs cœurs à cette ſainte Religion, qui puiſſent rendre un témoignage digne de foi aux raviſſans effets qu'elle produit; c'eſt en un mot que *la Sageſſe* ne peut *être juſtifiée* que *par ſes enfans*. Le Sauveur l'a declaré aux Juifs, qui portoient ſur ſa perſonne & ſur celle du Précurſeur, auſſi bien que ſur le miniſtère de l'un & de l'autre, les Jugemens injuſtes que nous avons examinés en détail dans les deux Discours précedens. L'eſſentiel reſte à faire : il faut prouver dans celui ci que toute la Doctrine du Sauveur eſt une véritable *Sageſſe*, qui peut être pleinement *juſtifiée*, quoiqu'il n'y ait que les *enfans de cette Sageſſe* qui ſoient propres à remplir cette tâche.

IL eſt évident que le Sauveur entend par *la Sageſſe* les vérités du ſalut, l'Evangile, qui eſt en effet la Sageſſe par excellence. Sageſſe émanée de la ſource même, Sageſſe deſcenduë du Ciel, Sageſſe ſupérieure à tous les vains raiſonnemens des hommes. Et comment conteſter ce titre à une Doctrine qui propoſe aux hommes le ſouverain bien pour dernière fin de toutes leurs actions, & qui leur fournit des moyens infaillibles pour y arriver ?

Mais

Digitized by Google

MAIS que faut-il entendre par *les Enfans de la Sageſſe*; & dans quel ſens eſt-il dit qu'ils *la juſtifient*? Les Interprétes varient à cet égard. Il y en a qui croient que c'eſt des Juifs-mêmes que J. Chriſt parle; qu'il veut en appeller au témoignage de leur conſcience, qui dément leurs fauſſes imputations, & qui les oblige de rendre intérieurement juſtice à la Doctrine contre laquelle leurs Paſſions révoltées enfantent de frivoles calomnies. Vous avez beau, diroit J. Chriſt ſuivant cette explication, traiter mon Précurſeur de viſionnaire & de poſſédé; vous avez beau m'accuſer de relâchement & de licence dans le genre de vie que je mêne: la vraie Sageſſe, qui a régné dans la conduite de Jean-Baptiſte, & qui brille dans la mienne, vous force à nous juſtifier, dans le tems même que vous nous accuſez. C'eſt à vous que j'en appelle de votre propre jugement.

UN ſecond ſens qu'on attribuë à ces paroles, c'eſt un ſens d'ironie? & alors on en fait une eſpèce d'interrogation. Eſt-ce ainſi que vous, qui vous vantez d'être ſi éclairés, ſi ſages, d'être *les Enfans* même *de la Sageſſe*, eſt-ce ainſi que vous juſtifiez cette prétention? Et donnez-vous des marques d'une ſageſſe bien réelle, en méconnoiſſant le prix de ce qui a été fait juſqu'à préſent pour votre ſalut par le Meſſie & par ſon Précurſeur?

UN troiſième ſens ſubſtitue le mot *contre* à celui de *par*; comme s'il étoit dit, que la Sageſſe indignement traitée par ſes Enfans, ſe juſtifie contre eux, qu'elle ſe ſuffit à elle-même, & que par ſa propre évidence elle peut diſſiper toutes les objections qu'on accumule contre elle. Il eſt vrai que l'expreſſion originale ſouffre cette manière de traduire; mais comme les Pères Grecs, auxquels il eſt naturel de s'en rapporter dans ce qui regarde le tour de leur langue, ne l'ont pas adoptée, il faut s'en tenir à celle qui eſt la plus naturelle & la plus commune.

EN général toutes les interprétations précedentes ne me ſatisfont point, & je ſuis perſuadé que J. Chriſt a ici en vuë par les vrais Enfans de la Sageſſe, ceux qui la profeſſent ſincèrement, & qui en ſentent tout le prix. Ce ſont eux, qui, comme nous l'avons dit dès l'entrée de ce Discours, peuvent ſeuls en juger, & lui rendre témoignage; ce ſont eux auxquels il faut s'en rapporter, comme dans tous les Arts on s'en rapporte aux Experts. Que les autres hommes s'égarent dans la vanité de leurs penſées, qu'ils mépriſent, qu'ils outragent la Sageſſe divine, manifeſtée dans l'ouvrage de la Rédemtion; elle n'en perdra rien de ſon prix, ni en elle-même, ni par rapport à ceux qui ſont fidèles à ſes Loix. Il demeurera toujours vrai, que jamais un plan plus raiſonnable & plus utile ne fut, & ne pou-

pouvoit être prescrit aux hommes que celui du vrai Christianisme. Les Considérations suivantes seront propres, si je ne me trompe, à mettre cette grande vérité dans tout son jour, & à justifier pleinement la Sagesse.

L'OCCUPATION perpétuelle de ceux qui dans tous les tems ont voulu détruire la Religion, a été de la mettre aux prises avec la Raison. Il faut avouër que, s'ils y réüssissoient, nous ne pourrions leur refuser gain de cause. Tout ce qui répugne véritablement à des notions, qui sont empreintes dans notre ame par l'Etre de qui elle tient son existence, ne sauroit obtenir notre consentement: puisqu'il faudroit pour cela que nous fussions capables d'admettre des contradictions formelles comme des choses possibles, de croire que ce qui est peut en même tems ne pas être, que ce que la Raison dicte peut être démenti par la Religion, l'un & l'autre demeurant vrai. Non: Dieu lui-même, revêtu de son autorité suprême, ne peut exiger des hommes qu'ils se mettent dans cette disposition, puisqu'il ne dépend pas des hommes de s'y mettre, & qu'ils ne sauroient agir contre leur propre essence.

MAIS, en faisant cet aveu, nous ne portons pas le moindre préjudice à la Religion; nous n'en demeurons pas moins pleinement en état de justifier la Sagesse révélée, dès que nous aurons à plaider sa Cause devant des personnes éclairées & impartiales. Toutes les subtili-

tilités, toutes les chicanes, dont les Incrédules, anciens & modernes, ont pu s'aviſer, n'ont jamais réduit la Doctrine de l'Evangile à l'abſurdité des contradictions. Les fantômes que ces Ennemis nous oppoſent, ce ſont eux-mêmes qui les forment, afin de pouvoir enſuite les combattre. Tout au plus empruntent-ils dans quelques Syſtemes des Dogmes chargés d'idées acceſſoires, que les diſputes auxquelles l'Egliſe a été malheureuſement en bute ont produites; & ils nous objectent ces Dogmes comme inconciliables avec la Raiſon. Mais ce n'eſt pas à défendre un Syſtème particulier, quel qu'il ſoit, que nous prétendons nous engager; nous ne reconnoiſſons d'autre Sageſſe juſtifiable que celle de l'Ecriture Sainte; & le Sauveur ne demande pas autre choſe des Enfans de la Sageſſe.

ON ſent bien que ce n'eſt pas ici le lieu d'engager un combat formel contre les Adverſaires de cette Sageſſe, en débattant tous les points qu'ils nous conteſtent, & ſur leſquels ils épuiſent leurs Sophismes. On écrit tous les jours des Volumes entiers ſur ces matières, ſans terminer le procès. Il eſt vrai que ce n'eſt pas la faute de ceux qui défendent la bonne Cauſe. Il y a longtems que tout a été dit & réfuté; les preuves de la Religion ont été miſes ſi ſouvent dans une pleine évidence, que ſes défenſeurs pourroient mépriſer les redites éternelles de ces Ecrivains prétendus dangereux, qui

qui n'ont d'autre art que de réchauffer de vieilles difficultés, en les déguisant un peu à l'aide des ornemens frivoles, qui sont si fort dans le goût du siècle. Assurément les Enfans de la Sagesse ne sont pas fort embarrassés à repousser de pareilles attaques; il leur suffiroit presque de nommer ceux qui les forment, pour leur ôter toute créance. Ce sont pour l'ordinaire des gens non seulement sans foi, comme ils s'en glorifient, mais encore sans loi, c'est-à-dire, sans principes d'honneur, de droiture, d'humanité, des gens nés pour être l'opprobre & le fleau de la Société; qui, perpétuellement livrés aux saillies fougueuses d'une imagination déréglée, heurtent, mordent, déchirent à droite & à gauche, à-peu-près comme ces animaux dont une rage incurable s'est emparée: gens, qui seroient capables de crucifier de nouveau le Sauveur, quand même il se manifesteroit à eux avec toute la gloire de ses miracles, avec toute la tendresse de son infinie charité.

J'EN appelle à quiconque réfléchit: que veut-on que les Défenseurs de la Religion fassent contre des hommes de cet ordre? Leur parler raison, c'est parler à des sourds: il leur faut de l'enjoüé, du superficiel, c'est leur Element; vous feriez d'inutiles efforts pour les en tirer. En vain leur montrerions-nous que ces mystères, qu'ils s'aheurtent à proscrire comme des fictions impossibles, ne renferment rien

qui

qui combatte les vérités démontrées par la Raiſon, mais qu'ayant pour objet des choſes élevées au-deſſus de la ſphère de nos connoiſſances, des Etres que nous ne pouvons ſoumettre aux ſens & à l'imagination, & ſurtout l'Etre infini lui-même, qui ne ſauroit être meſuré par notre Entendement fini, nous ſerions ſouverainement injuſtes de prétendre que ces idées ſoient auſſi claires pour nous, que celles qui ſont les plus familières & les plus à notre portée. En vain leur expoſerions-nous les raiſons que nous avons d'ajouter foi aux faits, tant ordinaires que miraculeux, qui ſont rapportés dans nos Livres ſacrés; raiſons qu'on ne peut rejetter ſans détruire tous les fondemens de l'évidence morale, & de la certitude qui y eſt fondée, ſans nous réduire à douter de l'exiſtence d'Alexandre, de Ceſar, de Rome, de Conſtantinople, ſous prétexte que nous n'avons jamais vu ces Empereurs, ni ces Villes; doutes extravagans, s'il en fut jamais! En vain leur développerions-nous dans la Morale Evangelique le ſyſtème de devoirs, le plus complet, le plus excellent, qui ait jamais été produit, la route de la perfection la plus ſure & la plus aiſée, qui ait jamais été tracée. Après bien des veilles & des travaux, lorsque nous croyons avoir forcé les Incrédules dans leurs derniers retranchemens, & qu'effectivement nous l'avons fait; un ſourire ironique, un prétendu bon mot

mot est le salaire de nos peines : *Achaz*, demeure toujours *Achaz*. „ Pauvres gens, „ nous disent-ils, êtes-vous capables de di- „ gérer de pareilles absurdités ? Ne voyez- „ vous pas qu'on vous dupe, que la Religion „ est une invention purement humaine, & „ que vous ne faites que colorer un édifice „ destitué de toute réalité. Venez; nous vous „ apprendrons à penser librement? nous rom- „ prons ces pésantes chaînes, dont vous vous „ êtes chargés si mal à propos, & nous vous „ rendrons participans des belles prérogatives „ d'indépendance, dont nous sommes les seuls „ qui jouissions."

ENCORE une fois quel parti prendre pour *justifier la Sagesse ?* Je n'en connois qu'un, mais il me paroit infaillible; je vais l'indiquer. Un Sophiste pareil à ceux auxquels nous avons affaire, nioit à un Philosophe de l'Antiquité la chose la plus sensible, la plus frappante qu'il y ait dans la Nature, la réalité du mouvement. Ce Philosophe, sans s'embarrasser de répondre, se mit à se promener dans son Auditoire ; & marchant en long & en large, mit sous les yeux de son ridicule Antagoniste, ce mouvement réel & actuel qu'il osoit nier. Le vrai Chrétien ne peut rien faire de mieux dans les tems où nous vivons. Incrédules, vous refusez de prêter l'oreille à tous nos raisonnemens, vous niez sans pudeur les choses les mieux prouvées, vous insultez à notre

pué-

puérile crédulité, lorsque nous vous disons que le Christianisme est ce qu'il y a jamais eu de plus beau, de plus sage, de plus utile. Eh, bien! mettons fin à la dispute; c'est trop perdre en paroles un tems que Dieu nous accorde pour agir, nous allons vivre en Chrétiens, nous allons suivre fidèlement le plan que notre divin chef nous a tracé, nous allons consacrer nos jours à des œuvres de piété & de charité, gouverner nos corps suivant les Loix de la chasteté & de la tempérance, remplir nos ames d'amour & de reconnoissance pour Dieu, mettre notre unique confiance en lui, nous allons en un mot justifier nos principes par toute notre conduite. Après cela distillez votre venin, usez vos dents, armez-vous de tous les traits que l'Enfer forge sans cesse pour vous, & voyez si vous viendrez à bout de nous entamer le plus légérement.

AH! l'excellente réfutation de l'impiété que celle dont je parle! C'est celle qui fit la gloire & le triomphe des prémiers Chrétiens. A la vuë de leurs vertus, de leur charité, de leur patience, de leur sainteté, le cœur des plus cruels Persécuteurs s'amollit plus d'une fois, les instrumens du supplice tombèrent des mains des Bourreaux, le Paganisme tout entier fut enfin anéanti aux piés de la Croix. Nous avons affaire, je l'avouë, à des Ennemis plus acharnés que n'étoient les Payens, à des

gens

gens dont le Dieu de ce siècle a beaucoup plus aveuglé l'Entendement; mais avec tout cela, nous ferions de tems en tems quelques conquêtes sur eux, si nous ne leur montrions au milieu de nous que des exemples de piété, si, dans le tems même que nous les accablons du poids de nos raisons, nous ne leur prêtions pas le flanc par les desordres de notre conduite. Car enfin il ne faut rien dissimuler; il faut *dire à Jacob ses forfaits, & à Israël ses iniquités.* Pourquoi le Christianisme est-il aujourd'hui si mépriſé? C'est qu'il y a peu de Chrétiens qui ne soient très-mépriſables; c'est qu'il y en a peu qui aillent au de-là de cette profession extérieure, qui est la moindre partie de la Religion, ou plutot qui est une vraie irréligion quand le cœur & les actions n'y répondent pas. Qu'arrive-t-il de-là? Quand on a fait le Tableau le plus séduisant & le plus vrai de la Religion du Sauveur, l'impie se contente de nous dire. „Montrez votre foi par vos œuvres. Où sont „ ces Chrétiens respectables auxquels vous vou„ lez que je m'associe? Que gagnerai-je „ à entrer dans une Eglise, où je ne vois que „ vices & scandales? Tant que je demeure „ tel que je suis, je conserve sur vous l'avan„ tage d'agir conséquemment, & de tenir une „ conduite qui s'accorde avec mes principes."

Il n'y a que de bons exemples qui puissent servir ici de preuves: on ne fera jamais de

réponſe ſatisfaiſante, ſi l'on ne la puiſe dans une vie ſainte & irréprochable. Mais auſſi quels ne ſeroient pas les heureux fruits d'une ſemblable conduite ? Ce ſeroit non ſeulement l'entière confuſion des Incrédules ; nous y trouverions en même tems notre propre bonheur préſent & à venir. Alors *la Sageſſe* que nous aurons *juſtifiée*, nous *juſtifiera* à ſon tour. *Celui qui me glorifiera devant les hommes, je le glorifierai devant mon Père qui eſt aux Cieux.* Oui, notre félicité ſera exactement proportionnée aux ſoins que nous apporterons à exprimer la ſainteté du Chriſtianisme par celle de nos mœurs. Nous éprouverons auſſitôt ces ſentimens intérieurs de paix & de joie, qui ſont inſéparables de l'obſervation de nos devoirs. Tandis que les Ennemis de Dieu & de la Religion vivent dans le trouble des paſſions, dans l'agitation de ces remors qu'ils oſent ſe vanter d'étouffer, mais dont ils ne ſauroient éviter les rédoutables atteintes, tandis qu'ils porteront la damnation dans leur cœur, nous ſavourerons combien l'Eternel eſt bon, nous ſerons inondés de ſes faveurs, nous jouïrons d'un Paradis anticipé, qui nous conduira infailliblement au Paradis céleſte & éternel.

IV. DIS-

Digitized by Google

IV.

DISCOURS

SUR L'INCRÉDULITÉ.

J'AI encore quelques réflexions à faire sur l'Incrédulité; elles n'ont pu trouver place dans le Discours précedent, & elles sont assez importantes pour en occuper un tout entier.

L'*Incrédulité* est une notion générale, qui embrasse tous les Systèmes, dans lesquels on rejette quelques-unes des Doctrines qui appartiennent à la Religion, tant naturelle que révélée. Dans l'usage commun, on ne donne pourtant pas le nom d'Incrédules à ceux qui admettant le total des Dogmes, ne nient qu'une Vérité particulière, comme les peines éternelles, la satisfaction de J. Christ, ou telle autre Doctrine. Nous ne prendrons donc dans la suite de nos Réflexions l'Incrédulité que pour la rejection, ou de toute Religion, ou du moins de toute Révélation.

CE mal infiniment dangereux, & qui a fait des ravages dans tous les tems, n'a pourtant jamais été plus funeste que dans ce siècle, dont on peut dire qu'il est la Maladie épidémique. A moins que les choses n'aillent toujours de pis en pis, on pourra désigner le XVIII. siècle par le *Siècle de l'Incrédulité*, comme nous avons dans l'Histoire les Epoques des *Siècles de*

fer, du rétabliſſement des Lettres, de Louïs XIV. &c. De quelques brillans avantages que celui-ci jouïſſe, cette tâche ſuffira pour le flêtrir & le deshonorer aux yeux de la Poſtérité, ſi tant eſt encore une fois qu'elle n'enchériſſe pas ſur nos égaremens. Car après tout, qu'on mette en parallèle les plus rares découvertes dans les Sciences, les productions les plus ingénieuſes de l'eſprit humain, la perfection de quantité d'Etabliſſemens utiles à la Société, qu'on mette, dis-je, toutes ces choſes en parallèle avec l'affoibliſſement & l'eſpèce d'anéantiſſement, auquel la Religion eſt réduite; & l'on verra que nous ſommes dans le cas d'un homme, qui, pour avoir un habit neuf, chamarré de clinquant, ſe laiſſeroit appliquer ſur tout le corps un emplâtre corroſif, qui le rongeroit jusqu'aux os.

COMME les libertins font une eſpèce de trophée de ce que la Religion perd de ſa force & de ſon prix, à meſure que l'Eſprit humain s'éclaire & s'étend, & que ce Sophisme eſt un des plus éblouïſſans qu'ils puiſſent alléguer, travaillons à le détruire. Il ſeroit en effet bien naturel de croire que la Religion n'eſt qu'une Fable inventée pour duper le Peuple, ſi tout homme qui ſort de la Sphère, & entre dans le Sanctuaire des Sciences, y découvroit des caractères évidens de la fauſſeté des Dogmes & des Faits qui conſtituent la Religion. Mais oſeroit-on bien dire que les choſes en

ſoient

à ce point, ni même qu'il y ait rien d'approchant ? Qu'on faſſe l'opération que N. S. fera au jour du Jugement, qu'on mette les Bons d'un côté, & les Méchans de l'autre, (je parle des gens qui dogmatiſent, & qui écrivent,) & l'on verra que la Claſſe des Auteurs qui attaquent la Religion, eſt véritablement compoſée du rebut de la République des Lettres, de gens, qui, quand même ils auroient acquis de la célébrité par certains endroits, ſont pourtant nôtés & flêtris par d'autres, ſoit par les desordres d'une conduite qui indique l'intérêt qu'ils ont à ſecouër le joug de la Religion, ſoit par des écarts, des extravagances, des inconſéquences palpables de raiſonnement dans d'autres genres, ſur leſquels ils ont voulu exercer la prétenduë force de leur eſprit. J'oſe dire que jamais argument ne fut meilleur à retorquer que celui que nous examinons. Au-lieu d'être ébranlé & entraîné à la vuë de cette nuée d'Adverſaires qui s'élèvent contre la Religion, il n'y a qu'à les enviſager fixement, paſſer en revuë ces Champions de l'Incrédulité, & ſe faire une idée bien diſtincte de leur caractère, pour s'affermir dans la profeſſion de la Foi, & pour ſe convaincre qu'elle eſt la plus ſublime & la plus ſalutaire de toutes les Sciences, puiſqu'il faut être de la trempe de telles & telles gens, dont le nom ſe préſentera de lui-même, pour en ſapper les fondemens. Quel bonheur ſeulement, ſi les jeu-

nes gens qui entrent dans le monde, avoient un ſens aſſez raſſis, & un jugement aſſez mûr pour réſiſter à la prémière impreſſion qu'ils y reçoivent, & pour remarquer que les Livres & les hommes en vogue ſont ce qu'il y a de plus petit & de plus pitoyable! Mais on ne ſauroit ſe promettre d'auſſi ſages précautions d'un âge où tout ce qui brille paroit or, où l'on ne ſe croit aimable qu'autant qu'on eſt leger & ſuperficiel, & où mille paſſions abſorbent l'uſage de la Raiſon. Ainſi il eſt tout naturel que, quand une fois le ton eſt donné, les imitateurs, troupe ſervile, ſuivent en foule.

Si les Chefs de la Troupe ſont ſi mépriſables, qu'on juge après cela de ce que doivent être les ſimples Soldats & les Goujats. Rien ne revolte plus le bon ſens que l'air de confiance & les diſcours évaporés d'un Petit-Maître préſomtueux, imbu de la lecture de quelques rapſodies d'incrédulité encore au-deſſus de ſa portée; qui lance avec audace ſes traits ſur ce qu'il y a de plus reſpectable & de plus ſacré, & qui ſe croit invincible pourvu qu'il repète quelque fade ſaillie qu'il a retenü de ſes Maîtres en impiété, & ſur laquelle il fait autant de fonds que s'il avoit des démonſtrations à produire. Quand on a eu de tels exemples devant les yeux, on peut bien s'affliger du dégré de licence qui règne; mais il n'en ſauroit naître le moindre décourage.

découragement par rapport au fonds-même des choſes, aucun préjugé contre les droits inviolables de la Vérité. Elle y gagne réellement; elle ne paroit jamais plus belle, plus victorieuſe, que quand on la compare aux délires dans leſquels s'égarent tous ceux qui la méconnoiſſent. C'eſt ainſi que certains poiſons fourniſſent en même tems l'antidote.

MAIS, afin de ne rien laiſſer paſſer qui puiſſe rendre la bonne cauſe ſuſpecte, & pour réduire entièrement en poudre la difficulté priſe de ce que les progrès de l'incrédulité paroiſſent proportionnels à ceux de nos connoiſſances; voyons un peu en quoi conſiſte cette proportion. On diroit à entendre certains Philoſophes marqués, que nous ſommes dans le ſiècle des merveilles, que tout a pris une face nouvelle, qu'il ne reſte plus d'obſcurité dans les Sciences, & que chaque jour éclaire quelque rare découverte. Il y a là bien à rabattre, ſi ce n'eſt pas tout. La perfection à laquelle on a eu le bonheur de porter les Inſtrumens propres à faire des Expériences, favoriſe des Obſervations qui inſtruiſent de pluſieurs détails, ou petits faits encore inconnus; mais pour les grandes vuës, les explications heureuſes & ſatisfaiſantes, les ſolutions des prémières Queſtions, ſans leſquelles toutes les Théories ſont remplies de lacunes, eſt-ce à ce ſiècle que nous en ſommes redevables? Depuis Deſcartes, Newton & Leibnitz, que la

date de leurs Ouvrages me fait rapporter tous trois au siècle passé, qu'a-t-on fait, (à très-peu d'exceptions près) que resasser, & pour l'ordinaire gâter les Principes de ces grands hommes? Si les choses durent encore quelque tems sur ce pié-là, elles ont beaucoup plus l'air d'une décadence que d'un accroissement; & l'on aura lieu de croire que l'Epoque du *non plus ultra*, le terme des derniers efforts de l'esprit humain, a précedé immédiatement l'âge où nous vivons. Qu'est-ce donc qui donne à ce siècle un air éclairé? C'est véritablement une fausse lueur. On écrit & on lit sans comparaison plus qu'on n'a jamais fait; tout fourmille de Livres, chacun veut être, ou paroitre initié, non dans les Sciences, il n'est point question de cela, mais dans le Courant de la Littérature; & ce Courant est un Torrent fangeux, qui roule dans ses flots toutes les baliûres, tous les misérables avortons, que produisent des gens, dignes de mépris.

„ A la faveur de ces admirables clar-
„ tés, il n'y a personne aujourd'hui, dit-on,
„ qui ne voie que toutes les prétenduës vérités,
„ dont on l'avoit autrefois instruit, ne valoient
„ pas mieux que les Contes de sa Nourrice, &
„ qu'il est aussi ridicule de croire en J. Christ,
„ peu s'en faut qu'on n'ajoute en Dieu, que de
„ croire aux Revenans & aux Sorciers.

TEL

TEL eſt cet accroiſſement proportionnel des Lumières & de l'Incrédulité : il eſt tout-à-fait dans l'ordre des choſes, les folies ont entre elles une liaiſon comme les vérités; & tant que l'un de ces genres de folie prévaudra, l'autre lui tiendra fidèle compagnie. Ramenez les hommes au ſolide, à l'attention, à la méditation; exigez d'eux ſeulement qu'ils aient des Principes, & vous les ramenerez par-là même à la Religion. L'état des choſes n'eſt donc pas auſſi déploré & deſeſpéré qu'il le paroit; quand le nombre des Incrédules s'accroîtroit même au double & au triple, le baſſin de la balance où ils ſont, ne pencheroit pas davantage de leur côté, parce qu'il s'agit non de compter, mais de péſer.

ON peut dire, généralement parlant, que qui a vu ou lu un Incrédule, les a tous vus ou lus. Même allure, même procedé depuis le plus grand jusqu'au plus petit : il n'y a de différence entre eux que celle qu'y met la doſe de ce talent qu'ils appellent *Eſprit*, & qui auroit pu en effet leur ſervir à acquérir des connoiſſances réelles, mais dont ils font le plus manifeſte abus. L'Eſprit chez eux eſt l'art de pallier les plus grandes abſurdités, en leur donnant un tour éblouïſſant, en les aſſaiſonnant de ce ſel qui eſt presque l'unique proviſion de leur Magazin. Avec cela, quelque armés à la legère qu'ils ſoient d'ailleurs, ils entrent en lice avec autant de confiance

que s'ils avoient les armures de la meilleure trempe, ou qu'ils fuſſent invulnérables. Ils s'eſcriment d'eſtoc & de taille, toujours en frappant l'air; ils reçoivent les plus larges & les plus profondes bleſſures, ſans daigner y chercher remède, & ſortent du champ de bataille, tout criblés de coups, en chantant victoire. Or ce champ de bataille, de quels Spectateurs eſt-il bordé? De gens qui ne viennent là que pour s'amuſer, qui ne ſavent dequoi il s'agit dans le fonds, & qui réduits à juger ſur les ſeules apparences, font ſans héſiter Chorus avec le Vainqueur imaginaire. Cependant la force de la vérité eſt ſi grande, qu'il eſt rare de voir des Incrédules qui oſent s'arroger formellement un triomphe réel. Tout ſe paſſe de leur part en eſcarmouches, en petites guerres; il n'y a pas moyen de les attirer à combattre de pié ferme. Ils hazardent des Penſées détachées, des Fragmens prétendus Philoſophiques, des Poëſies pleines d'impiété; c'eſt leur coup de piſtolet, quand il eſt tiré, ils s'enfuient ſans ſeulement tourner la tête.

Il eſt problématique, ſi les Livres dont nous venons de parler, ſont dangereux ou non? C'eſt une choſe fâcheuſe à la vérité que de jeunes étourdis, ou de pauvres femmelettes, qui veulent briller, s'engouënt de ſemblables Ouvrages, & perdent en les liſant le peu de bon ſens qui leur reſtoit. Mais d'un

autre

autre côté, ils portent si visiblement le caractère de leur réprobation, on y voit un abus si palpable des prémières notions du bon sens & des bienséances les plus universellement reçuës, qu'il ne faut assurément point d'*Indice expurgatoire*, pour les distinguer des autres Livres, & leur assigner le rang qu'ils méritent.

La Question (si de semblables Ecrits doivent être défendus dans une Société bien policée, & si les voies juridiques conviennent pour les extirper?) est délicate, & mérite que nous nous arrêtions un moment, pour balancer les inconvéniens qui se trouvent dans l'affirmative & dans la négative. Il y en a deux principaux attachés à l'interdiction des Livres dangereux. Le prémier; c'est que leurs Auteurs la font sonner bien haut, comme un effet de la terreur qu'ils inspirent, des raisons victorieuses qu'ils ont mises en œuvre, & de l'insuffisance où l'on se trouve d'y répondre autrement que par des moyens qu'ils qualifient d'Intolérance & de Persécution. Le second inconvénient est plus fâcheux que le prémier; (car après tout, on pourroit laisser dire les Libertins, & l'on a en main mille autres moyens de détruire leur triomphe chimérique;) c'est que malheureusement l'avidité des hommes pour toutes les choses défenduës, fait qu'on répand souvent la connoissance & le débit d'un Livre, en voulant le supprimer

primer & l'étouffer dès le berceau. On a de perpétuels exemples de la fortune qu'ont fait par ce ſeul endroit de miſérables productions, qui n'auroient pas mérité qu'on les relevât de terre. Les Curieux de ces raretés les raſſemblent ; c'eſt l'ornement d'un Cabinet ; on ſe les prête de main en main ; on les lit avec le plaiſir de tenir un Livre rare ; & la contagion fait ſouvent plus de progrès ainſi, qu'en laiſſant le cours libre à ces vains fatras.

NE précipitons pourtant pas notre déciſion ; & pour bien juger de la Queſtion propoſée, mettons-nous dans le point de vuë où il faut être pour la conſidérer. C'eſt de la place que les Princes & les Magiſtrats occupent dans la Société que je prens ce point de vuë. Ou les plus éminentes Dignités ne ſont qu'un caprice du hazard, qui n'oblige à rien, & qui permet aux Maîtres de la Terre d'agir uniquement à leur fantaiſie ; ou elles appellent ceux que la Providence en a revêtus, à procurer la gloire de Dieu & le bonheur des Peuples. C'eſt là le vrai but de toute Grandeur ; émanée de Dieu, elle doit ſe rapporter à Dieu. Bien loin donc, ce me ſemble, qu'on puiſſe demander, ſi les Chefs Politiques doivent ſe ſervir de leur pouvoir pour réprimer ces Ecrits profanes & ſacriléges, qui vont attaquer le Monarque ſuprême juſques ſur ſon Trône : il eſt évident que la choſe n'eſt pas même à leur choix, que c'eſt le dû de leur Char-

Charge, & qu'ils ceſſent de repréſenter la Divinité en Terre, (qualité que la flatterie ne ceſſe de leur attribuër,) dès qu'ils voient tranquillement les attentats les plus énormes contre Dieu demeurer impunis, & qu'ils raient de la Claſſe des crimes le plus atroce de tous, celui de Lèze-Majeſté Divine. Voudroient-ils que leurs Ambaſſadeurs, leurs Miniſtres, leurs Généraux agiſſent ainſi? Et ne les flêtriroient-ils pas de la plus grande infamie, s'ils apprenoient qu'on a vomi en leur préſence mille outrages contre leur Souverain, ſans qu'ils aient daigné y prendre le moindre intérêt?

Il y a plus; & quoiqu'à proprement parler, le reſpect de la Créature pour le Créateur ſoit le prémier & le plus grand des motifs, ce que nous allons ajouter, ſera peut-être plus frappant pour ceux à qui ces réflexions peuvent convenir. Si la gloire de Dieu n'étoit qu'une idée de théorie, un devoir ſans conſéquence, il ſeroit toujours infiniment criminel, mais il ſeroit moins ſurprenant, qu'on la mît à l'écart, & qu'on ſe bornât à d'autres ſoins, dans la penſée qu'ils ſont plus importans, & plus immédiatement rélatifs au bien de la Société. Mais qu'on ne s'y trompe pas. La gloire de Dieu s'identifie avec le bonheur du Genre humain; ces deux choſes ſont plus inſéparables que le Soleil & la Lumière. Les hommes ne ſont heureux qu'autant qu'ils connois-

Digitized by Google

noiſſent Dieu, qu'ils le craignent, & qu'ils déterminent leurs actions par des motifs pris de ſa volonté & de ſes divins attributs. Toute Société qui eſt deſtituée de ce principe, porte la mort dans ſon ſein; les cauſes externes qui lui donnent une ſplendeur apparente, ne peuvent la lui conſerver; il faut néceſſairement que l'Incrédulité entraîne la licence des mœurs, & que ces deux maux enſemble portent une gangrène funeſte dans tous les membres de la Société.

Les Docteurs de l'Irréligion ſentent bien cette vérité; & ils ſe tournent de tous côtés pour en éluder la force. „ N'écoutez pas, „ diſent-ils, ces Devots, ces Cagots, ces Cer„ veaux brûlés, qui ont la foibleſſe de s'ima„ giner que la Religion eſt la baſe des Socié„ tés, & qui font dépendre d'elle des avanta„ ges qu'on ſe procure bien mieux par les „ reſſources d'une Politique habile, par le „ Luxe qui fait circuler les richeſſes d'un Etat, „ par la Diſcipline militaire, & par d'autres „ voies ſemblables. Ce ſont des Prêcheurs; „ il faut tout-au-plus les laiſſer déclamer en „ Chaire; & peut être vaudroit-il mieux „ encore leur impoſer ſilence.“ Il ne faut avec cela qu'un bon mot, qui ne manque jamais au beſoin, pour couler à fonds ſans reſſource toute doctrine qui tend à ſoutenir les droits de la Religion. Mais qui a dit à ces Sophiſtes qu'on propoſe de gouverner des

des Etats ſans Politique, qu'on veuille y détruire le Commerce & les Arts, qu'on mépriſe la Diſcipline Militaire, & tous les autres arrangemens de cette nature, qui ſont de loüables moyens, dûs à la prudence humaine? S'ils prétendent produire les réveries de quelque Fanatique, & les faire paſſer pour les maximes de la Religion, c'eſt à eux de prouver leur aſſertion, & de montrer dans l'Evangile, & dans les Ouvrages faits d'après ce Livre par excellence, quelque choſe de ſemblable.

La Religion, c'eſt l'amour de Dieu, & l'amour du Prochain; devoirs qui prennent leur ſource dans l'obligation naturelle, mais auxquels Dieu à bien voulu joindre de nouveaux motifs, pris de ſes graces & de ſes promeſſes. Si vous ôtez l'amour de Dieu, rien ne nous conduira plus à l'amour du Prochain; l'utile deviendra le principe de toutes nos actions; & pour arriver à cet utile, les plus grand crimes ne coûteront rien; il ne s'agira que d'empêcher les ſuites fâcheuſes qui pourroient en reſulter de la part de ceux que nous aurons léſés. Or à préſent partez de là, formez une Société, inventez d'autres nœuds pour en lier les parties, donnez lui des Loix de quel ordre vous voudrez, prenez toutes les autres meſures que la ſageſſe humaine vous ſuggèrera, & voyez ſi cela fera une Société heureuſe. Elle ne le ſera, ni dans chaque Particulier, qui ſera privé de la Joie ſeule pure

pure & vive, que procure la penſée qu'on eſt ſans ceſſe ſous les yeux d'un Dieu, Rémunérateur de la vertu & vengeur du crime ; ni dans les différens Corps ſubordonnés au Syſtême total de l'Etat, où il ne peut y avoir perſonne qui faſſe ſon devoir par d'autres motifs que ceux de l'intérêt & de la crainte, ſans qu'il exiſte aucune affection réciproque entre les Collègues dans le mêmes Charges, aucune vraie fidélité même pour le Souverain qui les a établis ; ni enfin dans l'Etat en général, qui ne ſe ſoutiendra que par artifice, & comme ces figures dans leſquelles des Fils d'archal tiennent la place des muſcles & des nerfs du corps humain.

QU'ON prononce après cela ſur la Queſtion priſe même dans la plus grande généralité ; ſi un Etat bien policé doit ſouffrir, pour parler ainſi, le débit des denrées de l'Incrédulité, de quelque eſpèce qu'elles puiſſent être ? Seroit-il bien poſſible qu'on fût inépuiſable en précautions contre tout ce qui peut infecter l'air, les habits, les alimens, & qu'on fît faire des quarantaines exactes aux perſonnes & aux marchandiſes le moins du monde ſuſpectes, tandis qu'on laiſſe aller & venir librement des peſtes publiques, qui empoiſonnent les mœurs, corrompent la jeuneſſe, & détruiſent les races futures, avant qu'elles arrivent à l'exiſtence ; car on peut bien dire de

de l'impiété ce qu'un grand Poëte a dit de la discorde:

Son haleine en cent lieux répand l'aridité;
Le fruit meurt en naissant dans son germe infecté.

Comme le nombre des Sujets nés pour obéir, est sans aucune comparaison fort supérieur à celui des Chefs destinés à gouverner, nous finirons par les réflexions qui concernent la conduite que doivent tenir les Particuliers à l'égard de l'Incrédulité & de ses progrès.

Le prémier devoir, & qui convient à tous les hommes, jusques dans les conditions les plus abjectes, c'est celui de l'exemple. On se le doit à soi-même; on le doit à la Société. Il n'y a aucune circonstance, qui puisse obliger une Ame saine & droite à biaiser, à gauchir, & à laisser croire qu'elle se prête le moins du monde aux débordemens de l'esprit & du cœur. Je ne toucherai point le lieu commun de la fausse honte, qui a été souvent traité; cette disposition fait beaucoup plus de mal encore que les causes qui l'inspirent. Les hommes dangereux ne donneroient pas le ton, si quantité de personnes, qui ont envie d'être honnêtes-gens, & qui sentent fort bien la bassesse & le ridicule de tout autre caractère, avoient la force de l'être; &

ſi la Vertu & la Religion, encore logées dans leur cœur, ne venoient, pour ainſi dire, expirer ſur leurs lèvres. Il arrive tout le contraire de ce qui devroit arriver. Un homme qui n'auroit rien à ſe reprocher, s'il avoit la fermeté de paroitre ce qu'il eſt, s'embarraſſe & ſe décontenance devant les plus foibles de tous les Adverſaires, parce qu'il craint les vaines ſaillies de quelque faux Bel-Eſprit, ou qu'il s'en laiſſe impoſer par l'éclat de quelque rang. C'eſt pourtant à l'homme, qui tient le prémier rang à l'égard de ces qualités purement externes & acceſſoires, à rougir & à baiſſer la vuë en préſence du plus pauvre Citoyen qui a des mœurs & des principes. On ceſſe de donner l'exemple, préciſement lorsqu'il ſeroit eſſentiel de le faire, & où je m'aſſure qu'on ne le feroit pas ſans ſuccès.

Le ſecond devoir des Particuliers, c'eſt de s'oppoſer de toutes leurs forces à ce que le mal n'entre chez eux, & n'y prenne racine. Ne pouvant porter des ſecours par-tout & ſans vocation, ils doivent du moins veiller ſur leur petit Etat, ſur leur famille, & par une vigilance exacte, détourner tout ce qui pourroit entraîner leurs enfans dans un torrent dont ils auront aſſez de peine à ſe préſerver, même après avoir été le plus ſoigneuſement élevés, & munis de toutes ſortes de ſecours, lorsqu'un jour abandonnés à eux-mêmes,

mes, ils entreront dans le monde. Ce devroit être la prémière & la plus importante partie de l'Education: cependant il eſt à craindre que ce ne ſoit la plus négligée.

VOILA jusqu'où s'étendent les droits & les devoirs des particuliers ordinaires dans le cas que nous traitons. Mais il y a parmi eux des hommes revêtus de fonctions publiques, appellés à inſtruire, à éclairer, à ſoutenir, à ramener, rendre en un mot aux Ames les mêmes offices que d'habiles Médecins rendent aux Corps. Ces hommes-là étant obligés de guider les autres, doivent connoitre le dû de leur Charge; ce n'eſt point de bleſſer le reſpect que méritent les Puiſſances, d'aller s'ingérer témérairement où ils ne ſont pas appellés, & de prêcher la paix & la charité en tenant une conduite ſéditieuſe & turbulente; mais c'eſt au moins, (& je ne vois pas comment l'on pourroit en diſconvenir,) de prêcher prémièrement d'exemple, en redoublant même à cet égard tous les efforts dont l'humanité eſt capable, pour les oppoſer aux funeſtes effets du relâchement & du vice; c'eſt enſuite dans l'ordre de leurs fonctions, & dans l'étenduë de leur ſphère, de ne jamais déguiſer la vérité, ni affoiblir aucune des preuves ſur leſquelles elle eſt fondée; c'eſt lorſque le danger menace les perſonnes dont la direction leur a été confiée, d'y apporter de vive voix & par écrit tous

les remèdes néceſſaires, adminiſtrés avec ſageſſe & prudence, mais jamais avec lâcheté & prévarication ; c'eſt enfin, toutes les fois qu'ils y ſont duëment appellés, de perſiſter inébranlablement dans cette maxime fondamentale : *Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux Hommes.*

Digitized by Google

V.

DISCOURS

SUR LES MOYENS QUI CONDUISENT AU SALUT.

ON peut bien dire que la vie humaine eſt une véritable Enigme, & que le but de toutes les Religions qui ſont répandues dans le monde, c'eſt de l'expliquer. Qu'eſt-ce que l'Homme? D'où vient-il? Que fait-il ſur ce Globe; Quel ſera ſon ſort après la carrière qu'il fournit ici-bas? Voilà des Queſtions également importantes & difficiles, auxquels les Docteurs de toutes les Nations propoſent les Réponſes que leur dicte la Religion qu'ils profeſſent. Il en reſulte, ce me ſemble, qu'un des moyens les plus efficaces de découvrir la véritable Religion, c'eſt de comparer toutes ces Réponſes enſemble, & d'examiner quelle eſt la plus ſatisfaiſante, celle qui débrouille l'Enigme de la manière la plus digne de Dieu, & la plus avantageuſe pour l'Homme. Or c'eſt cette comparaiſon qui étant faite d'une manière impartiale, donne une ſupériorité décidée à la Religion Chrétienne ſur toutes les autres.

CEPENDANT les Incrédules ſe plaignent encore; ils prétendent que cette Religion a elle-même ſes Enigmes, ſes incompréhen-

ſibilités, & qu'elle ne nous apprend pas à beaucoup près, tout ce qu'il nous conviendroit de ſavoir. C'eſt là la ſource la plus féconde de leurs Objections. Etoit-ce la peine que le Fils de Dieu vint dans le Monde pour y faire ſi peu de ſéjour; & pour y donner des inſtructions auſſi ſuperficielles? Etoit-ce la peine qu'un Rédemteur fût donné au genre humain pour n'être manifeſté que dans l'obſur Canton de la Paleſtine; Et dans ce Canton même, combien de choſes n'auroit-il pas pu effectuër pour l'entière conviction des Habitans, qu'il a négligées? N'y eût-il que ſa Réſurrection, pourquoi n'en pas rendre témoins tous les Juifs, au-lieu de ſe borner pendant quarante jours à apparoître à ſes ſeuls Diſciples, dont le témoignage ſouffre des conteſtations, auxquelles celui de la Nation entière n'auroit point été expoſé? En un mot, pourquoi la Religion n'eſt-elle pas portée à une évidence, à un point de démonſtration, qui ferme pour jamais l'entrée au doute & à l'incrédulité?

JE puis bien répondre avec S. Paul; C'eſt que *nous marchons par la foi, & non par la vuë:* mais j'ai en tête des Adverſaires, qui ne manqueront pas de s'écrier que ma ſolution n'eſt autre choſe que la difficulté-même, & qu'il s'agit de leur prouver, qu'il convient à Dieu & à la véritable Religion, de donner pour guide à l'Homme dans la route du

du salut, la *foi* plutôt que la *vuë*. J'ai dessein de les satisfaire, s'il m'est possible, sur un Article qui fait quelquefois de la peine aux Ames fidèles elles-mêmes, sur les bornes étroites de nos lumières par rapport à la Religion. Je parviendrai, à ce que j'espère, à mon but, si je fais voir que la route de la foi étoit la seule route convenable pour arriver au salut, qu'elle étoit même la seule possible; & enfin, que ceux qui refusent d'y marcher, sont obligés d'en prendre une bien plus ténébreuse, & plus incertaine.

I. Il s'agissoit de sauver l'Homme. Je ne remonte point à l'origine de sa misère; je laisserai à l'Incrédule le plaisir de contester, s'il le veut, l'Histoire de la chûte de l'Homme: mais, de quelque manière que le péché soit entré dans le Monde, on ne sauroit nier qu'il n'y existe, & que ses suites ne soient le malheur & la mort. Un Etre souverainement parfait, & entre les perfections duquel éclate une bonté immense, ne pouvoit que faire naître des moyens de salut à une Créature, dont la perte etoit assurée, s'il eût refusé de lui tendre une main secourable. Mais quelles étoient les mesures les plus propres à faire réüssir ce grand dessein? Mettons-nous pour un moment, puisqu'il le faut, & que l'Incredule nous y force; mettons-nous à la place de Dieu, & tenons conseil sur le salut du genre humain.

LE *Salut* consiste en deux choses, dont la prémière est un préalable absolument nécessaire à l'autre; dans la délivrance du péché, & dans la possession de la félicité, dont le péché nous avoit fait décheoir. Il falloit donc commencer par détruire le péché, ou du moins le mettre hors d'état de nous priver du salut. Que vouloit-on que Dieu fît dans cette occasion? Qu'il extirpât tout d'un coup le mal moral, comme on arrache une mauvaise Plante d'un Jardin; qu'il en dépouillât l'Homme, comme l'on ôte un vêtement sale, pour en mettre un net. Mais ceux qui font une pareille supposition, ne connoissent point la nature de l'Ame, & les causes qui peuvent influër sur elle. Le péché est une habitude de l'Ame, une détermination de la Volonté, qui est fondée sur de faux jugemens d'Entendement, & qui s'est affermie par une suite d'actes réitérés. Tout cela s'est formé par dégrés, il faut autant de pas & de dégrés opposés pour ramener l'Ame à l'état d'ordre & d'innocence; il faut éclairer l'Entendement, il faut proposer à la Volonté des motifs plus forts que ceux qui la sollicitent au mal. Une révolution subite, qui transforme un Pécheur en un Saint, quand même elle seroit un miracle possible, ne conviendroit pas à la sagesse de Dieu, qui ne veut rendre l'Homme heureux qu'après l'avoir rendu vertueux. Et n'est-ce pas là précisément la manière dont procède la Religion Chré-

Chrétienne ? N'offre-t-elle pas à l'Homme toutes les lumières qui lui ſont véritablement néceſſaires ; N'eſt-elle pas accompagnée de tous les motifs, qui peuvent le déterminer à ſuivre ces lumières ? Quelle étoit la voie la plus naturelle, de finir les maux des Hommes ; ou de le faire brusquement, ſi j'oſe ainſi dire, en les plongeant tout à coup dans le ſein de la félicité, ſans y être préparés par le renoncement à l'erreur & au vice, ou de les amener à cet état par les préparatifs que leur preſcrit la Religion. Quiconque n'eſt pas entièrement aveuglé par les préjugés, ne pourra nier, que ce dernier plan ne ſoit le plus digne de Dieu, & le plus convenable à l'Homme.

MAIS les difficultés qu'on nous oppoſe, ſe renouvellement ici ſous une autre forme. Je conviens, dira-t-on, qu'il étoit expédient de ſauver l'Homme par le moyen d'une Religion ; mais au moins falloit-il que cette Religion fût propre à cet effet, qu'elle eût une clarté parfaite, & qu'elle fût établie ſur la Terre par des voies qui la miſſent pour jamais à l'abri de toute contradiction. Au-lieu de cela nous voyons l'Univers partagé, déchiré en une foule de Religions, & celle que vous nous indiquez comme le chemin du Ciel, eſt l'objet de mille Controverſes que près de dix-huit ſiècles n'ont fait que multiplier. Nous marchons à tâtons ; & il n'auroit tenu qu'à

Dieu de répandre autour de nous la lumière la plus vive.

JE pourrois bien m'arrêter ici à faire sentir les avantages qui resultent de ces obscurités dont on se plaint, & en prendre occasion de relever l'excellence de la foi, qui perçant à travers ces nuages, devient *une substistance des choses qu'on espère, & une démonstration de celles qu'on ne voit point.* Mais ce seroit expliquer le Phénomène de la lumière à des Aveugles; & je n'ai ici d'autre ressource que de passer à ma seconde idée, & de faire voir que les choses n'ont pu être autrement, la route de la foi étant la seule possible à tout Homme qui cherche son salut dans la Religion.

II. Donner une Religion à l'Homme en général, c'est lui apprendre quelle est la manière dont Dieu veut être servi. Donner une Religion à l'Homme pécheur, c'est lui faire connoître les moyens efficaces qui peuvent le faire passer de l'état du péché à celui de grace. Pour arriver à ce double but, il est indispensablement nécessaire de proposer à l'Homme certaines idées sur la nature, les perfections, & les opérations de la Divinité qui servent de principe à son culte. C'est ce qu'on appelle des *Dogmes.* Et pour établir la créance de ces Dogmes, il faut une personne respectable qui les annonce, & qui appuïe ce qu'elle dit sur des preuves sans réplique. C'est

ce

ce qu'on appelle les *Faits* de la Religion. Or ce ſont là les deux égards, auxquels *nous marchons par foi*; car pour les Préceptes & les Promeſſes, ce ne ſont que des Conſequences, que nous admettons, ou que nous rejettons, ſuivant que nous ajoutons ou que nous rejettons, ſuivant que nous ajoutons ou que nous refuſons créance aux Dogmes & aux Faits.

ON ſe plaint que les Dogmes & les Faits ſur leſquels repoſent la Religion Chrétienne, ont des obſcurités qui préjudicient à cette Religion, & détournent ceux qui y font attention, de l'embraſſer. On voudroit marcher par vuë, & non par foi: mais la choſe eſt-elle poſſible? Liſez & jugez.

DIEU, le grand objet de notre culte, eſt un Etre infini; & cette infinité eſt le caractère eſſentiel de toutes ſes perfections & de tous ſes deſſeins. L'Homme appellé à connoître Dieu par la voie de la Religion, eſt un Etre fini, & même extrêmement borné, auquel la connoiſſance des moindres choſes finies qui l'environnent, préſente des Myſtères, des abîmes qu'il ne ſauroit ſonder. Il a une certaine meſure d'idées, une certaine capacité de compréhenſion, qu'il applique aux objets dont il veut faire l'examen. Il n'en trouve, je viens de le dire, aucun parmi ces Créatures-mêmes, qui n'excède cette meſure & cette capacité. Et après cela l'on s'étonnera qu'il ne puiſſe

puiſſe pas tout voir, tout déterminer ſur l'Eſſence Divine, qu'il reſte en Dieu des manières d'exiſter, d'agir, de vouloir, des vuës & des deſſeins, qui ſurpaſſent la conception de l'Homme. N'eſt-ce pas aſſez qu'à l'exiſtence certaine de Dieu, ſoient jointes les notions claires de pluſieurs de ſes attributs; & ſi, ſur cette baſe inébranlable, la Religion édifie quelques autres Doctrines, qui n'ont pas le même dégré d'évidence, il n'y a rien là-dedans qui puiſſe former un préjugé contre la Religion, dès qu'elle n'avance rien de contradictoire & qu'elle prouve d'ailleurs ſon origine céleſte. Vouloir que Dieu ſe montre à nous ſans voile & ſans nuages, c'eſt demander l'impoſſible; car il faudroit, ou que Dieu dépouillât ſon Infinité, ou qu'il nous la communiquât. Il eſt donc eſſentiel aux Dogmes de la Religion d'être l'objet de la *Foi*, & non celui de la *Vuë*.

Les faits ſur lesquels la Religion eſt établie, ont exiſté, & ont été dans le tems de leur exiſtence, l'objet de la vuë des Hommes contemporains du Sauveur & des Apôtres. Demander qu'ils aient une exiſtence continuée, que nous voyions encore aujourd'hui le Sauveur préchant, faiſant des miracles, mourant, reſſuſcitant; le S. Eſprit deſcendant ſur les Apôtres, & les fondemens de l'Egliſe poſés par les voies extraordinaires qui y ont été employées, c'eſt demander de nouveau l'impoſſible

ble. Dieu choisit dans la suite des tems une Epoque fixe, qui est celle de l'envoi de son Fils, & de l'établissement de l'Evangile. Les années destinées à ces grands évènemens, sont marquées de tout ce qui peut leur donner la plus grande certitude. Le Fils de Dieu enseigne avec clarté & autorité ; si l'on n'en croit pas à ses paroles, il en appelle à ses œuvres, qui sont visiblement les œuvres de Dieu-même ; il communique le même pouvoir à ses Apôtres, & ceux-ci s'en servent à la face de tout l'Univers, sans qu'aucun Ennemi de la Religion, dans les tems voisins de son origine, ait jamais osé démentir les miracles de J. Christ & de ses Disciples. Tous ces faits sont écrits aussitôt qu'ils arrivent, par des témoins dont le nombre est suffisant, & dont le caractère est irréprochable. Enfin leur déposition parvient jusqu'à nous, à travers la suite des siècles, sans aucune altération, & munie du témoignage authentique de *l'Eglise universelle*. Je demande après cela de quel front l'Incrédule ose se plaindre de ce qu'il n'a que la foi pour guide ; & je le prie de me dire encore lui-même ce qu'il désire pour la certitude de ces faits. A-t-il de meilleurs garans de l'Histoire Grecque, de l'Histoire Romaine, de celle même du siècle passé ; sur lesquelles il ne forme pourtant aucunes difficultés ? Pourquoi avoir ainsi deux poids & deux mesures ?

MAIS

MAIS quelques circonſtances, quelques précautions de plus, auroient peut-être détruit les ſoupçons de l'Incrédule. Il ſemble en effet l'inſinuër, en ſe plaignant, par exemple, que J. C. reſſuſcité ne ſe ſoit pas manifeſté à toute la Nation Juive. Je veux que le Fils de Dieu eut pu le faire, quoiqu'il ne ſoit pas difficile d'indiquer bien des raiſons, qui rendoient cette démarche indigne de lui, & contraire au plan de l'établiſſement de la Religion. Mais, ſans faire attention à tout cela, je maintiens que l'incrédulité réſiſteroit avec autant d'opiniatreté au témoignage de tous les Juifs qu'à celui des Apôtres & des Diſciples. Si plus de cinq cens perſonnes d'une conduite irréprochable, qui ſcellent de leur propre ſang la dépoſition d'un fait, dont la publication ne leur procure aucun avantage temporel, ne paroiſſent pas ſuffire pour conſtater ce fait, cinqcens mille ne prouveront pas davantage, & une Nation entière ſera auſſi aiſément dupe de l'erreur, ou complice de la fraude, qu'une ſemblable nuée de témoins. D'ailleurs nos Adverſaires nient-ils pas toute Révélation? Ils nient donc la diſpenſation de Moïſe, tout comme celle de J. Chriſt. Et celle de Moïſe a pourtant le caractère qu'ils exigent. Un Peuple entier l'a cruë & ſoutenuë; il la croit & ſoutient encore ſous nos yeux. Ce n'eſt donc pas à cauſe du défaut des preuves qui accompagnent la foi, qu'on les rejette, & qu'on demande à marcher par vuë; l'Es-

l'Esprit y trouvera toujours sa conviction; mais le Cœur, le Cœur. . . . . vous m'entendez Libertins j'en appelle à votre Conscience.

III. VOUS voulez donc *marcher par vuë*, & c'est pour cela que vous quittez la route de la foi. Mais, dites. le de bonne foi, que voyez-vous dans le chemin où vous entrez? Quelles sont les clartés qui vous guident, & où comptez-vous d'arriver? C'est quelque chose de bien étrange que d'entendre les Ennemis de la Religion crier sans cesse; A la Lumière! A la Lumière! nous de voulons nous en fier qu'à nous-mêmes, & voir par nos propres yeux, tandis que les plus épaisses ténèbres les environnent de toutes parts. En rejettant nos mystères, le passé, le présent & l'avenir deviennent les mystères les plus incompréhensibles pour eux. Ils apperçoivent en eux-mêmes de l'intelligence & des désirs; des facultés destinées à la connoissance & au bonheur. Mais pourquoi tout cela leur a-t-il été donné? Jamais ils n'auront des lumières plus étenduës; jamais la félicité ne sera leur partage. Ils sentent le poids de divers maux qui les accablent, ils en voient d'autres qui les menacent; qu'est-ce qui a provoqué ces maux? qu'est-ce qui peut les détruire? Vaines questions, auxquelles ils n'ont aucune réponse à donner! Et ce sont pourtant ces gens-là qui nous traitent d'Aveugles, & qui nous reprochent nos ténèbres. O Insenses! pouvez-vous comparer votre *poutre* à notre *fêtu?*

Je

JE vais plus loin, & je prétens que le Déiſte, c'eſt-à-dire, celui qui en rejettant la Révélation, reconnoit un Dieu & ſes perfections, eſt obligé de ſe conduire par la foi, & qu'il n'a point d'autre guide ſur les matières les plus importantes. Il adore un Dieu; mais le voit-il? Donc il le croit. Il admet une Providence; mais la voit-il? Donc il la croit. Il s'attend à voir un jour la vertu recompenſée & le vice puni; mais l'appareil du Jugement eſt encore caché à ſes yeux; & ce n'eſt que la foi qui lui en fait anticiper l'idée. Encore quelques pas, & vous croirez *à ſalut*. La Religion naturelle même quiconque en ſuit les directions, droit à la Religion révélée. L'Ecriture Sainte ne fait que développer & confirmer ce que la Raiſon nous enſeigne au ſujet de la Divinité; & ſi elle préſente quelques idées particulières, elles he ſont pas au moins en contradiction avec la Raiſon.

O vous tous, qui adorez Dieu dans la Nature, où il ſe cache pourtant en pluſieurs manières, venez l'adorer dans la Grace, où il ſe montre avec toutes les perfections, qui peuvent vous remplir de joie & de conſolation dès cette vie, & vous donner l'eſpérance aſſurée d'un bonheur ſans fin. Ceſſez de combattre un Livre divin, où ſont renfermées les paroles de la vie éternelle. Ceſſez de vous acharner contre une Religion qui vous tend les bras, & qui vous invite à paſſer de l'ombre de la mort à la lumière de la vie.

Digitized by Google

DIRECTIONS
POUR
LA CONSCIENCE
DES PERSONNES
DE TOUT ETAT,
QUI RECHERCHENT LA CONNOISSANCE
DE LA VERITE',
DE LA RELIGION &.
DU VRAI CHRISTIANISME.

Obſequium veſtrum ſit rationabile. . . Non plus ſapere quàm oportet ſapere. Rom. XII, 1.

DISCOURS
DE M. F. &c.
SUR LA CONNOISSANCE
DE LA VERITE'.

LE don le plus précieux que le Créateur puiſſe faire à la Créature, c'eſt celui de la Vérité. La preuve en eſt ſenſible; la Vérité eſt inſéparablement liée avec le Bonheur. S'il y a quelques biens paſſagers dont la jouïſſance ſoit compatible avec l'erreur, on les voit presque auſſitôt diſparoître, & laiſſer après eux de cuiſans régrêts. Mais celui qui con-

noit la Vérité, eſt muni d'un flambeau, qui le conduit droit au ſouverain Bien, & il n'a qu'à marcher conſtamment à la clarté de cette lumière ſalutaire, pour être aſſuré d'arriver au grand but propoſé à tous les Etres intelligens, à la félicité.

COMME Dieu eſt également l'Auteur du Vrai & la ſource du Bon, ou ſuivant l'expreſſion de S. Jaques, *le Père des lumières*, & *l'Auteur de tout don parfait*, il eſt par conſéquent le ſeul qui puiſſe faire reſplendir à nos yeux la Vérité; & remplir nos Eſprits de ſa connoiſſance. C'eſt auſſi ce qu'il a fait en diverſes manières. Il n'a jamais laiſſé les Hommes dans une parfaite obſcurité; il ne leur a jamais refuſé des ſecours ſuffiſans pour les conduire au vrai Bonheur.

L'ESPRIT de l'Homme eſt ſuſceptible de connoiſſances; c'eſt une vérité de fait, dont chacun porte la preuve au dedans de ſoi. Mais ces connoiſſances ne ſont pas toujours également ſûres & juſtes; les unes s'accordent avec l'objet; les autres en diffèrent, & quelquefois totalement. Voilà ce qui fait le Vrai & le Faux. Par rapport aux beſoins de la vie préſente, & à notre ſituation dans le monde, de petites erreurs ne ſont pas dangereuſes; elles ſont même néceſſaires, ou du moins inévitables. Il arrive, par exemple, que nos ſens nous feront un rapport infidèle ſur la grandeur, ſur l'éloignement, & ſur diverſes propriété-

priétés des objets ; mais il n'en reſulte aucun mal, & tout ce que nous pouvons en conclure, c'eſt que le Créateur ne nous a donné les ſens préciſement que pour nos beſoins, & non pour ſervir de règle & de meſure infaillible.

Il n'en eſt pas de même des Vérités qui intereſſent l'Ame, elles ſont d'une toute autre importance, notre bonheur éternel y eſt attaché. Avoir de juſtes idées de l'Etre ſuprême, de nos devoirs, de l'éternité, ce n'eſt pas une ſimple affaire de ſpéculation, c'eſt la baſe d'une félicité qui doit durer autant que tous les ſiècles. Mais où puiſer ces Vérités? *Qui montera aux Cieux, pour les en apporter?* Nous pouvons répondre ici, comme Moïſe aux Iſraélites; Ces Vérités ſont *près de vous, autour de vous, dans votre propre Cœur.* Dieu les a propoſées dans tous les ſiècles à tout le genre humain, il les a publiées par l'Organe de deux voix bien diſtinctes, la Raiſon & la Révélation. Entrons dans quelque détail.

I. L'Esprit Humain, diſions-nous tout à l'heure, eſt ſuſceptible de connoiſſances; mais ces connoiſſances ne ſe bornent pas aux objets préſens & temporels. Pour peu qu'on étudie la Créature raiſonnable, on ſe convaincra qu'elle eſt faite pour l'immortalité. En effet, outre les idées que j'appellerois volontiers matérielles, & qui nous ſont en quelque

ſorte communes avec les brutes, nous en avons d'autres qui ſon gravées dans notre Ame de la propre main de Dieu, & qu'on peut regarder comme de vraies ſemences d'immortalité. Ce ſont ces idées, dont l'aſſemblage forme ce que nous appellons les lumières naturelles, parce que la Nature en a enrichi tous les Hommes, non avec une parfaite égalité, mais du moins dans un dégré ſuffiſant, pour ſe ſervir de *Loi à eux-mêmes*, & pour ſe rendre inexcuſables, s'ils en détournent les yeux. Voilà donc le berceau de la Vérité, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, placé dans l'Homme-même; il eſt né pour la connoître & pour l'aimer. Dès que la Raiſon s'eſt fortifiée avec les Organes du Corps, dès que l'Eſprit eſt en état de poſer des Principes & de tirer des Conſéquences, un nouveau Monde intelligible ſe préſente à lui, il perce à travers le nuage des Corps qui l'environnent, il demêle cette Cauſe première, qui donne *la vie*, *le mouvement* & *l'être*, ce grand Principe de notre exiſtence, ſeul digne de notre amour & de nos adorations. En jettant les yeux ſur ces Etres ſemblables à lui, Habitans du même ſéjour, il ſent naître les idées des relations & des devoirs qu'exigent d'un Etre penſant l'état de Nature & l'état de Société. Enfin ſe répliant en quelque ſorte ſur lui-même, & ſe demandant d'où il vient, ce qu'il eſt, où il va, il s'enfonce dans l'abîme de l'éternité, & fait l'heureuſe découverte d'une autre vie,

vie, à l'égard de laquelle celle-ci n'eſt qu'un tems d'épreuve & de préparation.

TELLE eſt la prémière voie, dont Dieu s'eſt ſervi, pour propoſer la Vérité aux Hommes ; il l'a incorporée en eux ; elle nait avec eux ; elle s'offre aux yeux de leur Entendement, dès qu'ils prennent la peine de les ouvrir, elle ſort du fonds de leur conſcience. *Il leur a manifeſté ce qui peut être connu de lui ; car les choſes inviſibles de Dieu, tant ſa Puiſſance éternelle que ſa Divinité ſe voient comme à l'œil, étant conſidérées dans ſes Ouvrages.*

CES grandes connoiſſances ſuffiſoient à l'Homme innocent. Un Dieu Créateur & Conſervateur pouvoit le rendre ſouverainement heureux dans la durée immenſe des ſiècles. Mais le péché a changé totalement la ſituation de l'homme, & cela à deux égards principaux ; prémièrement, en rompant les liens qui l'uniſſoient à Dieu, & dont il pouvoit ſe promettre la continuation de ſes graces ; & enſuite en rendant les lumières naturelles moins vives & moins efficaces, par la pente qu'il nous donne vers les objets terreſtres & charnels. La Vérité perdit à vuë d'œil ſes droits & ſon empire, l'erreur triompha, elle fut déifiée, encenſée, & tout le genre humain ſe trouva envelopé d'épaiſſes ténèbres. Il fallut donc que Dieu prît de nouvelles meſures pour retracer la Vérité obſcur-

cie & presque effacée ; il fallut ajouter à la Raiſon la Révélation, ſeconde ſource de Vérité.

II. La Révélation eſt un moyen extraordinaire & ſurnaturel, dont Dieu ſe ſert, pour inſtruire les Hommes des Vérités qui échapent aux lumières naturelles, & qui ſont néanmoins eſſentielles au ſalut. La néceſſité de ce moyen, comme nous venons de l'inſinuër, procède uniquement du changement de ſituation que le péché a cauſé dans l'Homme. Innocent, la Raiſon lui ſuffiſoit; elle éclairoit ſa gloire & ſa félicité. Pécheur, cette même Raiſon l'accable d'humiliantes réflexions; & les triſtes lueurs qu'elle jette encore, ne ſervent qu'à lui découvrir le précipice entr'ouvert ſous ſes pas. Il n'y avoit donc point de milieu; ou ce Voyageur égaré de ſa route périſſoit, ou il falloit un Fanal, qui perçant la nuit de l'erreur, lui indiquât le Port, qu'il avoit perdu de vuë. Ce Fanal, c'eſt la Révélation. Quiconque la prend pour guide, retrouvera les biens, qui ont été envelopés dans la perte de notre innocence.

AIMONS-NOUS mieux nous ſervir d'une autre figure. La Vérité eſt l'aliment de l'Ame. L'Erreur eſt une viande creuſe, qui ne peut ſoutenir que quelque tems, & qui ſoulage en apparence la faim ſpirituelle, ſans l'appaiſer. L'Homme étoit dans une diſette extrême de ce précieux aliment, ſes forces s'épuiſoient,

&

& ſon inanition annonçoit une mort prochaine. Dieu touché de ſon état, l'invite à un feſtin, où il peut ſe raſſaſier de ces mets exquis; il dreſſe une Table, à laquelle il convie tout le genre humain; c'eſt la Révélation, qui nous offre des Vérités, ſans la connoiſſance desquelles notre perte étoit inévitable.

En effet l'Homme pécheur ne pouvoit découvrir par lui-même un moyen certain & efficace de ſe reconcilier avec Dieu. La Repentance eſt la ſeule ſatisfaction, qu'une Créature coupable puiſſe offrir à ſon Dieu, lorsqu'elle a eu le malheur de l'offenſer. Mais cette Repentance toute néceſſaire qu'elle eſt, en qualité de condition préalable à la grace divine, n'eſt point par elle-même une condition ſuffiſante pour la mériter. Les Hommes ont été univerſellement convaincus de ſon inſuffiſance, puiſqu'ils ont eu recours à tant d'autres moyens différens pour expier leurs péchés, & pour ſe rendre la Divinité favorable. Non, il n'y a que Dieu ſeul qui puiſſe indiquer aux Hommes une reſſource efficace dans leur miſère, il n'y a que la Révélation qui la leur puiſſe faire connoitre. Nous y voyons le Fils unique de Dieu, qui devient notre Médiateur, & qui revêt notre nature, afin de mourir pour nous. Nous le voyons qui s'offre lui-même en ſacrifice pour la propitiation de nos péchés, & qui pour ſceller la vertu de ſon ſacrifice, reſſuſcite des morts, & mon-

te triomphant au Ciel. Nous le voyons enfin qui s'assied à la droite du Père, où il intercède pour nous, & d'où il répand sur la Terre toutes les graces, qui nous sont nécessaires, & qu'il nous avoit promises. Dans ce plan de la Rédemtion du genre humain, quelle incompréhensible grandeur! Quels rayons! Quel éclat de lumière! Ne sont-ce pas là veritablement *des choses que l'œil n'a point vuës, que l'oreille n'a point entenduës, & qui ne sont point montées au cœur de l'Homme, mais que Dieu nous a révélées par son Esprit.*

A cette Vérité fondamentale de notre salut, la Révélation en a joint plusieurs autres, qui se rapportent au même but, & qui concourent à rendre les lumières de l'Homme aussi completes quelles peuvent l'être sur la Terre. Elle a étendu les vuës & les idées que la Raison nous fournissoit sur la nature & les perfections de l'Etre suprême, en nous ouvrant une route differente de celle de la Nature, pour nous elever à lui. Elle nous a appris diverses circonstances, qui nous donnent une idée plus distincte de la vie à venir. Elle a épuré nos devoirs, & perfectionné notre Morale. Mais sur-tout elle nous a fourni une foule de nouveaux motifs à la vertu & à la sainteté, qui peuvent nous soutenir, & nous *rendre plus que vainqueurs en toutes choses.* Quelle sainte profusion! Quelle abondance spiri-

ſpirituelle ! O feſtin ſacré, Table myſtique de mon Dieu, que ceux qui ſont admis à vos délices, ſont heureux ; ils goûtent à longs traits la Vérité, ils la puiſent à la ſource !

MAIS cette invitation univerſelle, cette Révélation addreſſée à tout le genre humain, n'a eu lieu que dans un tems marqué & préfixé par la Sageſſe Divine. Dieu a ſuivi un certain ordre dans cette diſpenſation ; car *ayant anciennement parlé à nos Pères par les Prophètes, à pluſieurs fois ; & en pluſieurs manières, a parlé à nous en ces derniers tems par ſon Fils* ; & ce n'eſt qu'à l'envoi de ce Fils de ſon amour, que d'un côté Dieu a ouvert tous les tréſors de la Vérité ; & de l'autre tous les Hommes en ont été rendus participans. Avant cet heureux période, les Iſraélites recueilloient quelques miettes à peine ſuffiſantes pour les ſuſtenter juſqu'à la venuë du Meſſie. Pourquoi, dit-on, pourquoi ce retardement ? Pourquoi tant de ſiècles écoulés dans l'attente ? D'où vient qu'il a fallu tant languir après cette brillante œconomie, dans laquelle on a vu la *ſemence de la femme briſer enfin la tête du ſerpent*, & celle d'Abraham devenir une ſource de bénédiction ouverte à tous les Peuples ?

IL ſuffiroit de repondre, que *les voies de Dieu ne ſont pas nos voies* ; mais puiſqu'il ſe préſente des raiſons naturelles de cette conduite, il vaut mieux les indiquer. Il y en

a de générales & de particulières. D'abord, avant que de publier l'Evangile, Dieu voulut établir par un grand nombre de faits, diverſes Vérités importantes, qui ſervent de baſe à la Révélation, & qui démontrent l'empire de ſa Providence, & l'attention qu'il apporte à punir le crime & à protéger l'innocence. Il falloit enſuite préparer le genre humain à la reception de l'Evangile, en faiſant bien ſentir la néceſſité d'un Rédemteur. S'il eut été donné immédiatement après la chûte d'Adam, les Hommes n'auroient pu ſe convaincre de l'inſuffiſance de tous les autres moyens de ſalut. Enfin les opérations de la Grace, & la vertu du grand Sacrifice de J. Chriſt, n'en ont pas moins d'étenduë & d'efficace, pour n'avoir été manifeſtées que dans les derniers tems; & notre prémier Père en a reſſenti les précieux effets, tout comme ſi l'*Agneau* de Dieu avoit été *immolé dès la fondation du Monde*.

VOILA les raiſons générales; on en peut déduire de particulières de diverſes circonſtances, qui donnent lieu de juger que le tems, auquel le Sauveur vint au Monde, étoit des plus convenables. La Sageſſe Divine avoit ménagé tous les arrangemens néceſſaires à la reception de l'Evangile. Les Juifs attendoient à toute heure le Meſſie. Les Payens cultivoient la Raiſon & l'étude des Sciences ſous la domination d'Auguſte. Les Romains avoient

civiliſé les Nations les plus barbares, & rapproché en quelque ſorte les plus éloignées par leurs Conquêtes. Tout concouroit en un mot à répandre la Vérité dans tous les lieux où l'Aſtre du jour porte la clarté de ſes rayons; & la propagation merveilleuſe du Chriſtianiſme a pleinement juſtifié les ſages arrangemens de la Providence.

Graces à Dieu de ſon don inénarrable. Ce don qui ſurpaſſoit toutes nos eſpérances, & qui ſurpaſſera à jamais toute notre reconnoiſſance, c'eſt celui de la *Grace ſalutaire clairement apparuë.* Mais comment cette Grace eſt-elle ſalutaire; C'eſt parce qu'*elle enſeigne à vivre dans ce préſent ſiècle ſobrement, juſtement & religieuſement*, c'eſt en inſtruiſant qu'elle ſauve. On ne ſauroit ſéparer ces deux choſes, CHRIST & la VERITE'. C'eſt CHRIST qui nous rachéte, mais c'eſt en même tems la VERITE' qui *nous affranchit.* Heureuſe alliance de la Vérité & du Bonheur, bien digne du Dieu qui l'a formée, du Sauveur qui l'a ſcellée, du Fidèle qui la ratifie ſur la Terre, & qui en jouïra dans toute l'éternité!

VII. DIS-

DISCOURS.

SUR L'ORIGINE DE LA RELIGION CHRETIENNE.

AU moment que Jésus expire, d'épaisses ténèbres couvrent la face de la Nature, & plongent tous les Habitans de cette Terre dans une profonde consternation. Le Monde va-t-il être privé de son flambeau, & les horreurs d'une éternelle nuit régneront-elles desormais par-tout où brilloit une lumière aimable & salutaire ? Mais cette obscurité, quelque frappant que soit le spectacle qu'elle produit, n'est pas la plus fâcheuse que cause la Catastrophe de ce jour. L'esprit des Disciples de ce Jésus, auquel un supplice cruel & honteux vient de ravir la vie, l'esprit, dis-je, des Apôtres se trouve dans une situation bien accablante. La lumière des enseignemens qu'ils avoient reçus de leur Maître, semble s'éteindre & s'éclipser pour jamais, sa Doctrine va s'ensévelir dans son Tombeau, & il ne restera à ceux qui l'avoient embrassée que la honte d'avoir été les dupes de leur crédulité.

TELLES furent les pensées désolantes qui troublèrent le cœur des Disciples pendant le tems que Jésus fut soumis à l'empire de la mort. Mais leur épreuve ne fut pas longue;

un

un jour plus ſerein, plus brillant, vient ranimer leur foi & leurs eſpérances; le Fils de Dieu fidèle à ſes promeſſes, ſort du ſépulcre, vainqueur de la mort & des Puiſſances infernales; il ſe montre à ſes chers Diſciples, il leur confirme les promeſſes qu'il leur avoit faites pendant ſa vie; & après les avoir ſuffiſamment raffermi & encouragé, il remonte à leurs yeux dans le ſein de la gloire éternelle. Après de pareils évènemens, comment les Apôtres auroient-ils pu conſerver quelque regret de s'être attachés à J. Chriſt; comment auroient-ils eu de la répugnance à profeſſer & à enſeigner une Doctrine, de l'origine céleſte de laquelle ils avoient de ſi fortes démonſtrations. Auſſi ne vit-on plus en eux aucune trace de foibleſſe, de timidité, de défiance; ils bravèrent deſormais tous les dangers; &, ce qui eſt encore plus difficile à l'Homme, ils bravèrent tous les préjugés, ils ſe firent un honneur d'aller porter en tous lieux les ordres de leur divin Chef, & tous les efforts que la malice & la rage d'un ſiècle corrompu firent pour ébranler leur perſévérance, ne ſervirent qu'à les rendre plus ardens & plus intrépides.

S. Paul, qui n'avoit pas été le témoin de la Réſurrection du Sauveur, en avoit été bien abondamment dédommagé par le glorieux avantage de voir le Fils de Dieu dans ſa gloire, & de recevoir du haut des Cieux la commiſſion

miſſion de ſon Apoſtolat. Cette prérogative le transforma tout-à-coup de Perſécuteur implacable & acharné, en Héraut infatigable, & un des plus puiſſans inſtrumens qui ait ſervi entre les mains de Dieu à la propagation de l'Evangile. Rien ne put le détourner de ſes travaux Apoſtoliques; rien ne fut capable de le décourager dans une entrepriſe la plus traverſée qui fut jamais. Sa joie, ſa gloire, ſa couronne, c'étoit l'Evangile de Chriſt, c'étoient les circonſtances meme les plus révoltantes de cet Evangile, la Croix & les humiliations du Meſſie. *A Dieu ne plaiſe que je me glorifie ſinon en la Croix de J. Chriſt. J'eſtime toutes choſes m'être un dommage au prix de l'excellence de la connoiſſance de Jéſus mon Sauveur. Je n'ai point honte de l'Evangile de Chriſt.*

ADMIRONS ces généreuſes & ſaintes diſpoſitions dans l'Apôtre; & pour les admirer avec connoiſſance de cauſe, examinons les ſoigneuſement. Quels furent les préjugés qui combattirent l'Evangile naiſſant? Comment St. Paul en triompha-t-il? Deux objets principaux, auxquels vont ſe rapporter les réflexions de ce Diſcours.

I. RIEN de plus mépriſable en apparence, rien auſſi de plus mépriſé en effet, que la Religion Chrétienne dans ſon origine. Tout ſembloit concourir à répandre une ſorte d'opprobre, & de ridicule. Elle naît dans la Judée,

dée, quel berceau! Le Peuple Juif a eu dans tous les siècles le malheur d'être généralement haï, & regardé comme une Nation vile & odieuse. Sans dire, contre la foi de nos saintes Ecritures, que ce fut la lèpre qui le fit chasser d'Egypte, il suffit de lire l'Histoire de cette Nation dans l'Ecriture, qui en contient les Archives, pour se faire une fort desavantageuse idée de l'esprit & du cœur des Juifs. Peuple grossier & imbécille, Peuple fougueux & féroce, Peuple sottement orgueilleux, ils avoient parfaitement réüssi à se mettre en si mauvaise odeur chez tous les autres Peuples de la Terre, que plusieurs dictons & proverbes des Payens, plusieurs traits satyriques de leurs Poëtes, rouloient sur l'ignorance & la stupidité des Juifs. C'est du sein de cette Contrée que sort une Doctrine destinée à s'établir sur les ruïnes de toutes les autres, à détruire toutes les Sectes, à renverser tous les Cultes. Le Juif est dépositaire du sort & du salut de tout le reste de l'Univers; *C'est à la montagne de Sion que tous les bouts de la Terre doivent regarder pour être sauvés.* Quel paradoxe pour la chair & le sang!

TOUT païs peut néanmoins avoir ses grands Hommes, ses Génies distingués; le nombre seulement en est plus grand dans certaines Contrées que dans d'autres; mais rien n'empêche à la rigueur, qu'un heureux concours de circonstances ne forme dans les lieux les plus obscurs

ſcurs des Perſonnages recommandables par l'éminence de leurs talens, & de leurs vertus. Mais y avoit-il lieu de croire que ce concours de circonſtances favorables ſe fût réüni pour former en Jéſus un Homme tout extraordinaire? Les objets dont il a été environné dans ſes tendres années, ont-ils pu lui inſpirer des ſentimens grands, nobles, élevés? Les ſoins qu'on a donné à ſon éducation, ont-ils enrichi ſon Ame de ces rares connoiſſances qui diſtinguent les Savans du Vulgaire? A-t-il été comme un Pythagore, recueillir dans toutes les Contrées les Doctrines les plus ſecrettes & les plus profondes; A-t-il puiſé l'éloquence à Athènes, les myſtères en Egypte, l'urbanité & l'uſage du Monde dans la Capitale de l'Univers? Non; c'eſt un Homme obſcur, qu'une Crèche a reçu, qu'une Boutique de Charpentier a vu croître, qui n'a vêcu, pendant près de trente ans, qu'à Nazareth, dont l'on a peine à croire qu'il puiſſe venir rien de bon. Il n'a été initié à aucunes ſciences, & il prétend en ſavoir plus que tous les Docteurs; il eſt à peine ſorti de la jeuneſſe, & il veut que l'âge, l'expérience, le rang, tout ce qu'il y a de plus diſtingué en tout genre, vienne rendre hommage à ſa Doctrine. Quelle prétention? Jamais deſſein plus chimérique fut-il, diroit-on, enfanté dans l'imagination humaine!

MAIS ce que les talens & les lumières ne ſau-

ſauroient promettre, quelquefois la politique, l'intrigue, les manéges & la ſoupleſſe l'exécutent. Cet Homme qui ſe produit avec tant de confiance, a ſans doute un gros Parti prêt à le ſoutenir, il a pris ſes meſures d'avance pour ſe faire reſpecter, il a cabalé parmi une Nation remuante & factieuſe; & s'il n'a pas l'art de perſuader, il aura celui de ſe faire obéir. Voyons donc cet eſſain formidable de Partiſans ligués en ſa faveur. Mais bon Dieu! qu'apperçois-je, & quel Cortége! Une douzaine de miſérables Artiſans, de pauvres Pêcheurs, gens dans un équipage aſſortiſſant à leur condition, trainants leurs lambeaux & leur diſette à ſa ſuite; troupe lâche & craintive, qui tremble à la moindre allarme, & dont le plus courageux frémit à la voix d'une Servante. Où allez-vous, troupe infortunée? Voulez-vous être le jouët du Public, ou à force de laſſer ſa patience, l'objet de ſes fureurs? Telle fut en effet la deſtinée du Maître & des Diſciples; & l'exemple du prémier auroit dû, ce ſemble, ſuffir pour empêcher les autres de courir à une perte aſſurée.

C'EST ici l'endroit capital, & qui a paru de tout tems déciſif aux adverſaires de la Religion Chrétienne. Une Croix, un ſupplice, un Maître pendu au bois, le Fils de Dieu entre les mains des Bourreaux, lié, garotté, percé de cloux, ſans pouvoir ſe délivrer. O honte ineffaçable! O Doctrine deshonnorée pour

jamais! Quoi! je ſerois le Diſciple d'un Homme que la Juſtice humaine a flêtri & noté d'infamie; j'irois, moi Empereur, Roi, Prince, Général, Magiſtrat, Pontife, proſtituër mon rang en flêchiſſant le genou devant un vil bois, ou devant le Malfaiteur qui y expie ſes forfaits! C'eſt ce ſcandale de la Croix, qui a ſi longtems retenu les Payens dans l'éloignement pour le Chriſtianisme; c'eſt ce qu'on ne ceſſoit de reprocher avec dériſion & inſulte, à S. Paul & aux prémiers Miniſtres de l'Evangile. Et il faut avouër que le coup auroit été terraſſant pour eux, s'ils n'avoient pu ſe légitimer, eux & leur Maître, par les documens de cette puiſſance extraordinaire & miraculeuſe, qui leur étoit confiée. Le plan de la Redemtion & les moyens de ſalut que Dieu a employés, étoient ſi contraires à l'attente & aux idées du genre humain, qu'autant que l'incrédulité obſtinée eſt condamnable, autant les prémiers mouvemens de doute & de défiance, dans un cas ſi inouï, ſont-ils dignes de ſupport.

On dira peut-être que le merveilleux ſurprend, éblouit, en impoſe, & que les myſtères de l'Incarnation & de la Paſſion produiſirent ſans doute cet effet. Mais ceux qui raiſonnent ainſi, n'ont pas aſſez approfondi l'Eſprit humain, & la nature du merveilleux qui l'affecte & qui l'entraîne. Il n'y a que celui qui flatte les paſſions, ou du moins qui ne les

les gêne point, dont les Hommes soient avides. Toute doctrine extraordinaire, dont les Principes tendent à resserrer l'empire des vices, à réprimer les égaremens du Cœur, ne sauroit se promettre un accueil favorable. Les fausses merveilles des mystères chimériques du Paganisme avoient eu un succès éclatant, leur monstrueux assemblage avoit formé sans difficulté une Theologie universellement reçuë, une Religion goûtée, suivie avec empressement; & pourquoi? Parce que les goûts & les penchans corrompus des Hommes y trouvoient leur compte, & qu'ils voyoient avec plaisir les démarches irrégulières, par lesquelles leurs Dieux métamorphosés en mille manières, avoient autorisé tous les crimes, en donnant eux-mêmes l'exemple des plus atroces. Des Dieux qui s'humanisent ainsi, auront toujours des Partisans prêts à les imiter. Allez ensuite, allez prêcher un Dieu revêtu de l'humanité, pour élever l'Homme au séjour de la Divinité par les voies de la penitence, du renoncement à soi-même, de la régénération, des misères & des tribulations; allez débiter ces merveilles, & voyez comment vous serez écouté. Les Apôtres éprouvèrent en effet des contradictions & des mépris de toute espèce au sujet de leur Doctrine. Tantôt un Peuple entier les croit pleins de vin; tantôt S. Paul est accusé d'être hors du sens, d'extravaguer à force de savoir; les Philosophes

d'Athènes haussent les épaules & le regardent d'un œil de pitié, en lui entendant annoncer la Résurrection ; on traite en un mot ces nouveaux Docteurs de fous & de visionnaires ; & s'ils avoient été susceptibles de fausse honte, ils auroient été bientôt se soustraire à tant d'insultes piquantes, & s'ensévelir dans quelque cachette pour ne plus reparoître.

J'AUROIS bien des choses à dire encore, si je voulois donner une image de l'Eglise primitive, brillante & respectable il est vrai, par l'or & les pierres précieuses de ses vertus, mais abjecte & méprisable en apparence par la condition de ceux qui la formoient, par la simplicité de la Doctrine & du Culte, par les ravages affreux que de violentes persécutions y causoient continuellement. N'étoit-il pas honteux d'être membre d'un Corps flétri, proscrit, livré à toutes les rigueurs du Bras séculier, de porter un nom qui étoit un crime, de professer une Religion, qui étoit le jouët ou l'exécration du genre humain ? C'est pourtant au fort de ces rédoutables circonstances que S. Paul fait sa déclaration expresse & autentique, & que plein d'un généreux zèle pour son divin Maître, il s'écrie ; *Je n'ai point honte de l'Evangile de Christ*, c'est à-dire, suivant une figure connuë des Maîtres de l'éloquence, je m'en glorifie, je le regarde comme le principe le plus solide d'une gloire pure & durable. Voyons comment cet Apôtre

monta les divers préjugés dont nous venons faire l'énumeration.

II. LA vocation immédiate dont S. Paul fut noré, les diverſes Révélations qui la ſuivi-nt, le privilége inouï d'être ravi jusqu'au nctuaire de l'immortalité, & tant d'autres ſpenſations extraordinaires dont ce vaiſſeau élection fut l'objet, ſuffiroient ſans doute pour ndre raiſon de ſon généreux devouëment aux ıtérêts de l'Evangile. Qui auroit pu réſiſter ux puiſſans moyens dont le Sauveur ſe ſervit our en faire ſon Miniſtre? Quel incrédule, e plus obſtiné de ceux dont ce ſiècle fourmil-e, ne s'écrieroit pas, terraſſé ſur le chemin, nvironné de foudres & d'éclairs, appellé par ne voix céleſte, quel incrédule ne s'écrie-roit; *Seigneur, que veux-tu que je faſſe?* D'ailleurs S. Paul n'avoit-il pas, pour ainſi dire, entre les mains les Lettres Patentes & le grand Seau de ſa Commiſſion, dans le pou-voir de faire des miracles? N'auroit-ce pas été une honte bien étrange & bien déplacée, que celle d'une Doctrine qui le revêtoit d'une autorité abſoluë ſur les loix de la Nature, & qui lui confioit les clefs même du ſépulcre. Mais mettons à l'écart toutes ces prérogatives propres & perſonnelles à ce ſaint Homme; n'en faiſons pour le moment qu'un Homme de bon ſens, qui reflêchit, qui pèſe de ſang-froid ſes préjugés pour & contre le Chriſtia-niſme, & qui oppoſant aux difficultés que nous

avons alléguées, des réponſes victorieuſes, conclut ſon examen, en diſant avec fermeté, *Je n'ai point de honte de l'Evangile de Chriſt.* Oui, quand St. Paul n'auroit vu ſur la route de Damas que la lumière de la Raiſon, je dis qu'elle auroit ſuffi pour desarmer ſa fureur, & l'engager à paître ces brebis qu'il devoroit. Je le dis; mais ce n'eſt pas aſſez, il faut le prouver.

Le prémier préjugé pris, du Peuple que Dieu rendoit la ſource du ſalut de l'Univers, ne pouvoit faire impreſſion ſur S. Paul, Juif lui-même, & mieux inſtruit que qui que ce ſoit des Prérogatives de ſa Nation. Mais eût-il été Grec ou Romain, la fierté de ces deux Peuples ne l'auroit pas empêché de voir, en y faiſant mûrement attention, que le Juif avoit quelque choſe de particulier, qui annonçoit des vuës extraordinaires de la Providence ſur lui. N'eſt-il pas étonnant de voir au milieu de la confuſion univerſelle, & des révolutions qui ont bouleverſé toutes les autres familles de la Terre, celle d'Abraham ſe conſerver ſans mélange, & paſſer à travers pluſieurs ſiècles avec ſes titres & ſes preuves inconteſtables? N'eſt-il pas étonnant de la voir maîtreſſe d'une Contrée à la bienſéance de pluſieurs Princes puiſſans, qui n'ont pû la lui enlever, ou qui l'ont tout-au-plus transplantée pour quelques années? N'eſt-il pas étonnant de voir le Sceptre de Juda ſe ſoutenir ainſi, tandis que les Empi-

mpires des Cyrus, & des Alexandres, s'af-iſſent en un clin d'œil; Mais ſur-tout n'eſt-e pas le comble de l'étonnement de voir une doctrine épurée de toutes les horreurs, auxquelles le genre humain étoit en proie, naître & ſe conſerver ſans tâche dans ce coin de a Terre, un Livre qui remonte jusqu'à l'origine du Monde, & qui renferme les Annales fidèles du Peuple Juif, atteſté par une Tradition irréfragable, conſervé avec des précautions inouïes, échappé à une foule de calamités publiques, & tranſmis dans ſon entier aux âges les plus reculés. Et encore quel Livre? Un Livre, qui parle de Dieu plus noblement, plus purement, plus dignement qu'on n'en a jamais parlé dans tout le reſte de l'Univers, qui enſeigne les Dogmes de l'Unité de ce Dieu, de la Création, de la Providence; vérités que toute la méditation des Philoſophes avoit à peine entrevuës. Exagerez après cela la ſtupidité & les défauts des Juifs; j'y conſens, vous nous donnez gain de cauſe. Plus vous outrerez leur caractère, & plus il ſera néceſſaire que ce précieux depôt ſoit venu du Ciel, & qu'il ſoit une marque diſtinctive du choix de Dieu, qui, libre dans la diſpenſation de de ſes graces, avoit *mis ſes Témoignages en Jacob & ſa Loi en Iſraël.* Après cela, quoi de plus naturel que ce que Dieu ait encore privilégié ce Peuple en y faiſant naître le Rédemteur du genre humain? Où devoit-il

naturellement paroitre ſinon *chez les ſiens*, c'eſt-à dire, chez ceux qui connoiſſant déjà le vrai Dieu ſon Père, devoient être préparés par tant de types, de figures, de miracles & d'oracles à ſa venuë ? Ni S. Paul, ni qui que ce ſoit, ne ſeroient fondés à avoir honte de l'Evangile ſous prétexte qu'il ſort de la Judée. C'étoit alors la ſource la plus pure, la ſeule Contrée de l'Univers où le vrai Dieu fût connu & adoré.

L'EXTRACTION, l'éducation, le genre de vie que J. Chriſt a mené, forment un amas de circonſtances, d'où l'on tire le ſecond préjugé contre l'Evangile. Nos Incrédules modernes oſent ſouvent rebattre cette frivole déclamation & en faire la matière de leurs profanes railleries. Il n'y eut pourtant jamais de reproche plus mal fondé. Jéſus naît dans l'obſcurité, mais quel éclat perce à travers ces ténèbres ! quelle grandeur au milieu de ces humiliations ! Jéſus eſt le Fils putatif d'un Charpentier, mais il eſt réellement le Fils d'une longue ſuite de Rois, dont l'auguſte ſang a été transmis ſans interruption, jusqu'à ſa bienheureuſe Mère. Quelle origine ! & où ſont les grandeurs modernes qui oſaſſent faire comparaiſon avec le Fils de David ! Et que parle-je de Rois pour Ancêtres ! Jéſus eſt *l'unique iſſu du Père*, le Fils éternel du Monarque des Cieux & de la Terre, ſa génération eſt *dès les tems éternels*, & ſa Majeſté, quoi-

qu'e-

u'éclipſée dans le ſein d'une chaſte Vierge, 'en eſt pas moins digne des hommages de Univers entier. Il nait dans une Crèche, l eſt vrai; mais quelles merveilles n'accom-pagnent pas ſa naiſſance! Les Cieux l'annon-cent, la Terre s'en étonne, tout eſt dans l'attente du plus grand évènement. Il eſt élevé dans la baſſeſſe; mais c'eſt préciſement ce qui décèle la divinité de ſon origine. Ce contraſte de ſon humiliation apparente avec ſa grandeur réelle, montre qu'il y a ici plus que Moïſe, plus que Salomon, plus que l'humanité. Il n'a point eu d'éducation diſtinguée, on ne l'a jamais vu s'inſtruire aux piés d'un Gamaliel; mais dès l'âge de douze ans, il confond la ſcience des Docteurs, & pendant ſon Miniſtère il s'exprime avec une force, avec une autorité, une grace, qui étonne, confond, ravit, arrache cette exclamation; *Jamais Homme ne parla comme cet Homme.* Il eſt pauvre, ſans argent, ſans azyle; mais appellerez-vous pauvre celui qui peut nourrir pluſieurs milliers d'Hommes avec quelques pains & quelques petits poiſſons, & aux ordres duquel toute la Nature ſeroit obligée d'ouvrir ſes Tréſors les plus cachés, s'il vouloit en diſpoſer? Il eſt foible, deſarmé, opprimé; on l'arrête comme un Brigand avec des épées & des bâtons; mais n'a-t-il pas toutes les Légions de ſon Père à ſon commandement, & ne ſeroient-elles pas obligées de voler à

ſon ſecours, s'il vouloit détruire des Ennemis qu'un ſeul ſouffle de ſa bouche fait tomber à la renverſe ? Eſt-ce là, dites-le de bonne foi, injuſtes adverſaires de JEſus-Chriſt, eſt-ce là un Homme mépriſable, dont il faille avoir honte d'être le Diſciple.

MAIS je vois où vous m'attendez; c'eſt aux piés de la Croix, troiſième préjugé & comme je l'ai inſinué, le plus grand, le plus accablant de tous. Je me flatte pourtant de le diſſiper par ce ſeul mot. *Ne falloit-il pas que le Chriſt ſouffrît toutes ces choſes, & qu'ainſi il entrât dans ſa gloire ?* Liſez les Oracles: ne vous avoient-ils pas préparés à cette Cataſtrophe ? Examinez l'adorable Ouvrage de la Rédemtion: la pièce eſſentielle, pour ainſi dire, n'en étoit-elle pas cette victime propitiatoire, cet *Agneau immolé dès la fondation du Monde*, ce ſouverain Sacrificateur, qui devoit faire l'expiation par ſon propre ſang ? Il n'y auroit que deux choſes qui puſſent deshonorer la mort de JEſus-Chriſt, s'il l'avoit ſouffert pour ſes propres fautes, & s'il n'avoit pu s'y ſouſtraire. Mais il eſt mort pour nos offenſes, *Il a été navré pour nos forfaits & froiſſé pour nos iniquités; il a ſouffert lui juſte pour les injuſtes*, & ſon ſupplice, bien loin d'être la juſte punition d'une vie criminelle, eſt le triomphe de l'innocence & de toutes les vertus. Mais il a été volontairement à la mort; Pilate & les Juifs n'ont fait

ait qu'exécuter un deſſein, auquel JEſus avoit quieſcé dans le Conſeil éternel de ſon Père: l a donné ſa vie, *ayant le pouvoir de la laiſſer & de la reprendre.* Appellerez-vous ignominieuſe une mort revêtuë de ces caractères ? Aurez-vous honte d'un Maître, qui dépouille ſa gloire & ſa puiſſance pour ſignaler ſon amour & ſa miſericorde en votre faveur ? Non non, la Croix de mon Sauveur eſt aux yeux de ma foi le Trône de mon Dieu, d'où il me paroît, s'il eſt poſſible, plus grand & plus majeſtueux que ſur le Trône même de ſa gloire immortelle.

APRÈS avoir levé ce ſcandale, je n'inſiſterai pas ſur les autres circonſtances qui concernent l'établiſſement & les prémiers progrès de l'Evangile. Le point de vuë eſt entièrement changé depuis S. Paul, & ce qui faiſoit alors une difficulté, fournit aujourd'hui un des plus forts argumens. La Religion Chrétienne combattoit alors, elle règne aujourd'hui, les Autels des Idoles ſont détruits, les Sages Payens ſont condamnés à un éternel ſilence, la Croix eſt plantée en tous lieux, & les Monarques vont humblement jetter leurs Couronnes aux piés de l'Agneau. La foibleſſe des moyens dont Dieu s'eſt ſervi pour opérer ces grandes révolutions, pour arracher les Hommes à des erreurs invétérées & à des vices enracinés, ce prodigieux changement d'un Monde, qui après avoir été un Temple d'Idoles, fut tout

tout étonné de ſe voir Chretien, toutes ces merveilles ſont aujourd'hui la gloire du Chrétien.

MAIS qu'ai-je dit? Le Chriſtianiſme eſt la gloire du Chrétien! plut à Dieu! Cette ſainte Religion, qui s'eſt fait jour à travers tant d'obſtacles, reçoit, il eſt vrai, notre profeſſion dès le berceau, & nous portons le nom de Chrétiens. Mais, ô opprobre éternel de notre ſiècle! combien de Chrétiens qui dans les tems-mêmes où nous vivons, n'oſeroient dire tout haut en certains lieux; *Je n'ai pas honte de l'Evangile de Chriſt?* La licence effrénée d'une impiété qui ne reconnoit plus de bornes, ſappe inſenſiblement une Religion, dont l'établiſſement a coûté tant de ſang & de miracles, une Religion cimentée par la mort-même du Fils de Dieu. On ramène avec audace des objections mille fois anéanties; on réchauffe des prejugés, dont le Payen-même auroit honte à préſent; on exerce toutes les facultés de ſon eſprit à trouver des foibles & des défauts dans un Ouvrage, qui eſt *la puiſſance-même & la ſageſſe de Dieu au ſalut en tout croyant.* On ne ſauroit avoir de l'eſprit & de la ſcience, & être Chrétien; cela paroit contradictoire. Grand Dieu! eſt-ce donc en vain que tu as fait deſcendre ton Fils bien-aimé du Ciel; ou bien nous-as-tu réſervé pour ces derniers tems! tems avant-coureurs de ta venuë & de tes rédoutables jugemens! tems où il ne doit plus y avoir de foi

i dans le monde! Quoi malheureux! vous ez honte d'être Chrétiens; & ſi vous ne tes pas, qu'êtes-vous donc? D'où venez-ous, que faites-vous dans ce monde, & ie deviendrez-vous dans l'autre? Vous avez onte de croire une Religion émanée du Ciel, teſtée par tout ce qu'il y eut jamais de plus opre à entraîner le conſentement; & vous avez pas honte de nourrir vos eſprits de mil-ſophiſmes, de propoſer des raiſonnemens l'aveuglement & la paſſion ſautent aux yeux, chercher des défaites & des ſubterfuges qui nt pitié. Voilà, voilà la honte de l'Evangi-, plus funeſte mille fois à cette ſainte Do-rine que les Rouës & les Buchers. La foi enflammoit au milieu des perſécutions, les lartyrs renaiſſoient de leurs cendres; mais ujourd'hui la foi s'éteint, la piété n'eſt plus n'une foibleſſe qu'on cache, le monde foule gueilleuſement aux piés l'Evangile; & ce int Livre eſt renvoyé avec mépris aux génies ornés, au vulgaire, comme ſeul digne d'être ompé. Fidèles Chrétiens, Diſciples du Fils Dieu, de défaillez point en la foi, & n'a-z point honte de l'Evangile. Celui qui l'a noncé règne dans les Cieux, & il ſaura, and il le jugera à propos, faire flêchir tout nou devant lui. Ne le perdez jamais de ë, & n'ayez d'autre modèle que lui. Op-oſez le beau Patron qu'il nous a laiſſé, aux emples corrompus d'un ſiècle pervers: Qu'au-

cu

cun motif humain ne puiſſe jamais nous faire rougir d'une Doctrine & d'un Docteur, qui ont ſeuls *les paroles de la vie éternelle. Si nous confeſſons J. C. devant les Hommes, il nous confeſſera devant les Anges de ſa gloire, devant ſon Père qui eſt aux Cieux.* Si nous ſommes fidèles juſqu'à la mort, il nous donnera *la Couronne de vie! ſi nous ſouffrons avec lui, nous régnerons avec lui:* ſi ſon Evangile fait la gloire de notre vie, il ſera la conſolation de notre mort, & la ſource de notre bonheur éternel.

VIII. DIS-

DISCOURS

SUR L'AMOUR DU MONDE.

L ſeroit inutile de le diſſimuler, le Mon-
de élève chaque jour ſes trophées ſur les
ébris des argumens les plus convainquants,
es exhortations les plus fortes, des motifs
s plus propres à faire impreſſion. C'eſt un
ritable Enchanteur; il n'a qu'à ſe montrer
our faſciner tous les yeux; il n'a qu'à par-
r pour nous rendre ſourds à toute autre voix;
n'a qu'à faire, non les plus riches préſens,
ais les promeſſes les plus vagues, pour at-
rer à ſa ſuite, lui dirai-je, hélas! le Sage
ſſi bien que le Fou, le Chrétien auſſi bien
e celui qui porte ordinairement le titre de
ſondain. Une courte vie ſe paſſe dans de
ntinuels efforts pour obtenir ce qui s'enfuit
meſure que nous penſons nous en ſaiſir; ou
qui nous eſt bientôt inutile, & même à
arge, quand nous en avons une fois obtenu
poſſeſſion.

QUEL ſuccès peut-on donc ſe promettre,
retraçant aux hommes les importantes con-
dérations, qui devroient bannir de leur cœurs
mour du Monde! N'eut on que la conſolation
e d'avoir fait ſon devoir en diſant la vérité, &
e vérité capitale, une vérité d'où dépend égale-
ment

ment notre ſort préſent, & notre ſort à venir, c'en eſt aſſez. Mais ce n'eſt pourtant pas tout. Il y a des impreſſions qu'il eſt eſſentiel de réiterer, ſans ſe laiſſer rebuter par le peu d'effet que les prémières ſemblent produire. Ce n'eſt que ſous un grand nombre de coups que tombe un puiſſant arbre, profondement enraciné; les derniers ſemblent l'abbattre; mais qu'auroient-ils fait, ſi les prémiers n'avoient précedé. Tel aujourd'hui peut-être, en commençant la lecture de ce Discours, détrompé par une longue expérience, frappé par une foule de motifs évidens, qui ſe ſont préſentés ſucceſſivement à lui, & faiſant un dernier effort pour ſe dégager, n'attend qu'un ſecours, qu'une occaſion, pour ſe déterminer entièrement. Tel aujourd'hui peut-être, rompant pour jamais ſes indignes liens, pourra deſormais animer les autres par ſon exemple, & leur dire après ſon Sauveur; *Ayez bon courage, j'ai vaincu le Monde.*

IL ne faut point perdre de tems ici en diſtinctions inutiles. *Le Monde*, ce n'eſt point cet aſſemblage magnifique d'objets éclatans, dont la pompe annonce la gloire de ſon Auteur. Bien loin qu'on puiſſe reprocher aux hommes d'être trop épris de ce ſpectacle, il eſt bien rare qu'ils daignent lui accorder leur attention.

Le Monde, ce n'eſt point non plus cette ſociété d'hommes, de Parens, d'Amis, au

mili-

milieu desquels nous vivons, entant que nous avons avec eux diverſes rélations, qui nous engagent à leur donner un dégré de préférence & de tendreſſe, & qui nous attachent à eux. La Religion ne veut point détruire les liens de la Société; l'Amour propre, le vil intérêt, ne les affoibliſſent déjà que trop; & ceux qui ont un cœur ſenſible pour leurs Frères, ſont au-contraire les mieux diſpoſés à l'amour du Père céleſte.

IL n'y a qu'un moyen efficace d'engager les hommes à ſe dépouiller de l'amour du Monde; c'eſt de leur parler raiſon; c'eſt de les convaincre, qu'après avoir laiſſé à la Nature & aux douceurs innocentes de la vie, la juſte étenduë dont elles ſont ſuſceptibles, tout ce qui va au de-là de ces bornes, eſt incompatible avec nos véritables intérêts. Eſſayons de donner ici une démonſtration abrégée de cette Propoſition; en faiſant voir que l'amour exceſſif du Monde répugne aux fins de la Nature, aux lumières de la Raiſon, & à notre bonheur préſent. Je n'embraſſe dans mon plan que ces trois objets, pour tourner uniquement contre les Mondains leurs propres armes, & pour ne rien avancer qu'ils ne ſoient forcés d'avouër.

I. L'AMOUR exceſſif du Monde, qui par un effet néceſſaire nous jette dans une jouïſſance immodérée de ſes biens, eſt d'abord contraire aux fins de la Nature. Et quand je parle de la *Nature*, je n'entens pas je ne ſai quel principe, caché dans l'Univers, qui en eſt com-

me l'Ame, & en fait mouvoir les reſſorts: une idée auſſi vague ne peut mener à rien ; mais j'entens l'Etre ſouverainement parfait, qui eſt l'Auteur de l'ordre, de l'arrangement, & des Loix auxquelles tout eſt ſoumis. Quoique les fins, dignes de ſa ſageſſe & de ſa bonté, qu'il s'eſt propoſées dans la création & dans la conſervation de l'Univers, ſoient aſſez manifeſtes pour quiconque ne vit pas en brute, il y a peu de gens qui penſent ſérieuſement à les démêler, il n'y a presque perſonne qui ſe croie dans l'obligation de le faire. Contens de ſe livrer aux impreſſions des ſens & de l'imagination, les hommes prétendent ſuivre la Nature, en ſatisfaiſant tous leurs déſirs, en aſſouviſſant même leurs appétits les plus déréglés ; que dis-je ? ils ſe ſervent de la Nature comme d'une autorité, en diſant ; pourquoi ſommes-nous ainſi faits ? Et quand les ſuites amères de leurs vices changent pour eux la ſcène, ils ont encore l'injuſtice & l'audace de s'en prendre à elle, & de vouloir par-là ſe décharger de tout blâme ; mon malheureux tempérament, diſent-ils, m'a entraîné ; & je n'ai pu lui réſiſter.

APPRENEZ, Mortels, apprenez de bonne heure quelles ſont les véritables fins de la Nature, & jamais le tempérament ne vous entraînera, jamais l'amour du Monde ne vous fera franchir les ſalutaires barrières qui vous environnent de toutes parts. La ſituation d'un homme placé au milieu de tous les biens du Monde, avec une défenſe abſoluë d'en faire le moindre

dre uſage, ſeroit celle du Tantale de la Fable; & l'on ne voit aucune raiſon pour laquelle Dieu auroit voulu que tel fût notre ſort. Mais trouvera-t-on beaucoup plus naturel & plus digne de Dieu, qu'il ait eu deſſein de nous plonger dans ces biens comme dans un gouffre, enſorte que les flots emmoncelés de ces prétenduës délices paſſant continuellement par deſſus nos têtes, abſorbent tout l'uſage de nos facultés, ou ne nous en laiſſent d'autres que de ſervir à nous y enfoncer de plus en plus.

TEL eſt pourtant ſans exagération la façon de penſer de ces gens, qui, depuis qu'ils ouvrent la paupière le matin juſqu'à ce qu'ils la ferment le ſoir, n'ont d'autres idées préſentes à l'eſprit, que celles qu'un Apotre appelle ſi bien *la convoitiſe des yeux*, *la convoitiſe de la chair*, & *l'orgueil de la vie*, qui ne penſent qu'à ce qui pourra, dans le cours de la journée, flatter leur palais, amorcer leur ſenſualité, procurer l'étalage de leur faſte; en un mot, qui ne font que promener leurs déſirs foux & nuiſibles ſur tous les objets qui ont uſurpé l'empire de leur cœur. Je le demande, toute Religion miſe à part; eſt-ce pour cela que nous ſommes au Monde, que nous avons des ſens, des organes, une Ame, je ne dirai pas capable de s'élever à des méditations ſublimes, mais même ſuſceptible de ſentiment?

JE vais concentrer tout ce qui regarde mon prémier chef dans ce peu de mots. Ou nous croyons tenir notre origine du hazard, & n'-

avoir d'autre existence que celle de cette vie; & alors nous voulons vivre au hazard, & mourir de même: ou bien, comme je l'espère de tous ceux qui lisent ces réflexions, nous reconnoissons un Etre qui nous a faits, qui s'est proposé un but en nous faisant, & qui a rapporté toutes nos facultés à ce but. Cela une fois posé, seroit-il possible que personne pût se persuader, après un examen attentif de son Corps & de son Ame, ou même en ne faisant que jetter un coup d'œil général sur leurs facultés; que la destination du Corps soit de jouïr, avec une avidité sans mesure, de tout ce dont il peut obtenir la jouïssance, quelles qu'en puissent être les suites, fut-ce la ruïne de sa constitution, la perte de la santé & même de la vie; & que la destination de l'Ame soit d'être le ministre des plaisirs grossiers du Corps, en employant toute sa sagacité à les inventer, à les rafiner, & à en exprimer jusqu'à la lie. C'est là ce qu'on appelle aimer le Monde, mais qu'on n'avouë que c'est se haïr soi-même.

II. LES conseils de la Raison s'accordent parfaitement avec la voix de la Nature; & c'est ma seconde source de preuves. J'avouë qu'on pourroit se passer de mettre une distinction entre la Nature & la Raison; puisqu'à bien considérer ces deux choses, la Nature fidèle à ses Loix n'est autre chose que la Raison, comme réciproquement la Raison faisant usage de ses lumières, n'est autre chose que la Nature. Cependant, comme l'étude & la réflexion apprennent

nent aux hommes à se faire des idées plus distinctes des choses, & leur font faire des progrès dans l'art de raisonner ; on peut entendre par la Raison notre Entendement perfectionné dans ses opérations, & élevé au-dessus de la sphère des Jugemens qui naissent du simple usage des sens.

VOYONS donc si la Raison prise dans ce sens, favorise l'amour du Monde, si elle nous persuade qu'on puisse acquiescer à la possession des objets qu'il nous présente, & y placer toute sa félicité. Tout au contraire, elle ne découvre dans ces objets que les indices les plus convainquans d'imperfection & de fragilité. O quelle différence entre la Logique des Passions & celle de la Raison ! La Logique des Passions pose pour principe, que le Monde est plein de biens réels, dans la jouïssance desquels on peut goûter une satisfaction pure ; & elle en tire cette conséquence, qu'on doit tout sacrifier pour y arriver. La Logique de la Raison nie le principe, & par-là-même renverse la conséquence. Elle nie que la capacité de nos cœurs puisse être remplie, non seulement par aucun des biens particuliers que le Monde peut nous procurer, mais même par leur réünion complette, par le gain du Monde entier, comme s'exprime le Sauveur. Elle démontre l'insuffisance de ces biens par leur nature-même, qui est telle qu'il n'en peut resulter qu'une impression passagère de plaisir, après laquelle l'Ame retombe dans sa prémière disette ; ou, si l'on veut pousser cette impression aussi loin qu'elle

peut aller, il arrive encore pis, le plaisir se change en dégoût, en amertume, en repentir.

TOUS les Mondains sont dans le cas d'un Enfant, auquel on vient de donner des Jouëts artistement faits & brillants; il saute d'allégresse, il croit que jamais il ne s'en lassera, & qu'il ne lui reste rien à désirer : le lendemain il les brise, & veut d'autres amusemens. La Passion malheureusement raisonne encore moins que l'Enfance. En vain l'on remet tous les jours ces idées sous les yeux de ceux que l'amour du Monde domine; à peine effleurent-elles la surface de leur Ame : ou, s'ils viennent à la fin à soupçonner, qu'il pourroit y avoir quelque illusion dans leur fait, ils la chérissent, & regardent comme leurs plus cruels Ennemis ceux qui travaillent à la dissiper.

III. NE nous rebutons pourtant point, & passant à notre troisième source, consultons l'Expérience. Vous ne pensez, gens du siècle, qu'à être heureux ici bas; & si vous y parvenez, le reste ne vous intéresse guères. On pourroit vous dire simplement, que, quand même vous réüssiriez, vous auriez toujours fait le plus mauvais des marchés; mais je vais plus loin, & je vous défie formellement, d'y réüssir, je vous défie, depuis que le Monde a des Adorateurs, de m'en citer aucun, qui ait déclaré par ses discours, ou témoigné par sa conduite, d'une manière soutenuë, qu'il lui étoit redevable d'un vrai & solide bonheur. Où est l'Avocat du Monde? Qu'il se présente, qu'il

qu'il plaide sa Cause, mais qu'il la plaide, sans recourir aux Sophismes éblouïssans des passions, sans rien déguiser de l'objet que nous cache cet aspect séduisant, ces dehors imposteurs sous sous lesquels le Monde s'offre à nos prémiers regards!

POUR ne pas répéter ici des choses qui ont été mille fois dites, je me borne à une considération, qui me paroit frappante, & bien propre à mettre dans tout son jour le peu de prix qu'on doit attacher aux situations les plus brillantes de la vie. C'est que le dernier plan, par lequel les Mondains terminent presque toujours le rôle qu'ils ont joüé sur le Théatre du Monde, est un plan de retraite, de divorce avec les vanités du siècle, de recueillement & d'intervalle entre la vie & la mort. On comprend bien que je ne parle pas de ces hommes envyrés, abrutis, dont les excès les ont jetté dans un épuisement total des facultés de leur Ame & de leur Corps, qui ne leur permet plus que de traîner un cadavre à demi-vivant, dont ils voudroient, mais en vain, ranimer les ressorts usés. De telles gens ne sont pas des témoins recevables; ils ne sont plus en état de comparer les vrais biens avec les faux; ils en ont entièrement perdu le goût, & presque l'idée. Ceux auxquels j'en appelle, ce sont ces hommes, qui, bien qu'attachés, livrés même au Monde, au point de ne s'occuper pendant bien des années que de lui, de n'aimer que les choses qui y sont, ont pourtant conservé assez de

raiſon, pour ne jamais mener une vie purement animale, & ſe ſont reſervés aſſez de pouvoir pour rompre leurs engagemens avec le Monde, dès que la peſanteur de ſes chaînes deviendroit trop ſenſible.

JAMAIS il n'y eut un plus grand exemple dans ce genre que Salomon : Maître de toutes les délices de la vie, il ne s'en refuſa aucune; il paſſa même de beaucoup les bornes que la Nature & la Raiſon preſcrivent. Cependant il ne laiſſa pas éteindre entièrement ce flambeau intérieur dont tout homme eſt doüé. Si ce fut pendant longtems une étincelle cachée ſous la cendre, ſa flamme ſe ralluma enfin ; elle fit disparoître les vains phantômes qui décévoient le trop foible Monarque; Salomon s'écria : *Vanité des Vanités, tout eſt Vanité.* Ainſi ont parlé de tout tems, ainſi parleront toujours ceux à qui la tête n'a pas entièrement tourné au milieu du Tourbillon des choſes humaines ; mais qui, après avoir eu des accès d'étourdiſſement plus ou moins longs & violens, ont pu reprendre leurs eſprits, & ſe demander à eux-mêmes : Qu'ai-je fait juſqu'à préſent ? Pourquoi me ſuis-je tant tourmenté & tracaſſé ? Quel fruit ai-je retiré de tout mon travail ſous le Soleil ? Et de tous ces biens amaſſés avec tant de peine, de toutes ces dignités qui flattent ma vanité, de tous ces plaiſirs que j'ai goûté à longs traits, y en a-t-il un ſeul qui puiſſe me ſuivre au-delà du Tombeau?

OUI, le Tombeau eſt un dernier écueil, un

un écueil inévitable, contre lequel toute Mondanité vient se briser sans retour. Du fonds de ces demeures obscures où l'on dépose nos tristes dépouilles, sort ce cri retentissant: *Fils des hommes, retournez.* Créatures mortelles, Dieu laisse encore le souffle de vie qu'il a mis dans vos narines, mais jusqu'à quand? Où sont tant de gens, avec qui vous avez vécu, & sous les pas desquels le sepulcre s'est ouvert à vos yeux? Où s'ensuient ces brillantes années de Jeunesse & de vigueur, qui sembloient ne devoir jamais finir? Où sont les précédentes générations? Tu passes donc ainsi, ô figure du Monde! Vous disparoissez, plaisirs trompeurs, charmes séduisans! Je t'apperçois, ô Mort inexorable, tu t'avances à grand pas, tu te prépares à fermer la scène, & à tirer le rideau. Et après cela j'aimerois encore le Monde, je lui donnerois mon cœur & mes affections; je mettrois ma confiance dans le bras de la chair; je *dirois à l'Or, Tu ès mon Dieu*; je me croirois au comble de mes vœux, lorsqu'une fortune perfide me fait les plus légères caresses; je m'endormirois sur l'oreiller d'une sécurité funeste, sans m'embarasser du réveil.

HEUREUX ceux qui ne se reconnoissent pas à ces traits malheureusement appliquables à la conduite du gros des Chrétiens! Heureux ceux qui peuvent dire avec le Psalmiste; *Maintenant qu'ai-je attendu? O Eternel, mon attente est à toi!*

DISCOURS.

SUR L'AMOUR DE DIEU.

De tout ce que l'homme eſt, & de tout ce qu'il a, dans quelque état que vous le ſuppoſiez, il n'y a rien qui ſoit véritablement précieux en lui que le cœur. Comme dans l'ancien culte Lévitique, on faiſoit choix de certaines parties des Victimes pour en faire l'offrande propre de l'Eternel ; de même dans ce ſacrifice de l'homme & du Chrétien, qui fait ſon culte raiſonnable, le cœur ſeul peut être offert; ou du moins c'eſt lui qui donne le prix à tout le reſte, & ſans lui tout notre culte ſpirituel n'eſt que ſacrilége & profanation.

C'est cette vérité fondamentale de la Religion que peu de gens connoiſſent, & que pluſieurs ſemblent craindre de connoître, quoique ce ſoit en même tems la vérité fondamentale du Bonheur. On trouve que Dieu eſt exceſſif dans ſes prétentions ; qu'il devroit laiſſer à l'homme la liberté de partager ſes affections, & ſe contenter d'être mis au nombre des objets auxquels nous les donnons. On va même plus loin ; on eſſaie de former cette Aſſociation, on fait le plan d'un Traité d'accommodement entre Dieu & le Monde ; & l'on ſe perſuade qu'il ſuffit d'en obſerver les conditions, pour avoir le droit de prétendre au ſalut.

L'In-

L'INFINIE bonté de Dieu, & l'impuiſſance totale où nous ſommes de lui procurer aucun avantage réel par nos actions & notre conduite l'engageroient, j'oſe le dire, à ſe prêter à nos idées, ſi elles étoient raiſonnables & poſſibles. Son intention n'eſt point de nous moleſter & de nous tourmenter ſans ſujet; ſi l'on pouvoit ſe rendre heureux par la route que nous nous plaiſons à tracer, il ne s'y oppoſeroit aſſurément pas. Mais, hélas! nous prenons miſérablement le change; & en voulant tout avoir, nous nous privons de tout. Le Monde nous trompe, & après avoir longtems abuſé de notre crédulité, nous trahit; & Dieu negligé, oublié, abandonné, ne ſauroit nous conduire à un état auquel on n'arrive que par ſa crainte & par ſon amour.

POUR ôter aux Chrétiens, qui voudroient ſe partager entre Dieu & le Monde, toute eſpérance de réüſſir dans cette chimérique entrepriſe, je vais mettre ſous leurs yeux les preuves manifeſtes de ſon impoſſibilité. Je les réduirai à quatre principales; 1. la nature de notre Ame, & les paſſions dont elle eſt ſuſceptible; 2. l'oppoſition directe entre les choſes qu'exigent de nous l'amour de Dieu & l'amour du Monde; 3. le plan de notre exiſtence, & 4. enfin le fait-même, dont l'expérience nous rend tous les jours témoins.

I. COMME il eſt eſſentiel à l'Ame d'avoir un goût, un penchant, de ſe porter vers quelque objet, où elle cherche une ſorte d'aliment, dont

dont elle n'a pas moins de besoin, que le Corps de ceux qui sont sa nourriture; il lui est aussi essentiel de ne suivre qu'un de ces penchans à la fois, & elle ne sauroit, si j'ose m'exprimer ainsi, en atteler plusieurs, ni même deux seulement de front. La raison en est sensible; deux, quatre, huit Coursiers peuvent bien être attelés de front, parce que la main qui les guide, leur fait tenir la même route, & que ces animaux ne répugnent point à la suivre. Mais l'homme le plus habile ne gouvernera jamais les Passions de la même manière, à cause que chacune d'elles tire de son côté, & veut tout entraîner après soi dans le chemin où elle entre. Ainsi, dès que deux ou plusieurs passions exigeront de l'Ame qu'elle s'y livre également, cela lui sera tout aussi impossible, qu'il le seroit à quelqu'un d'aller en même tems à droite & à gauche, en avant & en arrière.

MAIS, dira-t-on, ceci est-il d'accord avec ce que l'on dit & ce que l'on voit tous les jours; que le Cœur humain est le siége & le théatre d'une foule de passions; qu'il en est déchiré, dévoré, & qu'elles l'assujetissent toutes à leur empire? En prenant garde aux deux Remarques suivantes, on verra que les choses restent telles que nous les avons représentées.

LA prémière de ces Remarques, c'est que la Mondanité est, pour ainsi dire, une passion totale composée de toutes les passions particulières, qui se rapportent aux divers objets du Monde. Un Mondain voudroit avoir tout ce qu'on

qu'on fait entrer ordinairement dans la félicité mondaine; il voudroit être grand, riche, jouïr des plaisirs, faire plier tout sous son orgueil, écraser ses Ennemis, ne former en un mot aucun désir qui n'eût son accomplissement. Tel étant son caractère, il n'a proprement qu'un objet qui l'occupe, une passion qui l'anime; mais cet objet se présente à lui successivement sous diverses faces, & cette passion se modifie & se transforme en autant de manières que cette diversité de faces l'exige. De-là les rôles étranges & si différens qu'on voit jouër à un même Personnage, & qui en font un véritable Protée, méconnoissable à ceux qui n'ont pas les yeux assez fins pour démêler que ce sont les ressorts d'un seul & même méchanisme, à-peu-près comme ces instrumens qui jouënt plusieurs airs différens. Oui, c'est le même homme que vous verrez au lever de son Prince, faisant sa cour d'un air bas & rampant, puis donnant audiance à ses Cliens avec la contenance la plus altière, se livrant ensuite à des intrigues, à des trafics, pour soutenir son crédit, ou sa dépense, & finissant la journée dans quelques divertissemens licencieux. Cet homme-là est à la poursuite du Monde, & ne veut pas, s'il est possible, qu'aucune de ses faveurs lui échappe.

MAIS, & c'est ma seconde Remarque, au milieu de cette troupe de passions, dont chacune a son heure & paroit à son tour, il ne manque jamais d'y avoir une passion dominante,

te qui exerce la ſouveraineté d'une manière abſoluë, & qui rapporte toutes les autres à ſes fins; enſorte que celles-ci deviennent de ſimples eſclaves, deſtinées à ſervir & à ſatisfaire leur impérieuſe Maîtreſſe. L'un veut être grand, pour devenir riche; l'autre amaſſe des richeſſes pour s'élever à la grandeur. Celui-ci n'eſt avide d'argent que pour le répandre en prodigalités; celui là ſe livre à un genre de vie diſſipé qui n'eſt pas naturellement de ſon gout, parce qu'il ſait que c'eſt l'unique moyen de parvenir à la faveur, ou de s'y maintenir. Ma prémière réflexion générale eſt donc vraie; c'eſt que par la nature de l'Ame, elle n'eſt proprement ſuſceptible que d'une paſſion à la fois.

II. IL faut aller plus loin à préſent. Nous avons vu règner entre les paſſions ſubordonnées à la Mondanité, une eſpèce d'accord, de paix & d'harmonie, qui vient de ce qu'elles tendent à un même but, à être heureux par la jouïſſance des biens ſenſibles. Ce ſont des complices qui veulent enlever un Tréſor; l'un applique l'échelle contre le mur, l'autre fait le guet pour empêcher les ſurpriſes; un troiſième, un quatrième exécutent l'eſcalade, l'effraction, le vol. Si les paſſions ne s'entendoient pas entre elles, l'une trahiroit l'autre, & lui feroit manquer ſon coup. Le Chef de Voleurs, c'eſt la paſſion dominante; il établit une eſpèce de police entre ſes ſubalternes, & ne ſouffre pas qu'aucun s'en écarte.

MAIS

MAIS y auroit-il quelque association possible entre l'amour de Dieu & l'amour du Monde? Ou plutôt, comme nous devons le montrer ici, la plus parfaite incompatibilité ne rend-elle pas ces deux dispositions à jamais irréconciliables. Qu'on en juge, après avoir lu ce que je vais dire.

IL n'y a que deux arrangemens qui puissent voir lieu : ou l'amour du Monde dominera, & alors l'amour de Dieu entrera dans ce cortége de passions, qui en dépendent, & s'assujettira avec elles à cet indigne Chef: ou bien l'amour de Dieu aura l'empire, mais les passions mondaines subsistant dans leur force serviront cet Amour, feront ses Officiers, les Exécuteurs de ses volontés. Je dis qu'il n'y a que ces deux arrangemens possibles parce que ma considération précedente, a prévenu le troisième qui supposeroit un partage exact, & une autorité égale. Je demande donc qu'on ouvre les yeux, & qu'on voie ce qui resulte de l'une ou de l'autre de ces deux combinaisons.

VEUT-ON que l'amour du Monde règne, & que celui de Dieu serve? D'abord quelle indécence! quel déplacement d'ordre! La Créature avant le Créateur! Le Tems avant l'Eternité! Le Néant avant l'Etre! Est-ce ainsi, ô hommes aveugles & ingrats que vous assignez les rangs; Celui qui vous a faits, & qui a fait tout ce dont vous jouïssez, viendra après ses ouvrages; il aura, aulieu du Trône qui lui appartient, un misérable & obscur re-

recoin

recoin dans son Domaine. Mais supposons pour un moment qu'on pût agir de la sorte, & commettre une aussi énorme violation de toutes les Loix. Que prétend-on que fasse l'amour de Dieu dans un cœur où le Monde règne ? Sera-ce l'amour de Dieu qui suggèrera les démarches convenables au service de cet avide & injuste Maître ? Sera-ce lui qui donnera cette activité, cette ardeur qu'il faut avoir pour courir après les biens du siècle ? Il me semble voir un honnête homme tombé parmi des brigands, qui veulent l'engager dans leurs crimes. Peut-il entrer dans quelqu'une de leurs vuës, se charger de quelqu'une de leurs fonctions. Il restera dans une parfaite inaction, plutôt que de rien faire de semblable. Tel est l'amour de Dieu au milieu des passions qui composent l'amour du Monde ; s'il étoit possible qu'il y fût, ce seroit pourtant comme n'y étant point, puisqu'il n'y auroit aucun genre d'action qui lui convint.

CHANGEONS donc les choses. Que l'amour de Dieu règne ; & les passions lui serviront. C'est un plan que les hommes aiment assez à concevoir & à suivre : ils ne sont jamais plus à leur aise que quand ils croient sanctifier leurs passions, en les couvrant des noms de zèle & d'amour de Dieu. Je n'ai qu'un mot à dire là-dessus. Qu'est-ce que régner ? C'est, si je ne me trompe, commander à des Sujets qui nous obéissent. Si l'amour de Dieu règne, il ne sauroit assurément prescrire les actions qui établissent

liſſent l'Empire du Monde, & cependant ce ſont les ſeules actions que commettent les paſſions mondaines, dès que vous faites la ſuppoſition qu'elles ſubſiſtent toujours, & quelles ont mis à leur tête l'amour de Dieu. Ainſi cet amour dictera des Loix de ſageſſe & de modération, de détachement & de renoncement; mais ſes ſujets, ſes Miniſtres, n'en feront pas moins tout le contraire. N'eſt-ce donc pas là le plus étrange de tous les abus? N'eſt-ce pas ce que l'Ecriture appelle *ſe moquer de Dieu*? Un tel procédé ne reſſemble-t-il pas au traitement que l'on fit à J. Chriſt, lorſqu'on lui mit une Couronne ſur la tête, & un Sceptre en main, & qu'enſuite on l'accabla des plus indignes outrages? Dieu pourroit-il accepter la Royauté à ces conditions?

RIEN donc de plus parfait que l'incompatibilité entre l'amour de Dieu & l'amour du Monde. *Nul ne peut ſervir Dieu & Mammon. Il n'y a point d'accord entre Chriſt & Belial, entre la lumière & les ténèbres.*

III. Je paſſe à la preuve priſe du plan de notre exiſtence. J'oppoſe cette preuve à une autre manière de lier l'amour de Dieu à l'amour du Monde, qui n'eſt pas rare, & qui mérite de n'être pas moins fortement combattuë. La voici: puisque ces deux diſpoſitions ſe chaſſent & s'excluënt réciproquement, de façon que, tant que l'une exiſte, l'autre ne ſauroit avoir aucun exercice; n'eſſayons plus, dit-on; de les mettre enſemble, mais qu'elles ſe ſuccèdent.

Ici se présentent trois sortes de successions différentes.

LA prémière & la plus commune est une répartition de notre tems, fort inégale à la vérité, en conséquence de laquelle, en accordant à Dieu certaines heures, certain jours, certaines circonstances, on croit pouvoir disposer du reste en faveur du Monde; lui consacrer, par exemple, l'intervalle d'une Communion à l'autre, sauf à se livrer, toutes les fois que la Communion reviendra, à deux ou trois jours d'un prétendu recueillement. C'est comme cela que le gros des Chrétiens croit passer une vie fort pieuse, arriver à une mort salutaire, & mettre de plein droit la main sur la Couronne de l'Eternité.

LA seconde sorte de succession, c'est celle qui donne la prémière, & sans comparaison la plus longue partie de notre vie au Monde, dans le dessein & dans la persuasion illusoire que Dieu se contentera du reste; & qu'aux dernières extremités de la vieillesse, au lit même de mort, quelques foibles élans, quelques éjaculations entrecoupées, suffiront pour obtenir misericorde. C'est ce qu'on appelle communement le Renvoi de la Conversion.

LA dernière succession va plus loin encore; elle fait deux parts du Tems & de l'Eternité; & en se forgeant l'idée vague d'un Etre indulgent, ou plutôt foible, qui s'accomode de tout sans examen, on croit qu'après avoir vécu, sinon dans des crimes atroces, au moins dans une

une molle nonchalance & dans une profonde ſécurité, quel que ſoit enſuite l'évènement, que la mort nous ſurprenne, on nous laiſſe le tems de nous reconnoître, nous trouverons toujours après cette vie un état favorable; enſorte qu'il n'y a qu'à aimer le Monde ici-bas, parce qu'il eſt à notre portée & agit ſur nous par ſes impreſſions, & ſe reſerver d'aimer Dieu dans le Ciel, où il s'offrira, pour ainſi dire, à nous, & où nous aurons des relations plus intimes avec lui.

CHACUNE de ces illuſions pourroit être réfutée par des Discours entiers; mais je me contente de les combattre toutes en général par le plan de notre exiſtence. Si nous croyons que cette exiſtence a un but, (car ſi nous ne le croyons pas, tout raiſonnement ceſſe,) ce but ne peut être que de mettre un ordre, une ſuite, dans le dévelopement de nos idées & de nos actions, à l'aide duquel nous nous élevions par dégrés de perfection en perfection & de bonheur en bonheur. Un coup d'œil, je n'en veux pas davantage, ſur la Mondanité; & qu'on me diſe, ſi elle ne rend pas notre exiſtence inutile, ſi elle ne nous réduit pas à la condition de vils fardeaux de la Terre, qui ne faiſons que végéter pendant quelques années, pour diſparoître enſuite de deſſus ce Théatre de nos égaremens. Aſſurément ce n'eſt pas vivre que de vivre au Monde & pour le Monde? on ne ſe connoit point, on ne ſe poſſède point, & des ſiècles s'écouleroient ſans que cet Automa-

te guidé par les passions, devint jamais autre chose qu'un animal très vicieux & très-méprisable.

NOTRE existence doit être envisagée dans sa totalité. Cette vie en est le commencement, très-court, je l'avouë, & qui par sa durée, n'a aucune proportion avec l'Eternité qui doit le suivre, mais cependant décisif à un tel point, que toute cette Eternité en dépend. Il s'agit d'arriver à l'état futur, vertueux, craignants Dieu, pénétrés du néant des vanités humaines, & pleins d'ardeur pour les biens célestes. Si nous ne revetons aucune de ces dispositions, nous arriverons, je l'avouë, à ce période; mais au-lieu que le plan de notre existence étoit que nous y arrivassions dans les dispositions que je viens d'indiquer, afin d'entrer dans une carrière de bonheur & de gloire, & de la fournir éternellement, nous aurons détruit ce plan, & nous aurons fait de ce tems de préparation à l'immortalité bienheureuse, nous en aurons fait, ô crime! ô malheur! l'apprentissage de la damnation.

IV. IL suffit d'indiquer la quatrième preuve, la preuve de fait, parce qu'elle est sans-cesse sous nos yeux. Vous êtes encore en doute, si l'amour de Dieu & l'amour du Monde peuvent s'allier ensemble: eh! bien; je vous laisse les maîtres d'en produire un seul exemple, & je ne demande que cet exemple pour me rendre. A peu-près comme ce Philosophe moderne, auquel on soutenoit qu'il y avoit des cho-

Digitized by Google

choſes parfaitement ſemblables dans la Nature, & qui ſe contentoit de demander qu'on les lui produisît, en les tirant même de la claſſe des productions qui ſont en apparence les plus reſſemblantes ; je demande à voir un homme, qui aime véritablement Dieu & le Monde, & qui ait ſu unir dans ſon cœur ces deux grands objets d'affection. Mais je le demande inutilement, il n'a jamais exiſté ; & je crois avoir ſuffiſamment montré qu'il eſt impoſſible qu'il exiſte. Parcourez les Terres & les Mers, volez d'un Hémiſphère à l'autre ; vous verrez que partout où les autels du Monde ſont dreſſés, (& où ne le ſont-ils pas ?) ceux de Dieu ſont abattus, ou abandonnés. Et ſi vous découvrez quelque fidèle Adorateur du Dieu vivant & vrai, il n'eſt tel que parce qu'il a rendu ſon cœur inacceſſible au Monde & à la Mondanité.

DISCOURS

SUR LES EFFORTS DU CHRETIEN POUR OBTENIR LE CIEL.

RIEN de plus célébre dans toute l'Antiquité que les Ieux de la Grèce. A la face d'une Aſſemblée presque innombrable, compoſée de tous les Citoyens d'un Païs, qu'on regardoit comme le ſéjour du bon goût, & le centre des beaux Arts, en préſence d'une foule d'illuſtres Etrangers, que la magnificence, ou plutôt la renommée du ſpectacle, attiroit de toutes parts; aux yeux, dis-je, de cette nuée de témoins, les Combattans ſe diſputoient le prix de divers exercices, & ſignaloient leur force, leur addreſſe, leur agilité, leur courage. Mille cris éclatans élevoient jusqu'au Ciel la gloire du Vainqueur : le prix étoit la moindre recompenſe de ſa victoire, elle étoit ſuivie de prérogatives, qui ſembloient aſſurer pour jamais ſon bonheur; & qui réjailliſſoient jusques ſur ſa Patrie.

MAIS que n'en coûtoit-il point pour arriver à ce faîte de gloire! Par quelles épreuves ne falloit-il pas paſſer, avant que de mettre la main ſur la Couronne tant déſirée! Si jamais honneur fut acheté, c'étoit celui-là.

Sans

Sans compter ce qu'on eſſuyoit le jour-même du combat, pour arracher le prix à des Concurrens, qui ne ſe laiſſoient ſouvent l'ôter qu'avec la vie, les préparatifs étoient bien rudes, le Noviciat des Athlétes étoit d'une longueur, & d'une ſévérité preſque incroyable. Leur Corps étoit matté par toutes ſortes de macérations, dans la vuë d'acquérir cette ſoupleſſe & cette agilité, qui rendent plus de ſervice qu'une force brute & indiſciplinée. Leurs alimens ſur-tout étoient ſcrupuleuſement choiſis, & leurs morceaux, pour ainſi dire, comptés ſuivant les Principes de la Médecine Gymnaſtique.

LA ſituation du Chrétien ici bas, ſa conduite, & le but de ſes démarches, ſont ſouvent comparés, dans les Saintes Lettres, aux exercices dont nous venons de parler. S. Paul le fait en particulier d'une façon bien expreſſe, dans ces paroles; *Quiconque lutte, uſe de régime; & quant à ceux-là, ils le font pour avoir une Couronne corruptible, mais nous, pour en avoir une incorruptible.* Cet Apôtre met devant les yeux des Fidèles de Corinthe, une idée qui leur étoit fort familière, c'eſt celle de ces combats ſi fameux dans leurs Contrées; & oppoſant lutte à lutte, couronne à couronne, il leur fait ſentir la ſupériorité des vuës & des eſperances du Chrétien dans les combats qu'il ſoutient pour la profeſſion du nom de Chriſt. „ Il en coûte, veut-il dire,

„ pour obtenir le prix de la gloire céleſte ; „ mais ſi les Combattans des Jeux achetoient „ à ſi haux prix une Couronne corruptible, „ que ne devons-nous pas faire pour une Cou- „ ronne incorruptible ? S'ils aſpiroient avec „ tant d'ardeur aux honneurs de la Gréce, de „ quel déſir ne devons-nous pas brûler pour „ les honneurs du Ciel ? Si des priviléges, „ qui ne devoient durer qu'autant que leur „ vie, leur paroiſſoient ſi ſéduiſans, que pen- „ ſerons-nous des priviléges de l'immortalité, „ dont la poſſeſſion égalera le cours de tous „ les ſiècles ? On n'arrive, il eſt vrai, à la „ Couronne de Juſtice, *qu'en combattant le* „ *bon combat*, & en ſe préparant à ce com- „ bat par un *Régime* ſalutaire ; mais refuſ- „ erions-nous d'endurer à ce prix ce que l'on „ a vu ſupporter à tant d'autres pour des avan- „ tages, qui ne ſont que vanité & corrup- „ tion au prix de ceux que la Religion nous „ offre ? "

CE Régime du Chrétien devroit donc être conſtamment rapporté à l'acquiſition du prix immortel, qui lui eſt offert. Mais il ſe pratique ſouvent dans des vuës bien différentes ; & pour en convaincre mes Lecteurs, je vais parcourir ſuccintement les différens principes illuſoires, qui empêchent les Hommes de ſe livrer aux excès, & qui font régner dans la Société cet air de vertu & de modération, qui n'eſt qu'un faux luſtre, le vernis d'un ſépulchre blanchi.

I. Il y a des gens qui uſent de régime par dégoût & faute de ſenſibilité, ſemblables à ces Malades qu'une forte répugnance éloigne des mêts les plus propres à réveiller leur appétit. Il ſemble qu'il y ait dans le Monde certaines perſonnes, que la Nature n'a pas pris la peine d'achever, & dont les Organes émouſſés, ou l'Eſprit indolent, ne prennent plaiſir à rien. C'eſt, je l'avouë, la plus petite Claſſe des Habitans du Monde; & la pente au plaiſir eſt un attribut de l'Eſpèce humaine, que je croirois presque plus caractériſtique que celui de la Raiſon. Cependant comme il y a des ſtupides à l'égard de l'Eſprit on trouve auſſi des inſenſibles par rapport au Cœur, qui pétris de neige & de glace ne ſentent aucune émotion, & voient presque du même œil les objets les plus ſéduiſans & les plus révoltans. Ces gens-là uſent de régime, mais eſt-il bien méritoire, & auroient-ils bonne grace de s'en faire accroire, parce qu'ils ſe paſſent de choſes qui ne les tentent point? Diſons mieux: ils n'uſent point de régime; car pour ſe régler & ſe modérer, il faut s'oppoſer à une pente, qui leur eſt inconnuë. Mais laiſſons les dans leur inaction, d'autant plus qu'ils n'entrent pas directement dans le plan de nos réflexions.

II. Un ſecond ordre de perſonnes a régime, y eſt aſtreint par une dure loi, c'eſt la néceſſité. Vieilleſſe, pauvrété, maladie, ſont au-

tant de visages hideux, qui font fuir la troupe legère des plaisirs. Elle ne se plait qu'avec la jeunesse, la vigueur, & dans le sein de l'abondance. Le Pauvre trop heureux de se pourvoir du nécessaire, observe à merveille les loix de la frugalité & de la sobriété, & en vain voudroit-il les enfraindre. L'Infirme a beau solliciter un Corps épuisé, qui se refuse à toutes les avances des objets sensibles; c'est un Cadavre qu'il traine plutôt qu'un Corps vivant. Le Décrépit, triste reste de lui-même, n'a plus que l'ombre du tems passé; & s'il lui reste quelques plaisirs, ils ont aussi bien que lui l'air de vrais fantômes. Le régime de ces différens ordres de personnes n'est donc pas surprenant; mais ce qui est surprenant, c'est qu'elles cherchent à se faire valoir par cet endroit. Censeurs impitoyables des Riches, des Jeunes, de ceux qui sont en santé; on les voit se déchainer sans cesse contre des agrémens qui leur sont interdits. Les uns voudroient nous persuader qu'il ne tiendroit qu'à eux d'en jouïr, mais qu'ils s'en privent par de bons Principes. Les autres ne pouvant déguiser leur état, soutiennent aumoins que quand il seroit aussi riant qu'il est triste, ils n'en vivroient pas moins séquestrés des joies de ce Monde. Ne soyons point la dupe de ce faux semblant. Allez, on vous connoit; & la prémière épreuve suffiroit pour vous démasquer. Tant que nous n'aurons pour règle de notre conduite que ces mo-

modèles forcés, & ces exemples contrefaits, nous ſerons bien loin de la Couronne incorruptible.

III. Je paſſe à un troiſième Principe de modération, qui (le croiriez-vous) ſous un air d'abſtinence cache un vrai rafinement de volupté, & ne ſe prive de certains plaiſirs actuels, que pour s'aſſurer la durée des autres, & pour tenir ſa ſenſibilité en haleine. Ai-je beſoin de m'expliquer plus clairement; & la plupart de mes Lecteurs ne ſaiſiſſent-ils pas mon idée par leur propre expérience? Donnons lui pourtant encore quelque dévelopement. Les gens qui ne ſont que ſenſuels, & qui ſuivent avec toute la véhémence de leur penchant, chaque impreſſion qu'ils reçoivent, ces gens-là ſont des brutes, & pires que des brutes; car celles-ci ont certaines bornes naturelles qu'elles n'excèdent pas, au-lieu que l'Homme animal va à tout abandon de diſſolution, juſqu'à ce que la ſource de ſes indignes plaiſirs tariſſe, ou qu'il ne puiſſe plus lui-même y ſuffire. L'exemple de ces inſenſés a rendu d'autres Mondains plus aviſés; ils ont compris, ſi j'oſe m'exprimer comme eux, qu'il falloit *faire vie qui dure*, & pour cet effet ménager les plaiſirs, en ſe ménageant ſoi-même. Les Enfans de ce ſiècle, prudens & ingenieux dans le maniment de leurs intérêts temporels, ont pouſſé fort loin ce qu'on appelle délicateſſe & retenuë. Leur réſerve étonne d'abord ceux qui n'en

n'en connoiſſent pas les Principes ; & elle a un air de vertu qui en impoſe, lorsqu'on la compare aux écarts des Debauchés de profeſſion. Mais toute la difference qu'il y a, c'eſt que les uns laiſſent voir le Serpent à nud, au lieu que les autres le couvrent de fleurs, qui en dérobent la vuë, mais qui n'en diminuent pas le venin. Il n'y a point de gens plus vendus au Monde que ceux qui ont fait cette eſpèce de capitulation avec lui : ils ont l'art d'en tirer tout le parti poſſible ; leur régime eſt une ſource de plaiſirs toujours rénaiſſans, toujours également vifs ; & par deſſus cela, ils ont encore les honneurs de la vertu, on leur tient compte de leur conduite réglée, tout comme s'ils avoient d'autre objet en vuë qu'eux-mêmes, & la Couronne corruptible de l'eſtime vulgaire qui brille ſur leurs têtes. Il ne ſeroit pas expédient que tous les faux Vertueux de cet ordre fuſſent démaſqués ; le ſcandale ſeroit trop grand.

IV. ENFIN je range dans une même Claſſe tous ceux qui ſont arrêtés par les egards humains, & par les bienſéances, de quelque nature qu'elles ſoient. Il y en a, comme vous le ſavez, de bien des ſortes : bienſéances d'âge, bienſéances de caractère, de profeſſion ; il y a mille égards dans la Société, qui ſont autant d'entraves fort gênantes. Les Hommes tout corrompus qu'ils ſont, ne donnent leur eſtime & leur confiance qu'à la Vertu ; ou du moins

moins à ſes apparences. Ils peuvent bien s'amuſer avec le Vice, & le careſſer quelquefois dans des momens d'oubli d'eux-mêmes; mais dès qu'il eſt queſtion d'affaires ſérieuſes, de devoirs importans, d'avancemens dans certains grades, la Vertu rentre dans ſes droits, on l'appelle, on l'écoute, on lui met en main ce qu'il y a de plus honorable & de plus précieux. Voilà le plus puiſſant frein, qui retienne la pétulance humaine, la plus forte digue contre l'inondation des Vices. Le Vicieux ſent que s'il laiſſoit voir toute ſa turpitude, il tomberoit dans un mépris univerſel, que ſes plus zélés Protecteurs auroient honte de l'employer & de le recommander, & que ſes Amis les plus affidés ne le verroient qu'à la dérobée. Que faire donc, & quel parti prendre? Etre Vertueux tout de bon, c'eſt une trop haute entrepriſe, mais il faut du moins le paroitre, il faut éviter ce que l'uſage a déclaré flétriſſant, & ſe tenir en garde contre les regards & la critique d'un Public, prêt à décider de votre réputation: ſauf à s'en dédommager, quand on pourra le faire ſans riſque. Que penſer de ce régime? C'eſt pourtant celui des trois quarts du genre humain; & qui détruiroit les bienſéances, entraîneroit dans leur ruïne presque toutes les Vertus.

TELLE eſt la *Couronne corruptible*, que nous avons en vuë. C'eſt l'eſtime, ce ſont les ſuffrages de nos ſemblables, parce qu'ils flattent

tent notre amour propre, & qu'ils nous mènent à des avantages dans la Société, dont la fauſſe Vertu ne s'empare que trop ſouvent au préjudice de la véritable. Cependant, ſi l'on y prenoit bien garde, il y auroit moyen de diſtinguer ce clinquant, de l'or pur. Le régime forcé ſe décèle ſur-tout par deux endroits: il eſt exceſſif. L'Hypocriſie veut toujours renchérir ſur la Vertu qu'elle contrefait, & elle y met des ornemens poſtiches, dont un œil clairvoyant découvre bientôt l'irrégularité. Elans, ſoupirs, extaſes, aumônes faſtueuſes, parade de ſentimens, vous n'êtes qu'un manteau troüé, au travers duquel je vois l'envie, l'orgueil, la dureté, le mépris des choſes les plus ſacrées. Mais ſi le régime forcé eſt exceſſif, je dis en même tems qu'il n'eſt pas ſoutenu. C'eſt une poſture gênante que celle du faux Vertueux. Il ſe tient droit, tant qu'on le regarde; mais dès qu'il croit n'être plus vu, la pente l'entraîne. Obſervez-le en cachette, ſuivez-le à la piſte, & il ne vous échappera pas. Ah! Vertus humaines, qu'on a bien eu raiſon de vous appeller fauſſes! Et encore n'oſerois-je trop vous décrier; car vous occaſionnez mille bonnes actions, & ſans vous la Société ſeroit un brigandage. Vous entrez dans le plan de la Providence, & elle a fort ſagement propoſé aux Mondains, dénués de goût & de ſentiment pour les biens ſpirituels & incorruptibles, cette Couronne corruptible

ble qu'ils eſtiment aſſez, pour l'acheter aux dépens d'une partie de leurs Vices.

LE Chrétien a des vuës plus nobles, des eſpérances plus glorieuſes, un objet plus excellent en vuë. Détrompé par une ſalutaire expérience de tous ces motifs illuſoires, qui déterminent le gros des Hommes, ſon *cœur eſt* déjà *où eſt ſon Tréſor*, & ſa vie eſt *celle d'un Bourgeois des Cieux.* On ne *ſauroit ſervir deux Maîtres.* Ceux qui aiment le Monde & qui lui obéiſſent, reçoivent leur ſalaire dès cette vie, ils moiſſonnent de la chair la corruption, ils mettent déjà la main ſur la Couronne, mais ſur une Couronne périſſable, & dont la poſſeſſion ne leur eſt pas ſeulement aſſurée dans le Monde, au-lieu que celle des Fidèles eſt à l'abri de toute atteinte.

Digitized by Google

Digitized by Google

PREUVES
QUE LES
INCREDULES
SONT
SANS EXCUSE.

DAns les Démêlés que nous avons avec les Incrédules, il ne s'agit pas de moins que de ſavoir, ſi c'eſt d'un Dieu juſte que nous avons reçu l'exiſtence, & ſi nous n'avons rien ni à eſperer, ni à craindre après cette Vie. A s'en tenir donc, là-deſſus, aux ſeuls *Préjugés*, il eſt clair que tout eſt contraire à l'Athée, que tout eſt à l'avantage de la Religion. Car en ſuppoſant même qu'elle pût n'être pas vraïe, l'utilité de la croire, & de s'y conformer ne laiſſe pas d'être viſible pour cette Vie, au lieu que le Syſtême oppoſé, n'y eſt bon à rien, ou n'y eſt que funeſte. Trois Conſidérations le démontrent. 1. Il n'y a que les Vérités de la Religion qui puiſſent nous ſoutenir dans les adverſités de ce Monde; 2. ces vérités ne tendent à nous priver que des choſes qui nous ſont préjudiciables, & qui troublent notre repos; & 3. enfin, elles ſont les ſeules qui

nous raſſûrent contre toutes les appréhenſions d'un état à-venir.

I. Il n'y a que la perſuaſion de l'Exiſtence d'un Dieu juſte & d'une Providence qui puiſſe nous ſoûtenir dans les adverſités de la Vie. La moindre attention nous convainque de notre impuiſſance à nous rendre heureux par nous-mêmes. Au milieu de tant de choſes qui peuvent nous nuire, ou qui nous menacent perpétuellement, que ſerions-nous, avec une ſi grande foibleſſe, s'il n'y avoit pas un Dieu Protecteur auquel nous puſſions recourir? Sans cela, les Bêtes, dont les deſirs ſont ſi bornés, qui ne connoiſſent qu'un petit nombre de beſoins préſens, & qui ne les multiplient point par une Prévoïance, que la Nature leur a refuſée, les Bêtes, dis-je, ſeroient infiniment plus heureuſes que nous. L'Auteur des (*a*) *Caracteriſtiques* avoüe lui-même, (*b*(que „ rien ne peut être plus „ affligeant que la penſée de vivre dans un „ Monde où mille maux ſont toujours à crain„ dre, & dont les biens n'inſpirent guères „ que mépris, que haine, ou que dégoût“; (*c*) que „ c'eſt par la perſuaſion d'un Dieu, „ &

(*a*) Cet Ouvrage eſt de Mylord Shaftsbury.

(*b*) Recherche de la Vertu, pag. 70.

(*c*) Pag. 71.

„ & d'un état à venir, qu'un Homme peut „ retenir ſa Vertu & ſon intégrité, dans la ſi- „ tuation même la plus étonnante" (*a*) & que „ dans le Syſtême oppoſé, il eſt à peine „ poſſible que les rigueurs de la fortune ne „ dégoûtent pas de la Vie, & ne jettent pas „ dans les plus noires Vapeurs". *Epicure*, qui le ſentit comme cet Auteur, ne diſſimula pas non plus (*b*) que la *Religion* Payenne, *quelque fabuleuſe* qu'elle fût, *etoit encore plus utile à cet égard, que le ſentiment de la Fatalité, qui ôtoit tout lien à l'eſperance, & aux Prières.*

Mais que dis-je ? Les Athées ne ſauroient, de bonne grace, diſconvenir de ce que nous avançons, puiſque dans les diverſes Ouvertures qu'ils ont propoſées pour expliquer l'introduction de la Religion dans le Monde, ils reviennent tous à y faire entrevoir des raiſons d'utilité générale, & des conſiderations publiques d'intérêt. Tantôt ils veulent que ce ſoit la *Crainte* des Evenemens encore à venir qui ait porté les Hommes à tranquilliſer leur eſprit là-deſſus, en remettant la conduite de ces Evenemens au pouvoir d'un Etre inviſible ; & tantôt ils prétendent que cette in-

(*a*) Pag. 73.
(*b*) Epicur. Lett. à Menacée. ap. Diog, Laër, Lib. X. §. 134.

vention vint des *Politiques*, qui n'imaginerent point de moïen plus propre à cimenter l'Ordre & la Paix dans les Etats. La Religion eſt donc plus avantageuſe au Genre humain, que l'Athéïſme; & qui peut en juger plus impartialement que les Partiſans du dernier? Ils prétendent pourtant que du côté des plaiſirs, il y a beaucoup à gagner dans le Parti qu'ils ſuivent, parce qu'à cet égard rien ne les gêne, & nous remarquons là-deſſus,

II. Que ce ſont uniquement les fauſſes idées, que l'on ſe fait de la Divinité, qui préviennent contre le joug de ſes Loix. Quand on ne ſe repréſente Dieu que comme un Objet de terreur, on ſe perſuade aiſément que l'on ne ſauroit rendre de ſervice plus eſſentiel au Genre humain, qu'en l'affranchiſſant d'un Eſclavage ſi rude. Mais auſſi rien n'eſt plus contraire à la Vérité que ces Notions, purement effraïantes, que l'Athée affecte de ſe faire d'un Etre ſuprême, dont il ne parle jamais que comme d'un Tyran. Ce n'eſt point là le Dieu que nous croïons, & que nous devons croire. Ce Dieu eſt bien le Maître & le Légiſlateur des Hommes; mais il en eſt auſſi le Bienfaiteur & le Pere. Tout ce qu'il exige de nous, eſt juſte & raiſonnable en ſoi-même, & ne tend qu'à nous rendre heureux. Ses Loix, même les plus rigoureuſes en apparence,

ce, ne contraignent que des Paſſions, auxquelles nous ne ſaurions nous livrer, qu'au mépris de notre Raiſon, & qu'au péril certain de notre repos. Un Maître ſi bon, un Pere ſi tendre doit être *craint*, ſans doute; on doit appréhender de lui déplaire & de l'offenſer. Ne ſeroit-ce pas pourtant le plus grand des malheurs pour les Hommes, que de n'avoir point de ſemblable Supérieur à craindre? Ils ne peuvent jamais être plus libres qu'en ſe ſoumettant à ſon autorité.

L'Ennemi de la *Religion* ne ſauroit en disconvenir lui-même, s'il ne s'obſtinoit pas, éternellement, à la confondre avec la *Superſtition*. Poſant, comme il s'efforce toujours de le faire, qu'il n'y a point de différence eſſentielle, entre le *Vrai* & le *Faux*, le *Juſte* & l'*Injuſte*, le *Bien* & le *Mal Moral*, il eſt aſſez naturel qu'il en concluë, comme il le fait, que toutes les Loix, qui établiſſent cette différence, „ ſont purement arbitraires; „ l'Ouvrage du Caprice; un Joug tyranniquement impoſé par un abus de Pouvoir." A quoi cela peut-il conduire, qu'à nous faire enviſager Dieu, notre Pere, comme un Etre capricieux & malin, qui ne cherche à limiter notre conduite & à nous contraindre dans nos penchans, que pour avoir l'occaſion de nous faire du Mal, & de s'en diver-

tir? C'eſt évidemment la ſeule Concluſion que l'on puiſſe tirer de ce Principe de *Hobbès*, que „ le droit de domination, qu'a le Dieu „ Tout-Puiſſant, ſe dérive de ſa Puiſſance „ même, & que les Hommes ne ſont dans „ l'obligation de lui obéir, qu'à cauſe de „ leur foibleſſe, qui les met dans l'impuiſſan„ ce de lui réſiſter". Se peut-il néanmoins de Principe plus faux, & dont l'abſurdité ſoit même plus ſenſible?

III. La Religion ne nous eſt pas ſeulement utile pour le préſent, parce que c'eſt elle ſeule qui peut nous ſoutenir dans les Maux de la Vie, & nous apprendre à ne pas abûſer de ſes Biens. Elle l'eſt encore inconteſtablement pour nous raſſûrer contre les fraïeurs de la Mort. L'attente d'un autre état au-delà du ſépulcre, eſt commun à tous les Hommes. L'Hiſtoire de tous les lieux, & de tous les tems ne nous permet pas d'en douter. Sans examiner encore ſi ce ne ſeroit point une erreur, il eſt certain que cette perſuaſion intéreſſe ſinguliérement notre bonheur dans le Monde. Il n'eſt poſſible ni de s'en défaire, ni de la regarder d'un Oeil d'indifférence. L'Athée lui-même en eſt emû comme les autres, & le Phénomène ne doit point nous ſurprendre. Pour peu qu'il reſte d'apparence à la ſeule *poſſibilité* d'une Vie à venir, on fait,

Digitized by Google

fait, inutilement, mille efforts pour en mépriſer les conſéquences. Il ne faudroit pas moins qu'une entière conviction, qu'il ne peut avoir ni Dieu, ni jugement, pour ſe mettre au-deſſus de ces craintes; & qui ne ſait que toutes les ſpéculations de l'Athéïſme, ne ſont que des Syſtêmes bâtis ſur le ſable?

Répondre à cela, comme on le fait quelquefois, que la connoiſſance d'un Dieu ne nous met pas dans l'obligation de le reſpecter, ou que cette obligation ceſſe dès qu'elle n'eſt pas reconnuë, c'eſt vouloir ſe tromper ſoi-même de la façon la plus aveugle, & la plus pitoïable. S'il y a un Dieu Créateur; tout nous annonce que les Rélations que nous avons avec lui, les premières, & les plus auguſtes de toutes les autres, nous aſſujettiſſent envers lui à certains devoirs, dont nous ne ſaurions nous diſpenſer ſous quelque prétexte, & de quelque maniére que ce ſoit. Je l'avoûe, on peut entreprendre de nier l'exiſtence de ces Rélations; mais qui pourra jamais y réuſſir?

Rien donc de plus vrai que ce que St. *Paul* nous dit de la Piété, qu'*elle eſt profitable à toutes choſes.* Elle l'eſt également pour le Tems & pour l'Eternité. Que faut-il de plus que cette idée pour aggraver la folie des Incrédules, & ſur-tout de ceux qui dogmatiſent?

tiſent? Peu contens de s'être privés eux-mêmes des Vérités conſolantes de la Religion, ils tâchent d'en priver le Public. Ils ôſent même ſe vanter de le faire (*a*) par un Principe de tendreſſe pour le Genre humain, & pour en aſſûrer le bonheur. Quelle cruauté! Quelle barbarie! C'eſt ajoûter l'inſulte à l'injure. Faiſons le voir, en montrant qu'après tout ils ne combattent que pour l'Erreur contre la Vérité.

Il y a toujours, dans le Monde, un ſi grand mêlange de Vrai & de Faux, & parmi les Perſonnes qui travaillent à l'Inſtruction du Public, il ſe trouve tant de Docteurs du Men-

(*a*) Rien n'eſt plus ordinaire que ce langage impoſteur dans les Ecrits où l'on attaque le plus ouvertement la Religion. Parmi les nombreux exemples qu'il me ſeroit facile d'en donner, je me bornerai à celui de *Spinoſa*, dont le *Tractatus Theologico Politicus*, eſt à préſent ſous ma main, de la Traduction Françoiſe, ſous le Titre de *Traité des Cérémonies ſuperſtitieuſes des Juifs*. Voici une partie de ce qu'il dit dans ſa Préface: „ Puiſ. „ que nous avons ce grand & ce rare bonheur de „ vivre en une République, où la Liberté de l'E- „ ſprit eſt dans ſon troſne, où le Culte divin eſt „ arbitraire, & où rien n'eſt ſi doux ni ſi cher „ que la Liberté, j'ai cru faire une bonne action, „ ſi je faiſois voir que cette Liberté de raiſonner & „ de dire ſon ſentiment ne peut être bannie de la „ République, que l'on n'en banniſſe, en même „ tems, la Paix, & la Piété ". *Not. du Trad.*

Menſonge, que rien n'eſt plus dangereux qu'une Crédulité trop facile. L'Examen eſt par-tout néceſſaire, dans les choſes de la *Révelation*, parce que l'Impoſture y eſt à craindre; & dans celles de la *Raiſon*, parce que l'on peut s'y tromper. St. *Paul* en a fait une Règle, dont nous nous faiſons gloire de ne nous point départir. Perſuadés que la Religion gagne à être approfondie, nous exhortons tous les Chrétiens à la Diſcuſſion, & n'en appréhendons point le ſuccès. Si l'Auteur du *Diſcours* ſur *la Liberté de penſer* (*a*) nous impute le contraire, ce n'eſt pas ſans Fraude & ſans Calomnie. C'eſt la *Licence*, & non la *Liberté* de *penſer* que nous condamnons.

Nous croïons en effet que cette dernière a ſes bornes, que l'on ne peut franchir ſans imprudence, & ſans crime. L'Athée en juge autrement, & s'imagine qu'il doit être permis à chacun de penſer ce qu'il veut. Il eſt, ſans doute, de ſon intérêt d'adopter ce Principe, puiſqu'il auroit tout à craindre ſi le Dieu, dont il conteſte l'Exiſtence, exiſte réellement. Qu'eſt-ce pourtant qui fonde ce Principe, & comment l'Incrédule peut-il ſe flatter que le

(*a*) Cet Ouvrage eſt du Sr. Antoine Collins; il parut en *Anglois* en 1713. & a été bientôt après traduit en François a la Haye, ſous les yeux de l'Auteur. *Not. du Trad.*

Digitized by Google

Dieu qu'il rejette, laiſſera cette réjection de ſon Autorité impunie?

Je ne dirai pas, à la vérité, comme d'autres l'ont fait quelquefois, que cet Incrédule doit en prudence tâcher de croire, parce que c'eſt le parti le plus ſûr. Car, à mon avis, exiger la Foi d'un Homme qui eſt actuellement dans le doute, c'eſt lui demander l'impoſſible, ou du moins je ne ſaurois concevoir qu'une pareille Foi puiſſe être agréable à la Divinité. Ne ſeroit-ce pas agir contre ſa Conſcience? Je m'y prendrai donc d'une autre manière, & je demanderai à cet Athée, quels ſont les *Motifs* qui lui ont fait abandonner la Religion Chrétienne, dans laquelle il étoit né, dans laquelle il a été élevé, & qu'il a profeſſée pendant pluſieurs années? Eſt-ce l'Etude & l'Amour de la Vérité? Eſt-ce l'Examen, & la Conviction? Cela ne ſe peut, & nous en verrons bientôt les raiſons. Qu'eſt-ce donc, encore un coup, qui l'a conduit au Syſtême de l'Irréligion? Qu'il mette la main ſur la Conſcience, s'il lui en reſte. Il y lira ſa honte & ſa condamnation. Il ne lui a fallu, peut-être, pour prendre parti contre Dieu, que des choſes qu'il n'ôſeroit avoüer aux Hommes; & comment conçoit-il qu'elles pourront l'excuſer devant Dieu?

S'il

Digitized by Google

S'il eſt poſſible que dans les Recherches de cette importance, on ſe laiſſe ſéduire par ſes Paſſions; qu'aveuglé par des ténèbres que l'on chérit, on réſiſte à l'Evidence; ou qu'étonné par la grandeur des diſcuſſions, on néglige le travail, & qu'on ſe précipite trop à conclure, on m'avoüera, ſans peine, que le procedé ne peut être exempt de blâme; & s'il faut articuler les Motifs de cette nature qui ſont capables de jetter les Hommes dans les égaremens les plus triſtes, nous concevons que les trois ſuivans, n'en ſont ni les moins conſidérables, ni les moins ordinaires. 1. L'Eſprit de ſingularité, 2. la crainte exceſſive de la Superſtition, & 3. l'amour non moins exceſſif de l'Indépendance.

1. Je mets à la tête l'Eſprit de *ſingularité*, parce que c'eſt le foible le plus commun des Perſonnes qui ſe ſentent quelque Savoir, & quelque Génie. Leur Vanité ſouffre à penſer comme la multitude. Elle eſt flattée & ſatisfaite à ſe diſtinguer de la foule. Il ſemble que l'on voit les choſes plus ſûrement & de plus loin que le Public, quand on les voit autrement. Que l'Ecueil eſt redoutable! Et combien n'y a-t-il pas de gens dont la Religion y eſt venue échoüer! Croïons en Mr. *Bayle*, qui, ſur cette matière, ne peut être ſuſpect à perſonne. Ecoutons ce qu'il

dit

dit en parlant d'un fameux Libertin du Siécle passé. (*a*) „ Il est assez apparent que ceux „ qui affectent, dans les Compagnies, de „ combattre les Vérités les plus communes „ de la Religion, en disent plus qu'ils n'en „ pensent. La Vanité a plus de part à leurs „ disputes que la Conscience. Ils s'imagi- „ nent que la singularité & la hardiesse des „ sentimens qu'ils soutiendront, leur pro- „ curera la réputation de grands Esprits. Les „ voilà tentés d'étaler, contre leur propre „ persuasion, les difficultés à quoi sont su- „ jettes les Doctrines de la Providence, & „ celles de l'Evangile. Ils se font donc peu- „ à-peu une habitude de tenir des discours „ impies, & si la Vie voluptueuse se joint à „ leur Vanité, ils marchent encore plus vîte „ dans ce chemin ".

2. Une autre source fort ordinaire de l'Incrédulité, est la *crainte* excessive de la *Superstition*. Des défauts que l'on trouve dans la Dévotion populaire, on conclut, sans examen, que tout y est faux; & de peur de passer pour crédule, on prend le parti de ne rien croire. La conduite est certainement du dernier ridicule. Il y a des erreurs dans le Monde; donc il n'y a point de Vérité? quantité de

(*a*) Bayle, Dict. Hist. & Crit. Des Barreaux, Let. E. pag. 1036. Col. 2. Edit. 1702.

Digitized by Google

de gens ſe font de trompeuſes idées de la Divinité; donc il n'y a point de Dieu? Cela ne s'appelle pas raiſonner. C'eſt néanmoins cette impertinente Logique qui prépare le plus les voïes au Libertinage, ou qui ſert le plus à l'autoriſer. On paſſe rapidement d'une extrémité que l'on trouve vicieuſe, à une autre dont on ne ſe donne pas le tems d'approfondir le Vice; & pourvû que l'on change de préjugés, on s'imagine d'en être défait. De là vient que dans les Païs où il y a le plus de Superſtition, l'Athéïſme y eſt auſſi le plus répandu.

3. Diſons enfin que le *Libertinage du Cœur* eſt la grande route qui mene au Libertinage de l'Eſprit. On aime l'*Indépendance* à l'excès. On voudroit pouvoir vivre à ſa fantaiſie. Le joug de la Religion y met obſtacle. Les Paſſions ne s'en accommodent pas, parce qu'elles ne veulent pas s'y ſoumettre. Il faut donc ſecoüer la crainte d'un Dieu pour ſe donner carrière, & par déſeſpoir l'on prend ce parti. Ce Caractère n'eſt point inventé à plaiſir. Un Bel Eſprit *François*, dont les ſentimens paroiſſent d'ailleurs très dégagés, n'a pas manqué de le peindre (*a*). „ Il eſt „ même, *dit-il*, certains Eſprits, qui, par „ une

(*a*) Mel. Curi. des Piéces attr. à Mr. de St. Evremond.

„ une force d'ame extravagante, ne veulent „ en rien dépendre de leur Créateur; & s'i- „ maginent que l'obéïſſance qu'ils auroient „ pour cette Majeſté infinie, choqueroit la „ Liberté de leurs ſentimens ". Quelle autre reſſource peut-il y avoir, pour des Hommes, qui, en vivant contre leur Conſcience, la voudroient néanmoins endormie, ou tranquille? C'eſt une extravagance, à la vérité; mais une extravagance qui leur devient néceſſaire: (*a*) *L'Inſenſé a dit en ſon Cœur, il n'y a point de Dieu.*

Je reviens donc à la demande que je faiſois tout à l'heure aux Ennemis de la Religion. Croïent-ils de bonne foi, ou peuvent-ils croire que tous les Privilèges qu'ils attribuent à la *Liberté* de *penſer*, excuſent, ou du moins exténuent le crime d'une Incrédulité qui ne doit ſa naiſſance qu'à de ſemblables Motifs? Quoi qu'ils en diſent, ils ne viendront jamais à bout de ſe le perſuader à eux-mêmes. Tenons-nous en à la déciſion de Mr. *Bayle*, qui les connoiſſoit autant que perſonne, & que l'on n'accuſera pas d'avoir eu le deſſein de leur faire injuſtice. (*b*) „ Cette mauvaiſe habitude, *dit-il*, contractée,

(*a*) Pſe. XIV. 1.

(*b*) Bayle, Dict. Hiſt. & Crit. Des Barreaux, Let. E. pag. 1036. Col. 2. Ed. 2702.

„ tée, d'un côté ſous les auſpices de l'orgueil,
„ & de l'autre ſous les auſpices de la ſenſua-
„ lité, émouſſe la pointe des impreſſions de
„ l'éducation ; je veux dire qu'elle aſſoupit
„ le ſentiment des vérités qu'ils ont appri-
„ ſes dans leur enfance touchant la Divinité,
„ le Paradis, & l'Enfer : mais ce n'eſt pas
„ une foi éteinte, ce n'eſt qu'un feu caché
„ ſous les cendres. Ils en reſſentent l'activi-
„ té dès qu'ils ſe conſultent, & principale-
„ ment à la vûe de quelque péril. On les
„ voit alors plus tremblans que les autres
„ Hommes. Ils paſſent juſqu'à la ſuperſti-
„ tion. Le ſouvenir d'avoir témoigné plus
„ de mépris qu'ils n'en ſentoient pour les
„ choſes ſaintes, & d'avoir tâché de ſe ſou-
„ ſtraire auſſi intérieurement à ce joug, re-
„ double leur inquiétude .... Cela por-
„ te à croire que les Libertins, ſemblables
„ à Des Barreaux, ne ſont guères perſuadés
„ de ce qu'ils diſent. Ils n'ont guères exa-
„ miné; ils ont appris quelques objections ;
„ ils en étourdiſſent le monde ; ils parlent par
„ un principe de fanfaronnerie, & ils ſe dé-
„ mentent dans le péril “.

Que ſi pour ſe mettre à couvert de ces juſtes reproches, les Incrédules répondent, que nos jugemens ſont téméraires, & que nous attribuons, à de mauvais principes, un parti qu'ils

qu'ils n'ont pris que par examen & qu'avec connoiſſance de cauſe, j'ai encore une autre Queſtion à leur faire. Ont-ils examiné les choſes avec toute l'attention convenable? Ne ſe ſont-ils point trop précipités à conclure? N'eſt-il entré dans leur fait, ni Pareſſe, ni Dégoût, ni Négligence? Car ſi cela étoit, ils comprennent aſſez qu'une Erreur où l'on tombe par ſa propre faute, ne ſauroit jamais porter ſon excuſe avec elle, & qu'il eſt tout à fait dans l'Ordre que l'on en ſoit reſponſable. Or, ils ſavent auſſi, que parmi les gens qui penſent *avec Liberté*, il y en a beaucoup dans le Monde qui ne penſent qu'*à demi*, & qui, faute de loiſir, d'application, ou de capacité dans les Recherches du vrai, donnent dans le faux tête baiſſée. Il y a long-tems que (*a*) le Chancelier *Bacon* remarqua, qu'une connoiſſance ſuperficielle de la Philoſophie conduiſoit aiſément à l'Irréligion, & les Preuves de cette Obſervation ne ſeroient pas difficiles. Les Incrédules jettent ici, les hauts cris, je l'avoüe, & ſoutiennent, avec confiance, qu'on les accuſe à tort d'ignorance, ou de précipitation. Cependant, quels Exemples ne pourrions-nous point en alleguer, à les prendre même par-

(*a*) Serm. Fide. XVI. p. 1166.

Digitized by Google

parmi leurs Héros? N'en citons que *Lucrece*, ce Poëte fameux, qui affecte perpétuellement de prôner ſon ſavoir, & qui ne parle jamais de ſes lumières qu'avec fanfaronnade. Cet habile Homme a cru bonnement la poſſibilité des générations équivoques; & de ce qu'il vit des Vers qui s'engendroient dans la Charogne, il conclut que tous les Animaux s'étoient produits de la même manière. Ne voilà-t-il pas un Philoſophe bien profond! Et combien, parmi ſes Imitateurs, n'a-t-il pas de ſemblables?

Preſſés par ces Conſidérations, les Partiſans de l'Irréligion ſe retranchent dans la droiture de leurs intentions, dans la ſincérité de leur Cœur. Quelques défauts que l'on puiſſe ſoupçonner dans les Principes, & dans la Méthode de leur Examen, ils prétendent qu'au moins ils l'ont fait de leur mieux, qu'ils y ont apporté toute l'attention dont ils étoient capables, & que ſi, après tout, ils ont eû le malheur de ſe tromper, une erreur involontaire ne doit pas leur être imputée. Mais afin que cela ſoit, il faut auſſi qu'ils aïent préferé le Syſtême de *l'Athéiſme* à celui de la *Religion*, ou parce que le dernier leur a paru *contradictoire*, ou parce que le premier eſt chargé de *moins* de Devoirs qu'il n'y en a dans l'autre. Or, comme de ces choſes

l'une ne peut être prouvée, & que l'autre n'eſt que trop vraie, il eſt évident que toutes les deux aggravent la faute, bien loin de la pouvoir excuſer.

Quelles ſont en effet les *Impoſſibilités*, ou les *Contradictions*, que l'on trouve dans le Syſtême de l'Exiſtence de Dieu ? Toutes celles que l'on ſpécifie, ſe bornent aux trois ſuivantes. 1. que Dieu ſoit *immatériel*, 2. qu'il ait le pouvoir de *faire* quelque choſe de *rien*, & 3. qu'étant *ſouverainement bon*, il y ait tant de *Mal* Phyſique & Moral dans le Monde. Voïons donc en détail la force des Objections ſur chacun de ces Articles.

1. On dit d'abord que *l'immatérialité*, que nous attribuons à Dieu, démontre *l'impoſſibilité* de ſon Exiſtence, & l'on en donne pour raiſons, 1. qu'il n'y a dans l'Univers qu'une ſeule Subſtance, qui eſt la corporelle; & 2. que l'idée d'une Subſtance immatérielle n'eſt pas concevable. La première de ces raiſons n'étant qu'une miſérable pétition de Principe, nous nous croïons très-bien diſpenſés d'y répondre. Sur la dernière, nous dirons hardiment, que ce que l'on avance n'eſt pas exactement vrai. Il l'eſt bien, que nous n'avons point, ni ne ſaurions avoir d'idée *complete* d'un Etre immatériel : mais que nous n'en aïons *aucune*, c'eſt trop dire. Nous en

avons

avons même autant que de la *Matière*. De celle-ci nous concevons la *solidité*, la *passivité*, l'*étenduë*, & de celle-là, la *perception*, l'*intelligence*, l'*activité*. Ce n'en ſont, j'en conviens, que les Propriétés néceſſaires; mais que connoiſſons-nous davantage de quelque *Subſtance* que ce puiſſe être? Ce n'eſt pas tout; & quand bien l'Objection ſeroit fondée dans l'exacte vérité des choſes, elle ne prouveroit rien contre nous, à moins que l'on ne démontrât, au préallable, que tout ce qui échappe à la Recherche des *Sens*, eſt abſolument impoſſible. Que diroit-on d'un Aveugle-né, qui s'aviſeroit de nier l'exiſtence de la Lumière & des Couleurs, parce qu'au défaut de la Vûë, il n'a pû s'en faire de claires, & de diſtinctes idées? Conçoit-on mieux une *durée éternelle*, qu'une Subſtance qui n'eſt pas Matière; & l'Athée n'admet-il pas néanmoins cette *Eternité*, comme nous?

2. Une autre choſe qu'il prétend être contradictoire dans le Syſtême Théiſte, c'eſt la ſuppoſition d'une *Puiſſance* qui *fait* quelque choſe de *rien*. La choſe, dit-il (*a*), eſt de l'im-

(*a*) C'eſt ſur quoi *Lucrece* s'étend beaucoup dans ſon I. Livre, depuis le Vers 160. juſqu'au 265. *Creech* obſerve, que le Poëte donne 10. Preuves de cet Axiôme, & ajoute. „ Cela eſt ingénieux, „ je l'avoüe, & il y a beaucoup d'invention; mais „ il n'y a rien qui vienne au but. „ *Not. du Trad.*

poſſibilité la plus abſoluë; & ſi vous lui en demandez les raiſons, tout ſe réduit à l'autorité des anciens Philoſophes, qui donnerent, pour Axiôme fondamental, que *rien ne ſe fait de rien.* Il eſt vrai que la Propoſition leur parut une Vérité démontrée, & que tous l'adopterent pour le premier Principe de leur Philoſophie. Mais on devroit ſe ſouvenir auſſi que cet Axiôme ne fait rien contre nous. Nous ne diſons point que *rien* a fait *quelque* choſe; car cela ſeroit véritablement impoſſible. Nous ſoutenons ſeulement qu'un Etre qui *exiſtoit* par lui-même, a donné l'exiſtence à des choſes qui n'en avoient point *auparavant*; & quelle Contradiction y a-t-il à cela? Je confeſſe que *nous* ne ſaurions rien tirer que d'une Matière préexiſtente; mais de ce que la choſe nous eſt impoſſible, s'enſuit-il qu'elle le ſoit à une Puiſſance infinie? En conclure l'impoſſibilité, de ce que nous en ignorons la Manière, ce ne ſeroit pas raiſonner. En bonne Logique tout ſe réduit à ſavoir, s'il y a, réellement, dans l'Univers, une premiére Cauſe, dont la Puiſſance doit-être infinie; & c'eſt ce que nous examinerons dans la ſuite.

3. Enfin on aſſûre que l'idée que nous nous faiſons d'un Dieu Créateur, qui eſt *ſouverainement bon*, eſt contredite par les Phé-

no-

nomènes de la Nature, où l'on remarque tant de *Mal*, ſoit Moral, ſoit Phyſique. Ce n'eſt pourtant là encore qu'un Sophiſme tout pur. On y poſe pour Vérité certaine qu'une Bonté infinie ne peut avoir donné l'Exiſtence à des Etres, naturellemant imparfaits, ni à des Créatures intelligentes qui puiſſent abuſer de leur liberté. Mais quelles ſont les Preuves qu'on en donne? Aucunes que je ſache, & (*a*) l'on peut voir là-deſſus ce qu'un Savant en a dit depuis peu.

Voila donc les Contradictions, que l'on impute au Syſtême Théiſte, qui ne ſont qu'en apparence, & qui ne peuvent être prouvées. Ainſi l'Incrédule, qui voudroit y fonder la raiſon du parti qu'il a pris, contre la Religion de ſes péres, n'a point d'excuſe légitime. Ce ſera bien pis, ſi nous jettons les yeux ſur le Syſtême qu'il lui a préferé. On diroit, à l'entendre, qu'aiant peſé les difficultés qu'il y a dans l'un & dans l'autre, il ne s'eſt déterminé qu'en faveur de celui où il y en a le *moins*. Cependant il ne ſe peut rien de plus faux. Il n'y a point d'impoſſibilité dans celui qu'il abandonne, & tout en eſt plein dans celui qu'il embraſſe. Veut-on s'en convaincre? il n'y a qu'à peſer les idées

(*a*) Mr. *Gurdon* renvoie ici à Mr. *Clarke*.

qu'il oppoſe aux nôtres ſur les trois derniers Chefs dont nous venons de parler.

Pour établir plus facilement cette comparaiſon, nous nous bornerons au ſentiment de *Spinoſa*. Cet Athée, étant le ſeul parmi les Modernes, qui ait entrepris de donner un Syſtême lié de leurs Opinions, je ne ſaurois en agir avec plus d'impartialité, dans ce parallèle, qu'en me tenant à ſes idées, ſans négliger cependant les occaſions de parler de celles des autres. Voici donc en abrégé les Principes qu'il a poſés. Il dit, (*a*) que, „ quelque choſe doit avoir exiſté „ de toute éternité, ſans avoir d'autre cauſe „ de ſon exiſtence, que la néceſſité abſoluë „ de ſa propre Nature "; qu'il „ n'y a dans „ l'Univers, de Subſtance, ou d'Etre réel, „ que ce ſeul Etre dont l'exiſtence eſt néceſ- „ ſaire "; que „ l'exiſtence d'une Subſtance „ matérielle étant très évidente, elle doit être „ ce ſeul Etre qui exiſte par lui-même "; que „ tous les autres Etres, ſi diverſifiés, que

(*a*) Comme Mr. *Gurdon* ne rapporte point en Original les paroles de *Spinoſa*, & qu'il ne marque, par aucun renvoi, d'où il les a tirées, je n'ai pas cru devoir entreprendre de ſuppléer à ſon défaut. Mais les Perſonnes qui ont le Dictionnaire de Mr. *Bayle*, pourront, ſans peine, y vérifier l'idée que Mr. *Gurdon* donne ici du Syſtême *Spinoſiſte*. *Not. du Trad.*

Digitized by Google

que l'on voit dans la Nature, ne ſont que des „ Modifications différentes de cette ſeule „ Subſtance matérielle "; que „ cette Subſtance, infinie, ou immenſe, a une infinité d'Attributs, dont les deux principaux ſont la Penſée & l'Etenduë ", que „ tous les Corps ſont les Modifications de „ cette Subſtance, en tant qu'Etenduë "; que „ tous les Etres penſans en ſont des Modifications en tant que Penſée "; que „ Dieu, „ qui eſt cet Etre néceſſaire, & revêtu de Perfections infinies ", eſt de telle ſorte „ la „ Cauſe de tout ce qui exiſte, qu'il ne différe „ point réellement lui-même de toutes „ les autres choſes, qui lui ſont conſubſtantielles "; de telle manière „ qu'il eſt tout „ à la fois l'Agent & le Patient, la Cauſe & „ l'Effet, tirant de lui-même tout ce qu'il „ produit, & n'engendrant que de nouvelles „ apparences de lui-même ".

On voit aſſez qu'en ce qu'il y a de différent entre les idées de *Spinoſa* & les nôtres, ſur l'Exiſtence de Dieu, il s'eſt propoſé, comme un Objet principal, d'éviter les Contradictions apparentes que l'Athée impute à la Religion, ſur l'immatérialité de ce premier Etre, ſur l'étenduë de ſon Pouvoir, & ſur l'Origine du Mal. Y a-t-il réüſſi? Point du tout. Il a fait le contraire. A des im-

poſſibilités, qui n'étoient qu'en apparence, il en a ſubſtitué de réelles : & peut-on ne s'en pas appercevoir ſans un aveuglement volontaire ?

1. Reconnoiſſant la *néceſſité* d'une première Cauſe, & ne voulant pas néanmoins qu'elle fût *ſpirituelle*, *Spinoſa* établit que cette première Cauſe, eſt une *Subſtance Matérielle*. L'Expédient eſt facile. Mais comme Dieu, ou l'Etre néceſſaire, doit être eſſentiellement *un*, & *immuable*, ce qui ne s'accorde pas avec les idées que tous les Hommes ont de la Matière, *Spinoſa* s'eſt imaginé qu'il remédioit à ces inconvéniens, en affirmant qu'il n'y a dans l'Univers qu'une ſeule & unique Subſtance Matérielle, dont les autres Etres ne ſont qu'autant de diverſes Modifications, & qui ne ſubit de changemens que dans les apparences. Diſons-le hardiment : Au lieu de diminuer les difficultés, ceci les multiplie. Car ce ſont-là tout autant de *Contradictions* dans la nature même des choſes. Il eſt ſeulement difficile de concevoir une Subſtance immatérielle ; mais il eſt totalement impoſſible de ſe faire la moindre idée du Dieu Matériel *Spinoſiſte*.

Parce qu'un Etre immatériel ſe dérobe à nos Sens, *Spinoſa* n'en veut point. Et que met-il à la place? Un Dieu, dont l'Exiſtence eſt démentie, actuellement, & à toute heure,

heure, par le témoignage de tous nos Sens. Nous voïons dans la Nature, une infinité d'Etres, dont la différence nous paroît auſſi réelle, qu'il lui ſoit poſſible de l'être, & l'on nous aſſûre, gravement, que cette différence n'eſt que la ſimple Modification d'une ſeule & même Subſtance. A qui croirons-nous? Sera-ce à *Spinoſa* qui contredit nos Sens, ou au Sens-commun, qui dépoſe inconteſtablement contre lui? Sans recourir à la Philoſophie de Mr. *Newton*, pour y trouver les preuves de l'exiſtence du Vuide, nous n'avons beſoin que de notre Vûë, & de notre Attouchement, pour nous aſſûrer, que les divers Corps ſont diſtincts & ſéparés les uns des autres, & qu'ils ſont tous compoſés de Parties qui de leur nature ſont ſéparables. A qui perſuadera-t-on jamais que deux Hommes, dont l'un eſt dans *l'Europe*, & l'autre eſt dans les *Indes*, ne ſont qu'un ſeul & même Etre, ou pour le dire autrement, qu'une ſeule & même perſonne? La *diviſibilité* de la Matière prouve ſeule, démonſtrativement, qu'une Partie différe réellement de l'autre; & n'eſt-ce pas un Dieu bien *nn* que celui de *Spinoſa*, qui eſt ſi *diviſible?* Cet Athée a-t-il cru ſe tirer d'affaire, l'orſqu'il a dit (*a*) que cette diviſibilité pouvoit

(*a*) Vers la fin de ſa Scholie, ſur la Prop. XV. Part. I.

voit n'être point une imperfection en Dieu, parce que c'eſt ce Dieu qui ſe diviſe lui-même? En venir là, c'eſt avoüer la Contradiction ſans détour. Car c'eſt dire que l'Unité, demeurant ce qu'elle eſt, peut être diviſée.

Il en eſt de même en ce qui regarde *l'Immutabilité*. *Spinoſa* l'attribuë à ſon Dieu, comme nous l'attribuons au nôtre; avec cette différence pourtant, que l'on conçoit très bien qu'un Eſprit, qui eſt un, ſimple, & indiviſible, doit être néceſſairement immuable, & *ſans ombre de changement*; au lieu qu'une Subſtance matérielle, dont tous les Etres ne ſont que des Modifications, doit être néceſſairement ſujette à toutes les révolutions que ces Etres ſubiſſent, & par conſéquent eſt *muable*. C'eſt ainſi que l'entendirent les anciens Philoſophes. Ils dirent bien, comme *Spinoſa*, que la Matière eſt éternelle; mais ils ſe garderent bien de dire auſſi, comme lui, qu'elle ne fut ſuſceptible d'aucune altération réelle. Ils reconnurent au contraire ſur le témoignage de l'Expérience, qu'elle eſt ἀλλοίωτὸς & τρεπτὸς, *changeable*, & *muable*. En effet, le terme dont le Moderne ſe ſert, ne s'accorde point avec ſon idée. Il dit de ſa Subſtance matérielle, dont l'exiſtence eſt néceſſaire, qu'elle eſt *immuable*, & il veut en dire qu'elle eſt *immortelle*. Que ſi l'on veut pour-

pourtant que ſon Terme convienne à ſa penſée, en quel ſens dira-t-on deſormais qu'il y a dans l'Univers des Etres qui changent, qui ceſſent d'être les mêmes, qui ſont ſujets à la mutabilité? Or il n'y en a point du tout, ou ce que l'on dit de ces Etres, doit être dit du Dieu *Spinoſiſte*. Ce que *Spinoſa* enſeigne eſt donc une Contradiction dans les termes.

2. Examinons à préſent de quelle manière, il s'y eſt pris, pour éviter ce qu'il croit abſurde dans la Religion, d'admettre un Pouvoir qui faſſe quelque choſe de rien; c'eſt-à-dire, comme nous l'entendons, un Pouvoir de donner, par voïe de *Création* proprement dite, l'exiſtence à des choſes qui n'éxiſtoient point auparavant. Il s'eſt aviſé de dire que la Subſtance matérielle, qui eſt l'unique néceſſairement exiſtante qu'il reconnoiſſe, a tout tiré de ſon propre ſein par voïe *d'Emanation*, ou d'action ſur elle-même. Or, comme nous voïons très diſtinctement dans la Nature, des Etres qui *penſent*, il s'enſuit que la Subſtance matérielle a produit la *Penſée* auſſi bien que le reſte, & c'eſt auſſi ce que *Spinoſa* enſeigne & ſoutient. De là réſultent deux Contradictions évidentes.

La première eſt, que la *Matière* ait produit la *Penſée*, en la tirant de ſon propre ſein, & comme une Modification de ſa propre Subſtance.

ſtance. En n'admettant qu'une ſeule Cauſe efficiente de tout, qui eſt matérielle, l'abſurdité n'a pû être évitée; mais l'abſurdité n'en eſt que plus groſſière, puiſque c'eſt dire que la même Subſtance eſt tout à la fois *étenduë* & *intelligente*, doüée & privée de perception, capable, & deſtituée de ſentiment & de vie. Prétendre, comme l'a fait *Hobbes*, que toute Matière poſſede actuellement la Faculté de penſer, ou que la Penſée n'eſt qu'une Matière organiſée, c'eſt combattre des Faits, atteſtés par une Expérience univerſelle, & que rien ne dément. Ici donc le Syſtême *Spinoſiſte*, qui ſe ſouléve contre la poſſibilité d'une choſe dont il ne conçoit pas la manière, en établit une autre dont on conçoit très diſtinctement *l'impoſſibilité* abſoluë.

A cette Contradiction ſi palpable, il faut en ajoûter une autre qui ne l'eſt pas moins. Elle ſe tire de celle qui ſe trouve entre les Penchans & les Paſſions de tous les Hommes. Leur Amour, leur Haine, leurs Deſirs, leurs Averſions, ſe croiſent perpétuellement, & les mettent dans une eſpèce de guerre, qui ne finit point, non ſeulement entre eux, mais encore ſouvent avec eux-mêmes. Comment celà ſe peut-il, ſi ces Hommes ne ſont pas des Etres réellement diſtincts l'un de l'autre, & s'ils ne ſont tous qu'autant de Modifications

tions de la même Subſtance? Eſt-ce Dieu qui ſe fuit, qui ſe hait, qui ſe craint lui-même? Il faut bien que cela ſoit dans les idées de *Spinoſa*. Mais, je le demande, ſe peut il rien de plus révoltant, & de plus contraire à la ſaine Raiſon?

Conſiderons enfin le Syſtême *Spinoſiſte* par rapport à *l'Origine* du *Bien* & du *Mal*, tant Moral que Phyſique, qu'il y a dans le Monde, & nous verrons que bien loin d'applanir les difficultés, il n'a fait que les rendre inexpliquables. En attribuant à la première Cauſe, le pouvoir de créer des Etres *libres*, & par cela même capables *d'abuſer* de leur Liberté. par une ſuite néceſſaire de leur imperfection naturelle, en tant qu'Etres bornés & finis, nous n'avançons rien qui implique. Je n'entreprendrai point de le prouver, parce que c'eſt ce qu'a déjà fait (*a*) Mr. *Clarke*, auquel je dois renvoier. Si je reviens ici au même Sujet, ce n'eſt point pour répondre aux Objections qu'on nous fait là-deſſus; ce n'eſt que pour montrer, que celles qui naiſſent du *Spinoſiſme*, ſont d'une nature à ne pouvoir être levées, & que l'on entreprendroit vainement de le faire.

Dans ce Syſtême, un Dieu *Matériel*, qui de ſa Nature n'eſt ni bon ni mauvais, agiſſant

(*a*) Dans ſon Traité de *l'Exiſtence de Dieu.*

Digitized by Google

ſant ſur lui-même, dans toute l'Etenduë d'un Pouvoir infini, produit néceſſairement tout ce qui eſt *poſſible.* (*a*) „ De la néceſſité de la Nature divine, *y dit-on*, doivent „ ſuivre une infinité de choſes d'une infinité „ de manières, c'eſt-à-dire, toutes celles „ qui peuvent tomber ſous une Intelligence „ infinie“ ; il en doit réſulter des Vices, comme des Vertus, des Douleurs comme des Plaiſirs, en un mot tous les Maux poſſibles, comme tous les Biens dont la poſſibilité eſt la même. Cela eſt facile à concevoir, je l'avoüe; mais l'eſt-il de même, que de l'Etre unique, ſimple, & néceſſairement exiſtant, émanent à la fois, la Sageſſe & la Folie, la Joïe & le Chagrin, la Vie & la Mort? Cette Subſtance ſimple, unique, néceſſairement exiſtante, peut-elle, au même tems, s'affliger & ſe réjoüir, mourir & vivre, être ſaine & malade, faire des actions vertueuſes & des actions criminelles? Qu'il nous ſoit permis d'appliquer à ceci la judicieuſe remarque de *Ciceron* ſur le ſentiment de *Pythagore*, que les Ames humaines n'étoient que des parcelles de la Subſtance divine. „ Ce Philoſophe, *dit il* „ qui penſa que Dieu eſt l'Ame qui ſe „ répand, & qui paſſe dans toute la Nature, „ & dont nos Ames ſont détachées, ne prit „ pas

(*a*) Spinoſa, Prop. XVI.

„ pas garde que par ce détachement des Ames „ humaines, Dieu doit être mis en piéces „ & déchire, & qu'au moment où ces Ames „ ſont malheureuſes, ce qui arrive à la plû- „ part d'entre elles, il faut qu'une partie de „ Dieu ſoit miſérable; ce qui ne peut être". Que nos Ames ſoient des *Parties* détachées de l'Etre ſuprême, ou qu'elles n'en ſoient que des *Modifications*, la Contradiction n'eſt-elle pas la même; & s'en peut-il de plus grande?

Que ſi en abandonnant *Spinoſa*, qui ne s'eſt jetté dans ce labyrinthe que pour paroître ne pas s'écarter des lumiéres de la ſaine Philoſophie, qui démontrent l'unité de la premiére Cauſe, l'Athée croit mieux ſe défendre en adoptant le Syſtême *Manichéen*, qui trouve l'Origine du Bien & du Mal dans l'oppoſition de *deux* Principes indépendans, & dont l'exiſtence eſt également néceſſaire; ſi l'Athée, dis-je, ſe croit en ſûreté dans ce retranchement, qu'il eſt à plaindre, & qu'il doit être aveugle! Admettre deux Infinis, qui ſubſiſtent dans l'indépendance, quoiqu'éternellement oppoſés l'un à l'autre, c'eſt poſer deux *Infinis*, dont le Pouvoir eſt *fini*; & n'eſt-ce pas là une Contradiction dans les termes, comme dans la nature des choſes?

Point

Point du tout, répond Mr. *Bayle*, parce que l'on peut aiſément concevoir que ces deux Principes, las d'une guerre éternelle, ſe ſont accommodés à l'amiable (*a*). „ Zoroaſtre, *dit ce Moderne*, remonteroit au „ tems du Chaos. C'eſt un état, à l'égard „ de ſes deux Principes, fort ſemblable à ce„ lui que Thomas Hobbès appelle l'état de „ Nature, & qu'il ſuppoſe avoir précédé l'é„ tabliſſement des Sociétés. Dans cet état „ de Nature l'Homme étoit un loup à l'Hom„ me; tout étoit au premier occupant; per„ ſonne n'étoit maître de rien qu'en cas qu'il „ fût le plus fort. Pour ſortir de cet abîme, „ chacun convint de quitter ſes droits ſur „ tout, afin qu'on lui cédât la propriété de „ quelque choſe; on fit des tranſactions; la „ guerre ceſſa. Les deux Principes, las du „ Chaos, où chacun confondoit, & boule„ verſoit ce que l'autre vouloit faire, con„ vinrent de s'accorder; chacun céda quel„ que choſe; chacun eut part à la production „ de l'Homme, & aux loix de l'union de l'a„ me". Vaudroit-il la peine de combattre ſérieuſement ce Roman? On voit aſſez que ce n'eſt que pur badinage. Car, ou les deux Prin-

(*a*) Bayle, Dict. Hiſt. & Crit. Manichéens. Let. D. pag. 2026. Col. I. Ed. 1702. Mr. *Gurdon* ne nomme point l'Article d'où cela eſt pris.

Principes n'ont pas fait cet accord, ou bien ils l'ont fait & s'y tiennent. Au premier cas la contradiction demeure, & au ſecond il s'enſuivroit qu'il y a en toutes choſes une égalité parfaite de Bien & de Mal, ce qui n'eſt point; & que de quelque manière qu'en agiſſent les Hommes, la Prudence la plus conſommée produiroit néceſſairement les mêmes effets que la plus haute Imprudence, ce qui ne ſauroit être non plus. Un accommodement conclu, & obſervé entre les deux Principes, auroit pour effet néceſſaire, dans toutes les Productions de la Nature, & dans toutes les choſes humaines, une régularité conſtante & uniforme, que l'on n'y voit nulle part.

Nous avons vû que l'Examen, que l'Incrédule allegue pour ſe juſtifier devant Dieu, ne ſauroit être une excuſe valable, parce qu'il eſt évident qu'il y a beaucoup de précipitation, & très peu de droiture. Entre les diverſes preuves que nous pouvions en donner, les deux que nous avons choiſies, nous paroiſſent de telle nature, que l'on ne ſauroit y répondre. L'une eſt, que dans cet Examen prétendu, l'on met ſur le compte de la *Religion* des impoſſibilités qu'il n'y a pas; & l'autre, que l'on s'obſtine à ne pas voir dans *l'Athéiſme* des impoſſibilités très réelles. Ce

que nous avons déjà dit ſur ce dernier Article, devroit être plus que ſuffiſant pour la conviction d'un Homme qui refléchit ſérieuſement ſur les choſes, & qui en juge avec impartialité. Mais comme il s'en faut bien que ce ne ſoit-là le Caractère des Partiſans de l'Irréligion, tâchons de les ramener, s'il ſe peut, au bon Sens, en leur mettant devant les yeux diverſes autres difficultés inſurmontables qu'ils adoptent, & qu'ils digérent tranquillement, pendant qu'ils ſe révoltent avec tant d'impatience contre la lumière qui leur eſt préſentée, ſous prétexte qu'il s'y rencontre quelque mêlange d'obſcurité. Commençons par les Principes du *Mouvement* dans la Matière, & nous paſſerons enſuite à l'Origine de la Penſée, & à quelques autres ſujets de la même nature.

Lorſque St. *Paul* annonça publiquement l'Evangile aux *Athéniens* dans *l'Aréopage*, il eut, ſans contredit, parmi ſes Auditeurs, quelques-uns de ces *Epicuriens*, qui l'avoient déja défié dans la Place publique. On ſait qu'*Epicure* ne donnoit aux Dieux, qu'il faiſoit mine de reconnoître, aucune part ni dans la Création, ni dans la Conduite du Monde. Il prétendoit au contraire que le Mouvement n'étant pas moins éternel que la Matière, tout s'étoit arrangé par le concours for-

fortuit des Corpuſcules éternellement agités, & mûs en une infinité de manières. C'eſt à ce Syſtême, qui détruit toute Religion, que l'Apôtre oppoſe celui de la Doctrine Chrétienne. Dans ce dernier, c'eſt Dieu qui meut tout, & ſans lui rien ne peut ſe mouvoir. Si cela eſt vrai, s'il y a un premier Môteur, s'il eſt même impoſſible qu'il y ait aucun Mouvement dans la Matière, à moins qu'elle ne le reçoive d'un Agent étranger, l'Exiſtence d'un Dieu *Provident* eſt prouvée, & l'Athéiſme qui la rejette, ſe trouve entiérement confondu.

Il n'y a certainement que trois manières d'expliquer le *Mouvement* de la *Matière*, & d'en donner la raiſon. La première, eſt de dire qu'il ſe communique d'un Corps à l'autre par une *infinité d'impreſſions ſucceſſives*; la ſeconde eſt de prétendre que le Mouvement eſt *eſſentiel* à la Matière; & la troiſième, eſt enfin de ſoutenir qu'il lui vient du *dehors*, & de quelque Agent diſtinct de la Matière elle-même. Les deux premières Suppoſitions étant impoſſibles, il reſte à conclure que la dernière Hypothèſe eſt la ſeule qui puiſſe être vraïe; c'eſt-à-dire, ſelon *l'Apôtre*, qu'il y a un Dieu *Provident*, duquel nous recevons *le Mouvement, la Vie & l'Exiſtence*. Montrons-le à préſent en détail.

Une *succession infinie* d'impressions, sans premier Moteur, est de l'impossibilité la plus absoluë; car ce seroit admettre un Effet sans Cause. L'Objection est si fort sans replique, que *Spinosa* n'ôsa (*a*) jamais entreprendre de satisfaire là-dessus ses Amis, qui lui demanderent souvent d'où venoit le Mouvement, s'il n'étoit pas essentiel à la Matière, & s'il ne procedoit pas d'une Cause externe. Le procedé de cet Athée ne laisse là-dessus aucun doute; aussi *Toland* (*b*) a-t-il avoüé qu'en ceci le Systême de *Spinosa* n'étoit pas soutenable: & pour éviter cet embarras, il s'est déterminé à rendre la Matière *active*, en posant qu'elle se meut *essentiellement* & par elle-même.

Les raisons qu'il en donne, se réduisent aux trois suivantes: 1. dit-il, le *Mouvement* entre dans *l'idée* que nous avons de la Matière, ni plus ni moins que *l'étenduë*, & que la *Solidité*; 2. ajoûte-t-il, c'est une chose de *fait* que *toute* la Matière est dans un Mouvement actuel; & 3. enfin, selon lui, quelques Objections que l'on puisse faire contre son sentiment, il y en a encore de plus fortes & de plus grandes contre l'Hypothèse d'un Agent indépendant & distinct de la Matière, par le-

(*a*) *Spinosa*, Oeuv. Posth. Lettr. LXIII. & suiv.
(*b*) *Toland*, Lettres à *Serena*, Lett. IV. & V.

lequel elle eſt mûë. Ceci nous engage donc à faire voir quatre choſes ; 1. que l'idée du Mouvement n'entre point dans celle de la Matière ; 2. que quand bien toute la Matière ſeroit dans un Mouvement actuel, il ne s'enſuivroit, en aucune façon, qu'il fût de ſon Eſſence ; 3. que l'activité de la Matière eſt incompatible avec les Phénomènes de la Nature, & 4. que les Objections que l'on peut faire contre l'Exiſtence d'un premier Môteur, ne ſont point d'une nature à juſtifier la réjection que l'on fait de l'Exiſtence de Dieu.

I. Que l'idée que nous avons de la Matière, ne renferme point celle du Mouvement, c'eſt ce qui, juſqu'à *Toland*, avoit paſſé pour inconteſtable. Sans nous prévaloir de l'autorité *d'Ariſtote:* qui le reconnoît avec la dernière clarté, nous nous en tiendrons à celle de Mr. *Bayle.* (*a*) „ L'Etenduë & la dureté, „ *dit-il*, rempliſſent, dans nos idées, toute „ la nature d'un Atôme. La force de ſe „ mouvoir n'y eſt pas compriſe ; c'eſt un Ob„ jet que nos idées trouvent étranger & *ex„ trinſeque* à l'égard du Corps & de l'Eten„ duë, tout de même que la connoiſſance ". Un Homme qui ſoutient le contraire, & qui choque ainſi les Notions univerſelles, ne

(*a*) Bayle, Dict. Hiſt. & Crit. Leucippe. Let. E. pag. 1806. Col. 2. Ed. 1702.

devroit donc ſe le permettre que ſur des Preuves bien fortes, & bien évidentes. Celui-ci n'en donne pourtant que deux, dont on ſent auſſitôt la foibleſſe.

La première ſe tire de la *diviſibilité* de la Matière, que l'on ne peut, dit-il, concevoir *ſans* Mouvement, parce que les Parties ne peuvent ſe détacher les unes des autres ſans ſe mouvoir. Le Principe eſt vrai, j'en conviens. La Matière eſt diviſible, & ne peut l'être que par le détachement des Parties. Mais qu'en conclure? C'eſt, ſans plus, que le Mouvement doit être *poſſible*, & qu'il l'eſt en effet. Nous ne le conteſtons point, & qu'eſt-ce que cela fait à l'affaire? Le Mouvement eſt-il eſſentiel à la Matière, parce qu'il y eſt poſſible? La Conſéquence eſt évidemment des plus fauſſes. „ Point du tout, dit-on, puiſ- „ que la Matière ne peut être diviſée que par „ quelque Vertu *interne* qui en opére la di- „ viſion “. Qu'il faille une Vertu, ou une Cauſe qui produiſe cet Effet, nous en convenons encore; mais lorſqu'on dit que cette Vertu doit être *interne*, ou appartenir eſſentiellement à la Matière, qu'eſt-ce autre choſe qu'une miſérable pétition de Principe?

Il en eſt parfaitement de même de la 2. Preuve que Mr. *Toland* a prétendu donner de ſon ſentiment. C'eſt, dit-il, que „ nous „ ne

„ ne pouvons jamais nous former une idée „ de la Matière dépouillée de toutes qualités, „ & que toutes ſes qualités ſont un effet „ du Mouvement; de ſorte que ce dernier „ ne peut en être ſéparé ". Autre pétition de Principe, qui n'eſt pas moins groſſière que la précédente. L'Etendue & la Solidité, qui, de l'aveu commun, appartiennent eſſentiellement à la Matière, peuvent très bien ſe concevoir ſans le Mouvement, & *Toland* confeſſe lui-même (*a*) que „ ce dernier n'eſt point „ renfermé dans l'idée de l'Etenduë, & n'en „ peut même être conclu en aucune manière ". La Notion eſt univerſelle, & ce fut auſſi néceſſairement celle de tous les anciens Philoſophes qui tinrent pour un Chaos primitif.

II. Mais, nous dit-on, vous diſputez contre l'Expérience. „ C'eſt un fait que toute „ la Matière eſt en Mouvement, & comment „ cela pourroit-il être, ſi le Mouvement n'étoit pas eſſentiel à la Matière? " La réponſe eſt aiſée. En accordant même ce que l'on ſuppoſe, que toute la Matière ſe meut actuellement, il ne laiſſeroit pas d'être toujours très certain & très évident, qu'il n'y a point de liaiſon *néceſſaire* entre nos idées de la Matière & du Mouvement, & que par

(*a*) Dans ſa Lettre ſur le Mouvement.

conſéquent ce dernier n'entre, en aucune façon, dans l'eſſence de l'autre. Ajoûtons-le pourtant, puiſque c'eſt une vérité reconnuë. Nous concevons avec autant de facilité la Matière dans le *repos* que dans *l'agitation*, & cette idée de ſon *inaction* ſeroit elle-poſſible, ſi par elle-même la Matière étoit un Principe d'action, & s'il ne lui étoit pas moins eſſentiel de ſe mouvoir que d'être étenduë? Ne nous en tenons pas néanmoins aux idées. Conſultons cette Expérience que l'Impie nous oppoſe; & quelle ne ſera point ſa ſurpriſe, quand il verra qu'elle eſt ici toute pour nous?

III. Nous diſons donc qu'il eſt conſtant par le fait que la Matière n'eſt pas toute en Mouvement, & qu'il y en a diverſes Parties qui ſont, & qui doivent être actuellement dans le plus parfait *repos*. Trois Vérités connues, qui frappent par-tout dans la Nature, devroient en convaincre les Perſonnes les plus prévenuës. Le 1. eſt la *Conſiſtence* des Corps; le 2. eſt la *diverſe quantité* du Mouvement, & le 3. eſt la *diverſité* de la *Peſanteur* dans un volume égal. Tout cela démontre qu'il y a des Parties de la Matière qui ne ſont pas en Mouvement, & que par conſéquent le Mouvement n'eſt point eſſentiellement naturelle à la Matière.

Je

Je dis 1. que cela ſaute aux yeux dans la *Conſiſtence* des Corps qui ſe forment d'une grande adjonction de Parties. Cet aſſemblage ſeroit néceſſairement impoſſible, ſi toute Matière étoit un Principe d'action par lui-même. Le plus leger Atôme, la moindre petite Particule en poſſede toutes les qualités eſſentielles, ni plus ni moins que la Maſſe; & ce ſeroit une pitoïable reſſource que de prétendre que la diviſibilité de la Matière peut être portée juſqu'à un point où elle n'eſt plus diviſible, car ce ſeroit dire d'une autre manière que des Etres Matériels pourroient ceſſer d'avoir des Parties.

J'ajoute en 2. lieu, que ſi la Matière étoit eſſentiellement un Principe actif, on ne ſauroit rendre aucune raiſon de la diverſe *quantité* de ſon *Mouvement*. Car il n'y a point de Particule qui en pût rien perdre, ſans perdre, par cela cela-même, autant de ſon eſſence. N'eſt-il pas évident néanmoins, que la quantité du Mouvement va toujours en diminuant, & ne peut que diminuer ſans ceſſe. Alleguerons-nous en preuve la déciſion d'un Philoſophe moderne (*a*), qui eſt, à notre avis, le plus grand que le Monde ait produit? „ Soit, *dit-il*, que cela vienne, ou de la

 „ té-

(*a*) Mr. *Newton*, dans ſon *Optique*. Cette Citation vague a paru ſuffiſante à Mr. *Gurdon*.

Digitized by Google

„ tenacité des Corps fluides, ou de la diſſipa-
„ tion de leurs Parties, ou de la diminution
„ néceſſaire de la force élaſtique dans les Corps
„ ſolides, la quantité du Mouvement doit dé-
„ croître au lieu d'augmenter, à moins que
„ la perte du Mouvement ne ſoit réparée par
„ un Etre actif qui peut ſuppléer à ces per-
„ tes". Mais qu'eſt-il beſoin ici de recourir à l'autorité? Chacun peut s'en inſtruire par ſoi-même. Deux Corps durs, d'une force égale, & qui n'ont rien d'élaſtique, lorſqu'ils viennent à ſe rencontrer, s'arrêtent ſur le champ & perdent tout leur Mouvement. Que faut-il de plus pour ſe convaincre que la Matière ne ſe meut point d'elle-même, qu'elle reçoit le Mouvement d'une Cauſe étrangère, & que la même quantité de ce Mouvement ne pourroit ſe maintenir dans l'Univers, ſi la même Cauſe, qui donna la première impreſſion, ne continuoit pas conſtamment à le faire?

Je conclus 3. enfin, que le Mouvement n'eſt point eſſentiel à la Matière, de ce que les Corps d'un *volume égal*, ou dont les ſurfaces ſont égales, ſont néanmoins d'un *poids inégal*. Cela ne peut être qu'en ſuppoſant que le Corps qui peſe le plus, contient plus de Matière que celui qui peſe le moins. Si cela eſt vrai, il s'enſuit qu'une plus grande quantité de Matière,

re, retarde & diminuë le Mouvement ; & l'on voit assez que le contraire devroit arriver, si la Matière étoit active par elle-même, & que le Mouvement appartint essentiellement à toutes ses Parties. A quoi pense donc l'Incrédule, qui s'obstine à ne point admettre de *premier Moteur*, & qui réduit tout aux loix du pur Méchanisme ? Ici ces Loix se trouvent parfaitement contredites. Les Causes Méchaniques agissent à proportion des surfaces, & l'on voit que la Pesanteur agit à proportion de la quantité de la Matière. Comment expliquer ce dernier Phénomène dans le Système qui bannit Dieu de la Nature ? (*a*) *Lucrece*, qui sentit la difficulté, crut qu'il lui suffisoit, pour se tirer d'affaire, de poser d'une part un Vuide *infini*, dans lequel les Atômes se mûrent, & de l'autre une tendance naturelle des Corps vers le bas, ne prenant pas garde qu'il ne peut y avoir ni bas ni haut, dans un Espace infini, & qu'il se moque lui-même (*b*) de ceux qui donnent un Centre à l'Univers. (*c*) *Toland*, s'appercevant de ce défaut dans le

(*a*) Liv. I. Vers. 360-368.

(*b*) Lucret. Lib. I. §. 1069.

(*c*) Tout ce qui regarde *Toland*, ici, & dans les Paragraphes suivans, est tiré de ses Lettres IV. & V. à *Serena*. *Not. du Trad.*

Digitized by Google

le Syſtême Philoſophique du Poëte Latin, & reconnoiſſant, tant l'exiſtence d'un *Centre* auquel tendent tous les Corps, que le *plus* de Matière dans les Corps qui peſent le plus, s'eſt imaginé de pouvoir rendre raiſon de la réſiſtance *inégale* des Corps *égaux* en volume, en diſant que la Force *Centripete*, eſt une détermination particulière de *l'activité* générale de la Matière. Mais comme d'un autre côté, il n'admet point de Vuide, prétendant que la Matière & ſon Activité ſont également infinies, il ſe coupe, & ſe réfute lui-même; car s'il n'y a point de Vuide, il ne pourra jamais expliquer comment de deux Corps qui ſont égaux en volume, & qui par conſéquent ont la même quantité de Principes actifs, l'un eſt plus peſant & a plus de Matière que l'autre. Il tâche d'échapper, en diſant que cette différence peut venir, de la diverſe *contexture interne* des Corps; différence, dont il tire l'exemple de certains Fluides, qui, bien qu'à peu près de la même peſanteur ſpécifique, ſont néanmoins une réſiſtance inégale. Que c'eſt bien fait à lui que de placer là cet *à peu près*! Sur quelques Corps que l'Expérience ſe faſſe, il eſt clair que la *diverſe contexture interne* n'y fait rien, & que c'eſt toujours & par-tout la quantité de la Matière qui détermine.

IV. En

IV. En voilà, plus qu'il n'en faut, si je ne me trompe, pour démontrer que les Incrédules ne peuvent expliquer l'Origine du Mouvement dans la Matière, & que leur Systême, sur cet Article, est chargé non seulement de difficultés insurmontables ; mais encore de contradictions évidentes. Il ne leur reste donc de ressource que dans la rétortion ; aussi *Toland* n'a-t-il point manqué de la faire valoir d'une manière très vive. A l'entendre, notre Hypothèse d'un premier Môteur, qui est Dieu, se trouve sujette à des Objections non moins grandes, & non moins indissolubles que le peuvent être celles que nous opposons à l'Impie. Il les réduit néanmoins aux deux suivantes ; 1. que l'on ne peut concevoir comment un Etre *immatériel* agit sur la Matière, & 2. que si la chose est possible, il faudra mettre sur le compte de Dieu toutes les mauvaises actions que les Hommes commettent. Ceci mérite quelque attention, & nous allons le peser. On verra qu'il n'y a rien de tout cela qui puisse jetter dans le doute une Personne sensée.

1. On nous objecte d'abord, qu'il n'y a que „ la Matière, qui puisse mouvoir la Ma-„ tière", & voici comme on s'y prend pour le prouver (*a*). „ La Mobilité de la Matière, *dit.*

(*a*) Ceci est tiré de la V. Lettre, n. 29.

„ *dit-on*, ou ſa Capacité à recevoir le Mou-
„ vement, eſt uniquement fondée ſur ſon
„ Impénétrabilité, ou ſur ſa Réſiſtance. C'eſt-
„ là ce qui empêche qu'aucune choſe puiſſe
„ remplir le lieu qu'elle occupe, juſqu'à ce
„ qu'elle-même en ait été chaſſée. Il faut
„ par conſéquent que le Principe actif, ſoit
„ un Etre matériel ou ſolide, parce que la
„ Matière ne ſauroit faire de réſiſtance à
„ l'action d'un Etre qui ne ſeroit pas matériel,
„ & par conſéquent n'en pourroit être mû.,
„ comme auſſi il ne peut y avoir d'action
„ qu'il n'y ait une réaction, ou de la réſiſtan-
„ ce de la part de la Matière ".

Eſt-ce là pourtant une preuve ? Nous voïons ſeulement que l'on y repete hardiment le Principe d'une autre manière, & que tout aboutit à poſer, comme une vérité démontrée, qu'il n'y a que des Corps qui puiſſent agir ſur des Corps; mais le prouve-t-on pour le dire? Non, dit-on; cependant expliquer de quelle manière des *Corps* agiſſent ſur les *Corps*, c'eſt démontrer qu'un Etre *immatériel* n'y peut agir de la *même* manière. Soit; mais encore, s'enſuit-il que cet Etre immatériel ne peut avoir un moïen d'action ſur les Corps, qui lui ſoit *propre*, quoique différent des Loix méchaniques? Nous venons de voir qu'il faut de toute néceſſité que cela ſoit ainſi, puiſ-

puiſqu'aucun autre Syſtême ne peut expliquer l'Origine du Mouvement. La manière ſeule nous en eſt inconnuë; & de ce que nous ne la concevons pas, on prétend en conclure qu'elle eſt impoſſible. Ces conſéquences ſont-elles valables en bonne Logique? Si elles l'étoient, l'action même des Corps ſur les Corps pourroit être niée, parce que dans la manière dont elle ſe fait, il y a des choſes que nous ne connoiſſons point, & que nous ne ſaurions concevoir. On doit mettre en ce rang le Myſtère de la *Gravitation*, qui pénétre les Subſtances ſolides des Corps, & dont par conſéquent l'action n'eſt point fondée ſur la réſiſtance, ou ſur l'impénétrabilité de la Matière. Mais ſur-tout quelqu'un a-t-il, ou pourroit-il nous donner des idées nettes & préciſes de la *communication* du Mouvement quand il paſſe d'un Corps à un autre? On voit bien que cela ſe fait par le Choc, ou par le Contact des deux Corps. (*a*) Mais comment eſt-ce que ce Contact, & que ce Choc transmettent le Mouvement? il ſemble que la choſe n'eſt

(*a*) L'aveu ſuivant de *Toland*, eſt bien remarquable, & je ne ſais comment Mr. *Gurdon* ne l'a pas fait obſerver. Let. V. à *Serena*, n. 28. „Mais „ ſi vous me demandez la définition du Mouve„ment même, je réponds que je ne puis la don„ner, & qu'aucun autre Homme, quelque habi„le qu'il ſoit, ne le pourra faire". *Not. du Trad.*

n'eſt poſſible que par la voïe de l'adhéſion du Corps mouvant, qui s'attache à celui qui eſt mû. Cela n'eſt point pourtant, & ſi nous ne concevons pas de quelle manière un Corps agit ſur un autre, nierons-nous la poſſibilité de l'action d'un Etre immatériel ſur la Matière, par la ſeule raiſon que la manière nous en eſt inconnuë, ou incompréhenſible?

La 2. Objection, quoique plus odieuſe que la précédente, n'en a pas moins de foibleſſe. Celle-ci ſe tire des Crimes que les Hommes commettent, & que l'on prétend ne devoir être imputés qu'à Dieu ſeul, s'il eſt le premier Môteur de la Nature. „ En ce „ cas là (*a*), *dit Toland*, Dieu doit être „ l'unique Cauſe de toutes les mauvaiſes ac- „ tions dont on ſuppoſe que les Hommes „ ſont coupables. Lorſqu'un Homme pro- „ nonce un faux témoignage, ce n'eſt pas „ lui qui le fait; mais Dieu qui donne le „ mouvement à ſa langue, & lorſqu'un au- „ tre commet un homicide, c'eſt Dieu en- „ core qui le fait, parce que c'eſt lui qui „ meut

(*a*) Ceci eſt tiré de ſa IV. Lettre à *Serena*, n. 15. Dans cette citation, comme dans les précédentes, Mr. *Gordon* donne bien plus le ſens de *Toland* que ſes propres termes. C'eſt une eſpèce d'inexactitude dont j'ai cru l'avis néceſſaire; je n'ai pas jugé néanmoins qu'il importât d'y remédier. *Not. du Trad.*

Digitized by Google

„ meût la Main, & le Poignard de l'Aſſaſſin“. Parler ainſi, c'eſt évidemment ſuppoſer que l'Homme n'a pas reçu du Créateur la faculté de ſe mouvoir *par lui-même*, & ceci ne peut être vrai qu'en ſuppoſant encore, ou que cette faculté eſt *incommuniquable* de ſa nature, ou que l'Homme en eſt naturellement *incapable*. Quel parti prendra-t-on dans cette alternative? Lequel que ce ſoit des deux, il n'y en a point qui ſoit ſoutenable.

Quant au premier Point, nous ne prétendons pas que Dieu puiſſe communiquer aux Créatures une Faculté de ſe mouvoir, qui ſoit indépendante de ſon Pouvoir, & de ſon Autorité. Ce ſeroit dire qu'il y a pluſieurs Etres indépendans, & par conſéquent pluſieurs Dieux. Nous diſons ſeulement qu'il a donné à l'Homme la faculté de ſe mouvoir par lui-même, d'une manière limitée, & dépendante en tout de ſa Puiſſance infinie. Or, il eſt clair qu'une faculté de cet ordre eſt très communiquable, & que Dieu n'en eſt pas moins le premier Môteur, pour avoir dans ſa dépendance, tout autant de Môteurs ſubalternes qu'il y a d'Etres intelligens qu'il a doüés de Liberté.

Il ne reſte donc plus, qu'à ſavoir ſi l'Homme eſt un de ces Etres créés qui ſont *capables* d'avoir la participation de cette faculté.

Mais pourquoi ne le seroit-il pas? Il est vrai que selon cet Axiôme de Philosophie, que *tout ce qui est reçu, l'est à raison de ce qui le reçoit*, Dieu n'auroit pû communiquer, à la *pure* Matière, la faculté de se mouvoir par elle-même, parce que la Matière est naturellement & essentiellement inactive. Mais si l'Homme n'est pas un Etre purement matériel, & dès qu'on lui donne l'Intelligence en partage, il ne peut plus y avoir pour lui, à cet égard, aucune incapacité naturelle, à recevoir la faculté de se mouvoir par lui-même. Que l'on fasse, tant de difficultés que l'on voudra contre une *immatérialité finie*, & bornée. Ces difficultés ne sont peut-être pas aussi grandes qu'on se l'imagine; mais enfin, nous le repetons, s'il y a des Etres immatériels, quoique d'une Nature finie, ils sont capables de participer à tous les avantages de la Liberté, & *l'Homme* est évidemment de cet ordre. La conséquence est facile à tirer. Si l'Homme abuse de sa Liberté, s'il est faux Témoin, s'il est Homicide, c'est lui seul qui commet le Crime, & non Dieu qui lui a communiqué un Pouvoir dont il fait un si mauvais usage.

Concluons de tout ceci, que la conduite des Incrédules est inexcusable sur cet Article. Ils y digérent, je ne dirai pas les difficultés les

les plus insurmontables; je le repete, les Contradictions les plus évidentes, plûtôt que d'admettre l'Existence d'un Dieu, sans lequel il leur est pourtant impossible de rendre raison de la formation de l'Univers. Est-ce donc la Raison qu'ils consultent & qu'ils suivent? On vient de le voir. Cette Raison les condamne, & s'ils sont eux-mêmes des Etres intelligens & libres, comment peuvent-ils croire que l'indigne abus qu'ils font de leur Intelligence & de leur Liberté, demeurera impuni? Mais, disent-ils quelquefois, cette question sur l'Origine du Mouvement, est si obscure, & si embarrassée; il y a tant de raisons pour & contre, que l'on ne peut bien voir à quoi s'en tenir, & que par conséquent le parti du doute est le plus légitime. Triste & pitoïable ressource! Pense t-on que le *Sceptique*, qui rejette la Religion lorsqu'il voit qu'elle *peut* être vraïe, sera moins criminel que l'Athée, qui ne la rejette que parce qu'il la *croit* fausse? Ce doit être certainement le contraire, & que sera ce donc si l'on considére qu'il s'en faut bien que, sur le Sujet que nous venons de traiter, les raisons du pour & du contre ne soient égales, ou que plûtôt elles sont toutes pour un Dieu, premier Môteur dans la Nature?

Il en eſt de même ſur un autre Article, qui aſſûrément n'eſt pas moins déciſif dans cette importante querelle. Je veux parler de *l'Intelligence* & de la *Penſée*. D'où nous vient-elle? Quel en eſt le Principe, ſi nous ne l'avons par reçuë d'une Intelligence ſuprême, qui en a communiqué la faveur à quelques Créatures? Pour donner l'excluſion à cette première Cauſe intelligente, l'Athée n'a que deux choſes à dire, ou que la Penſée eſt eſſentielle à la Matière, ou qu'elle n'eſt que l'effet de certains Mouvemens dans la Matière. Car le Syſtême de Mr. *Locke*, (*a*) qui ſuppoſe qu'il eſt poſſible à Dieu de rendre la Matière capable de penſer, ne doit pas entrer ici en ligne de compte, puiſque l'Exiſtence de Dieu y eſt admiſe comme abſolument néceſſaire, & que par conſéquent, pour tirer avantage du ſentiment & de l'autorité de ce Philoſophe moderne, il faut commencer par une abjuration formelle de l'Athéïſme. Comme il ne reſte donc à l'Incrédule que les deux reſſources que nous venons d'indiquer, montrons-en la foibleſſe.

I. La première ſe réfute, en quelque façon, d'elle-même. C'eſt celle de *Spinoſa*, qui

(*a*) Eſſai Philoſ. concern. l'Entendement, Liv. IV. Chap. III. §. 6. p. 435. de la Trad. Franç. Edit. 1729.

qui s'eſt mis en tête d'établir définitivement que la *Penſée* eſt *eſſentielle* à la Matière, de même que *l'Etenduë*, qu'il conſidére néanmoins comme deux Modifications très diſtinctes. Quiconque daignera conſidérer que ces *Modifications* que l'on dit ſi diſtinctes, ne peuvent être *réelles* dans le Syſtême de ce Philoſophe, verra d'abord qu'il n'a païé le Public que de mots. Car ainſi qu'il eſt vrai d'un côté, que la Penſée ne peut pas être l'Etenduë, il ne l'eſt pas moins de l'autre, que la Penſée ne peut appartenir eſſentiellement à la Matière, à moins qu'elle ne ſoit auſſi l'Etenduë. Dire le premier, ce n'eſt dire autre choſe en effet, ſinon que l'idée que nous avons d'un Triangle, n'eſt pas le Triangle lui-même; & qui peut douter de cela, lorſque l'on jette les yeux ſur un Papier où cette Figure eſt tracée? Malgré cette Evidence, qui eſt irréſiſtible, & que *Spinoſa* lui-même ne conteſte pas, il veut que le Triangle, & l'idée du Triangle ne ſoient que de ſimples Modifications de la même Subſtance. Il ſoutient donc tout à la fois, que la différence eſt réelle & qu'elle ne l'eſt pas; ce qui forme certainement une Contradiction dans les termes.

Il Objecte vainement à ceci, la *pluralité* des Attributs que nous donnons à l'Etre

ſuprême. (*a*) „ Ce que vous ajoûtez, *écrit-*
„ *il à l'un de ſes Correſpondans*, que de la dé-
„ finition de chaque choſe conſidérée en el-
„ le-même, nous ne pouvons en déduire
„ qu'une ſeule & unique Propriété, a bien
„ lieu dans les choſes abſolument ſimples ;
„ c'eſt-à-dire dans les Etres de raiſon, mais
„ non dans les réelles. Car de cela ſeul que
„ je définis Dieu un Etre, à l'Eſſence duquel
„ l'Exiſtence appartient, j'en conclus pluſieurs
„ de ſes Propriétés, à ſavoir qu'il exiſte né-
„ ceſſairement, qu'il eſt unique, immuable,
„ infini, & je pourrois en alleguer pluſieurs
„ autres Exemples ſemblables que j'omets à
„ préſent". Quel Exemple a-t-il choiſi là pour expliquer ſa penſée? Il ne s'en pouvoit de plus propre à le confondre s'il y eût refléchi. Les Attributs, que nous donnons a la Nature divine, lui appartiennent *eſſentiellement*, parce qu'ils ſe déduiſent néceſſairement de l'Exiſtence abſolument néceſſaire. Peut-on dire qu'il en ſoit de même de la Penſée que l'on attribuë à l'Eſſence de la Matière? De ce que cette Matière exiſte, s'enſuit-il, avec la même néceſſité, qu'elle penſe, ou qu'elle puiſſe penſer? Il ſuffit d'avoir des yeux & de vouloir s'en ſervir, pour appercevoir, de tous côtés, des Etres matériels qui n'ont au-

(*a*) Epiſt. 78. p. 598. 599.

aucune intelligence, & qui en ſont même totalement incapables. Mais qu'eſt-il beſoin de nous étendre là-deſſus davantage? De l'aveu de *Toland*, le Syſtême de *Spinoſa*, ſur l'Article de la Penſée, comme ſur celui du Mouvement (*a*), eſt ſi peu Philoſophique, qu'il laiſſe un triomphe certain & facile à tous ſes Adverſaires. Paſſons donc à la ſeconde Hypothèſe.

II. Celle-ci, ſans ſe trop embarraſſer de l'Origine du Mouvement, ſe contente de *matérialiſer* la Penſée, en la regardant comme le ſimple *effet mêchanique* de l'arrangement & de l'organiſation de certaines parties. Ceux qui ſe déclarent pour ce ſentiment, prétendent qu'il a beaucoup d'avantage ſur l'autre, & ſe font évidemment illuſion là-deſſus. Car il ne ſeroit pas impoſſible, que différentes Parties de Matière, dont chacune eſt un Etre penſant, formaſſent enſemble une Penſée; mais qu'étant toutes à part dénuées de la faculté de penſer, leur aſſemblage, & leurs Mouvemens organiques produiſent un acte d'intelligence, la choſe eſt de l'impoſſibilité la plus abſoluë. Mr. *Bayle* en a jugé comme nous, & l'on doit nous permettre de tranſcrire ici ce qu'il dit au ſujet de *Dicéarque* (*b*),

(*a*) Lettre à *Serena*, V. n. 23. à la fin.
(*b*) *Vid.* Cicero, Tuſc. Quæſt. I. fol. m. 247. A.

qui croioit, au rapport de *Ciceron*, que l'Ame, qui ſent & qui penſe, n'eſt que le Corps même figuré de certaine manière (*a*). „ Cette Opinion, *dit le Lexicographe*, n'eſt point „ digne d'un Philoſophe. C'eſt n'avoir point „ de Principes que de raiſonner ainſi. . . . . „ Si un Corps eſt capable de douleurs lorſqu'il eſt placé dans les Nerfs, il l'eſt auſſi „ en quelque autre endroit qu'il ſe trouve, „ ou dans les Métaux, ou dans l'Air, ou „ dans la Mer. Et ſi un Atôme d'Air, étoit „ une fois deſtitué de toute Penſée, il paroît „ très impoſſible que ſa Converſion dans cette Subſtance que l'on nomme Eſprits animaux, le rendit jamais penſant. Cela paroît aûſſi impoſſible, que de donner une „ préſence locale à un Etre qui auroit été „ quelque tems ſans réelle préſence locale. „ Ainſi, pour raiſonner conſéquemment, il „ faut établir, ou que la Subſtance que penſe, eſt diſtincte du Corps, ou que tous les „ Corps ſont des Subſtances qui penſent".

En effet, de quelque biais que l'on s'y prenne, on ne viendra jamais à bout de perſuader à perſonne qu'une *Penſée* puiſſe être un *Mouvement* ou une *figure*, ni qu'une figure ou un Mouvement puiſſe être une Penſée. Il faut

(*a*) Bayle, Dict. Hiſt. & Crit. Dicéarque Let. C. pag. 1043. Col. 2. Ed. 1702.

faut de toute néceſſité quelque choſe qui ſoit diſtinct de la Matière, pour produire des réflexions, & pour former des Syllogiſmes. *Ariſtote*, qui tira tout de ſes quatre Elemens, ſe trouva court ſur cet Article, & ſe vit dans l'obligation d'imaginer un cinquiéme Element en idée, ſous le nom de *Forme ſubſtantielle*, pour y chercher l'Origine des Etres penſans, au nombre deſquels il mit les Bêtes auſſi bien que les Hommes. *Des-Cartes*, qui a eu raiſon de ne pas goûter cette *Forme ſubſtantielle*, qui n'eſt ni Eſprit ni Matière, & que l'on ne ſauroit définir, a porté ſi loin la perſuaſion de l'impoſſibilité qu'il y a, que la Matière penſe, ou ſoit capable de produire la penſée, qu'il a même privé les Bêtes de tout ſentiment. Son Opinion n'a pas laiſſé, par contre-coup, de ſervir aux *Matérialiſtes*, qui s'en ſont prévalus. Perſuadés par les Phénomènes, que les Animaux, qui paſſent pour être dépourvûs de Raiſon, n'en ſont pas tout à fait deſtitués, ainſi que l'a voulu le Philoſophe *François*, ils ont prétendu être en droit de conclure qu'il n'y a dans l'Homme, non plus que dans ces Animaux, que *pur* & ſimple *Méchaniſme*; avec cette ſeule différence, que dans l'Homme l'Organiſation méchanique eſt *plus parfaite*, & plus admirable. Mais quelque avantage qu'ils tirent, ou qu'ils puiſſent

tirer de cet incident contre le *Cartéſianiſme*, il demeure toujours démontré, tant par le ſuffrage des plus grands Philoſophes, que par la nature même des choſes, que la Matière, quelque configuration qu'on lui donne, ne peut former un raiſonnement.

On nous demande pourtant à cette occaſion, pourquoi nous voulons croire qu'il ſoit impoſſible à la Matière de produire la Penſée, pendant que nous croïons qu'une Intelligence a produit la Matière? L'impoſſibilité, dit-on, eſt-elle plus grande d'un côté que de l'autre? Oui, ſans doute, & la raiſon n'en eſt pas difficile à trouver. Il y a beaucoup de différence entre la manière de ces deux productions. La Matière a été *créée* par l'Intelligence Suprême & n'en eſt pas *émanée*; au lieu que la Penſée ne peut être produite par la Matière que par voïe *d'émanation*, & comme un Effet qui *reſſemble* à ſa Cauſe.

On nous objecte encore les Couleurs, les Sons & les Goûts, qui réſultent des Corps mûs & modifiés de certaines manières, & qui cependant ne différent pas moins de ces Corps, que le fait la Penſée elle-même. Mais eſt-il bien vrai que cette différence ſoit la même? Pour s'aſſûrer du contraire, il ſuffit de quelque connoiſſance de cette partie de la Phyſique, qui regarde les Goûts, les Sons, & les Couleurs. Mais

Mais c'eſt peu que nous puiſſions ainſi répondre aux Objections qu'on nous fait. A notre tour nous avons un moïen d'attaque qu'il ne nous ſemble pas que l'on puiſſe parer. Ce moïen ſe tire de *l'identité* des Etres penſans. Chaque Homme en eſt un à part. Chacun ſe trouve au-dedans de ſoi-même un principe *d'individuation* qui ſert de Centre commun à toutes ſes ſenſations, de même qu'à toutes ſes perceptions, & chacun ſe trouve le même principe, dans tous les tems, dans tous les lieux, & pendant tout le Cours de la Vie. Cela pourroit-il être dans le Syſtême des Matérialiſtes, quel que ce ſoit qu'on embraſſe? Dans celui de *Spinoſa* cela ne ſe peut, parce que chaque Particule de Matière y eſt penſante, auſſi-bien qu'étenduë, & qu'une ſucceſſion d'Etres penſans ne doit produire qu'une ſucceſſion d'Individus qui ne ſont pas les mêmes. Pour la même raiſon, cela ne peut être non plus dans le Syſtême qui fait conſiſter la Penſée dans le *Mouvement organique*; & c'eſt ce qui a fait dire à *Ciceron*, „ qu'il ne faut pas avoir le ſens commun pour „ admettre dans l'Ame ni mêlange, ni com„ poſition, ni adjonction, ni multiplica„ tion ". Le Principe qui penſe en nous, ſeroit-il un, s'il étoit compoſé? Ou s'il étoit compoſé, pourrions-nous ne nous pas faire

faire d'un ſeul & même Objet diverſes images ?

Que l'on prenne garde ſur-tout à ce que nous avons dit, que le Sentiment intérieur de l'identité perſonnelle, ſe ſoutient pendant tout le Cours de la Vie, & l'on comprendra mieux la force de notre Preuve. Au bout de 40. & de 50. ans, on ſe trouve la *même* Perſonne que l'on étoit au commencement de ce terme. On s'eſtime, ou l'on ſe blâme des mêmes Actions que l'on fit alors, comme de celles que l'on fait à préſent. Les jugemens de la Conſcience nous font regarder dans ces Occaſions, comme ſi c'étoit toujours parfaitement *nous-mêmes* qui agîmes dans ce tems-là de telle ou telle manière, dont la Réflexion nous préſente encore les *mêmes* idées. S'il n'y avoit dans l'Homme que *Corps* & que Matière, ces idées ſeroient deſtituées de tout fondement; car on ne peut ignorer que, par l'écoulement perpétuel & ſucceſſif des Parties, toute la *Maſſe* de notre Compoſé Matériel ſe change, & ſe renouvelle ſi fort, qu'en moins de 20. ans, il ne nous en reſte plus rien, non pas même les moindres Atômes. Pour être donc individuellement la même Perſonne à l'age de 60. ans, que nous étions à 15. il faut, de

de toute néceſſité (*a*), qu'il y ait en nous quelque Etre *permanent*, quelque Etre qui ne ſubiſſe pas les mêmes révolutions que le Corps, & par conſéquent quelque Etre qui de ſa nature ſoit diſtinct de la Matière.

Il

(*a*) Dans un Ouvrage qui vient de paroître en 1741. ſous le Titre de *Lettres ſur les vrais principes de la Religion &c.* & où l'on trouve une *Défenſe* de Mr. *Paſchal contre Mr. de Voltaire*, on a fait uſage de cette Preuve de l'immatérialité de notre Ame, tirée de l'identité perſonnelle, & l'on a remarqué que Mr. *Abbadie* en avoit fait le ſujet d'un Ouvrage, dont il parloit comme achevé, & qui n'a point encore été imprimé juſqu'ici. Ce que l'on y dit de Mr. *Abbadie* eſt fort vrai. Ce grand Homme, d'ailleurs très modeſte, ne parloit guères de cet Ouvrage, ſans inſinuer que le Sujet en étoit tout *nouveau*, & que cette *nouvelle Preuve* de l'immatérialité de l'Ame étoit la *ſienne*. Dans un Projet que l'on publia après ſa Mort pour imprimer par ſouſcription un Recueil complet de ſes Oeuvres, celui-ci fut promis ſous le Titre, de *Nouvelle Méthode pour prouver l'immortalité de l'Ame*. Comme il ne mourut qu'en 1727. & que Mr. *Gurdon* peut l'avoir connu, je ne ſaurois dire ſi ces deux Savans s'étoient communiqué leurs idées, ou ſi elles leur étoient venuës ſéparément l'un de l'autre. Mais il ſemble que le nouvel Auteur, qui a ſû ce que Mr. *Abbadie* avoit imaginé là deſſus, n'a pas ſû tout ce que Mr. *Gurdon* en a dit. *Not. du Trad.*

Digitized by Google

Il eſt ſûr qu'à moins de reconnoître dans l'Homme un Principe immatériel d'individuation, ce Phénomène ſeroit inexpliquable, ou plûtôt impoſſible. C'eſt ne rien dire, que de répondre, comme on le fait quelquefois, que ce Sentiment intérieur d'identité perſonnelle n'eſt qu'une affaire de *mémoire* & de réminiſcence. Car il reſtera toujours à ſavoir comment un Principe de Penſée, qui n'eſt plus le même à 50. ans qu'il étoit à 30., ou dont plûtôt il ne reſte plus abſolument rien, peut conſerver le ſouvenir des choſes paſſées, & nous les rappeller avec la même force que ſi elles étoient préſentes. Si l'on dit, d'un autre côté, que cela ſe fait par le moïen d'une *Organiſation* qui ſubſiſte, on ſe trouve toujours dans le même embarras; car les Organes ſont tous compoſés de Parties qui ſe renouvellent perpétuellement, & dont par conſéquent aucune ne reſte au bout d'un certain nombre d'années. De quelque manière que ce ſoit, nous ſentons tous un changement qui ſe fait, d'une façon ſucceſſive, en nous mêmes. Nous changeons d'humeur, & de penchans, ſelon la diverſité de nos âges. Ce que nous aimions dans la Jeuneſſe, nous déplait dans la Virilité; nous condamnons dans la Vieilleſſe ce que nous approuvions le plus dans l'Enfance. A cinq ans on voit les cho-

choſes, & l'on en penſe tout autrement qu'à ſoixante. Cependant à ſoixante on ſe reconnoît abſolument la même perſonne que l'on étoit à cinq ans, & tous les changemens, arrivés dans les Deſirs, dans les Paſſions, dans les Vûës, n'en ont fait aucun dans l'idée de l'identité perſonnelle. Encore un coup tout cela démontre que ce qui penſe en nous, eſt un Sujet toûjours le même, fixe, permanent, & par conſéquent immatériel.

Mais ici l'Incrédule nous arrête, & demande à ſon tour, ſi nous concevons bien *l'Union*, qu'il faut ſuppoſer dans notre Syſtême, entre l'Ame & le Corps, entre un Etre *Matériel*, & un Principe *diſtinct* de la Matière. Qu'eſt-ce, dit-il, qui lie ces deux Parties du même Compoſé? Par quelles loix, par quels moïens ſe fait-il qu'elles agiſſent l'une ſur l'autre, & que cependant les actions de l'une & de l'autre ſoient celles de la même perſonne? S'il n'eſt pas poſſible que la Matière penſe, comment concevez-vous, ajoûte-t-il, qu'elle ait influence ſur une Subſtance immatérielle pour y exciter des idées? La difficulté, je l'avoüe, eſt très ſpécieuſe. Cependant elle n'eſt autre choſe. Nous venons de démontrer qu'il eſt phyſiquement *impoſſible* que la Matière penſe, & que par conſéquent il y a dans l'Homme une Subſtance

ce immatérielle unie à ſon Corps. On nous objecte, à cela, que nous ne pouvons pas *définir* de quelle manière ces deux Parties du même Compoſé agiſſent l'une ſur l'autre. Eſt-ce donc que nous pouvons rendre raiſon de tous les Phénomènes de la Nature, & s'enſuit-il qu'une choſe n'eſt point, parce que le *comment* en échappe à notre connoiſſance ? Paſſe encore, ſi nous diſions ſeulement, qu'il eſt inconcevable que le Mouvement & la Figure deviennent une Penſée, ou la forment : le Sceptique pourroit triompher. Mais nous diſons que la choſe eſt de l'impoſſibilité la plus abſoluë. Quelle n'eſt donc point la Vanité d'une Objection, qui ne tire ſa force que de l'ignorance ?

Qu'il nous ſoit ſur-tout permis, en cet endroit, de faire obſerver à l'Athée, le précipice affreux qu'il ſe creuſe à lui-même. S'il rejette la Religion, s'il renonce à l'immatérialité de ſon Ame, ce n'eſt guères que dans la Vûë de pouvoir enviſager la Mort ſans fraïeur, & de n'avoir rien à craindre au-delà du ſépulcre. Souvent il en fait l'aveu lui-même en récitant, avec la plus entière approbation, quelques Vers de deux Poëtes *Latins*. (*a*) Qu'y

(*a*) Ces deux Poëtes *Latins* ſont *Lucrèce* & *Virgile*. Voyez ſur tout *Lucret.* Lib. III, vers. 27.

Qu'y a t-il pourtant dans ſon Syſtême qui le raſſûre contre cet avenir, qui lui paroît ſi redoutable; Si nous ne ſommes pas compoſés de deux Parties de diverſes natures; s'il n'y a en nous que Matière, & ſi ce Principe matériel eſt doüé de penſée, quelles viciſſitudes, quelle diſſolution, quelle Mort, quels tems détruiront en nous le Principe de la Penſée, & le ſentiment intérieur de l'identité perſonnelle?

L'Athée eſt-il *Spinoſiſte?* Croit-il que la Penſée eſt eſſentielle à la Matière, & que c'eſt-là ce qui fait que la Perſonne eſt la même dans les divers tems de la Vie, & malgré l'écoulement perpétuel des Atômes? Il n'eſt donc pas plus à couvert des appréhenſions, que lui donne un Etat à venir en ne croïant pas de Dieu, que s'il en croïoit. Car la Mort qui diſſoudra le *Corps*, ne détruira pas la *Penſée*: cette dernière étant de l'Eſſence de la Matière, elle n'en peut être moins inſéparable que l'eſt l'Etenduë. Quelque corrompu que ſoit le Corps humain dans le Tombeau, les Parties qui le compoſoient, n'en ſont pas moins des Subſtances penſantes, & par conſéquent capables des mêmes ſenſations de Plaiſir & de Douleur dont elles furent autrefois ſuſceptibles. Voilà donc, après la Mort, une nouvelle Scène d'Infortunes & de Cha-

grins qui ne peut être évitée, & qui devient même d'autant plus effraïante, que *chaque* Atôme a ſes peines à part, & que la Nature doit être remplie d'autres *Atômes penſans*, qui peuvent avoir la malignité de ſe faire reciproquement mille maux.

Que l'on abandonne pourtant, ſi l'on veut, l'Opinion *Spinoſiſte*; & quel que ſoit le *Principe matériel*, que l'on imagine, du ſentiment intérieur de l'identité perſonnelle, les conſéquences ſeront les mêmes pour cet avenir effraïant que l'on voudroit éviter. Car ſi la Penſée n'eſt pas de l'Eſſence de la Matière, elle en doit être une Modification; & qui peut ignorer que dans tout ce qui eſt matériel, une manière d'être ne paſſe que pour faire place à une autre de la même nature? Une Couleur, ſuccéde dans la Teinture, à une autre Couleur. Une Penſée doit ſuccéder de même à une autre Penſée (*a*); & qu'y a-

(*a*) L'Endroit du Dictionnaire Hiſt. & Crit. que je cite ſur ce Paragraphe, eſt dans l'Article de *Dicéarque*, Let. C. Pag. 1043. Col 2. & 1044. Col. 1. Ed. 1702. „ L'opinion de Dicéarque, *dit* „ Mr *Bayle*, n'eſt point digne d'un Philoſophe. „ Si vous poſez une fois avec cet Auteur que l'A- „ me n'eſt point diſtincte du Corps, & qu'elle „ n'eſt qu'une Vertu également répanduë ſur tou- „ tes les choſes vivantes, & qui ne fait qu'un ſeul „ &

a-t-il à gagner dans ce changement, par la Mort? Le même Sentiment d'identité perſonnelle ne ſubſiſtera-t-il pas alors, comme il avoit ſubſiſté pendant la Vie, depuis le premier moment juſqu'au dernier?

„ & ſimple Etre avec les Corps que l'on nomme „ vivans, ou vous ne ſavez plus ce que vous di- „ tes, ou vous êtes obligé de ſoutenir, que cette „ Vertu accompagne toujours le Corps: car ce qui „ n'eſt point diſtinct du Corps, eſt eſſentiellement „ le Corps, & ſelon les premiers principes, il y a „ contradiction qu'un Etre ſoit jamais ſans ſon eſ- „ ſence. D'où il réſulte manifeſtement que la Ver- „ tu de ſentir ne ceſſe point dans les Cadavres, & „ que les Parties des Corps vivans emportent cha- „ cune avec ſoi ſa Vie & ſon Ame, lorſqu'ils ſe „ corrompent. Il n'y a donc point lieu de ſe flat- „ ter que le ſentiment ceſſera après la mort, & „ que l'on ne ſera ſujet à aucune peine. Si un „ Corps eſt capable de douleur lorſqu'il eſt placé „ dans les Nerfs, il l'eſt auſſi en quelque endroit „ qu'il ſe trouve, ou dans les Pierres, ou dans „ les Métaux, ou dans l'Air, ou dans la Mer.... „ On me dira que le ſentiment pourroit être une „ Modification du Corps, d'où il s'enſuivroit que „ la Matière, ſans rien perdre de ce qui lui eſt „ eſſentiel, pourroit ceſſer de ſentir dès qu'elle ne „ ſeroit plus enfermée dans les Organes d'une Ma- „ chine vivante. Je répons que cette Doctrine „ eſt abſurde: car toutes les Modalités dont on a „ quelque connoiſſance, ſont d'une telle nature, „ qu'elles ne ceſſent que pour faire place à une „ au-

Dans les Articles, que nous avons parcourus, ſur l'Origine du Mouvement dans la Matière, & ſur celle de l'Intelligence dans l'Homme, nous avons puiſſamment confirmé le reproche, que nous faiſions à l'Incrédule, de ſe contenter d'un Examen partial, & de ſe déterminer contre la Religion ſans approfondir les choſes, s'obſtinant même à n'y vouloir découvrir que ce qui flatte ſon goût & ſes Paſſions. Cette diſcuſſion doit être fort mortifiante pour ces ſuperbes Eſprits qui ſe débitent, ordinairement, pour les ſeuls Philoſophes qu'il y ait dans le Monde. A travers ces airs impoſans de Vanité Philoſophique, on apperçoit des gens qui raiſonnent perpétuellement au hazard, & qui donnent, par Syſtême, dans les extravagances les plus manifeſtes. En veut-on de nouvelles preuves? Il s'en préſente une bien forte, dans

„ autre Modalité du même genre. Il n'y a point „ de figure qui ſoit détruite que par une autre fi- „ gure, ni point de couleur qui ſoit chaſſée que „ par une autre couleur. . . Ainſi, pour bien „ raiſonner, l'on doit dire qu'il n'y a point de „ ſentiment qui ſoit chaſſé de ſa Subſtance, que „ par l'introduction de quelque autre ſentiment... „ Quand on nous aura donné l'exemple de quelque „ Corps, qui perd un lieu ſans en acquérir un au- „ tre, nous accorderons que certains Corps pour- „ roient perdre un ſentiment ſans en acquérir un „ autre". *Not. du Trad.*

dans la queſtion qui regarde *l'Origine* de la *Formation* de l'Univers. L'*Epicurien* n'y voulut reconnoître que le concours fortuit des Atômes, & c'étoit principalement de lui que St. *Paul* diſoit, que *ſe diſant Sage, il étoit devenu fou.* Que ſe peut-il en effet de moins raiſonné, de plus fou même qu'un Syſtême ſemblable? Mais regne-t-il plus de Bon-Sens dans les diverſes Hypothèſes de nos Incrédules modernes?

Elles ſe terminent toutes à dire, ou que le Monde eſt *éternel*, & que l'exiſtence en eſt néceſſaire, ou qu'il s'eſt formé, ſelon les uns, par une rencontre *fortuite* des parties de la Matière, & ſelon les autres, par un pur effet des Loix *Méchaniques.* Faiſons voir qu'il n'y a rien en tout cela qui puiſſe ſoûtenir l'examen d'une Raiſon attentive; & pour y procéder par ordre, montrons 1. que l'Univers n'exiſte pas néceſſairement: après quoi, nous expoſerons 2. les Caractères brillans d'une Intelligence ſuprême qui a préſidé à cet Ouvrage, & qui s'y manifeſte.

I. Quant au premier Point, deux Conſidérations nous paroiſſent ſuffire, pour ſe convaincre qu'il ne ſe peut rien de plus antiphiloſophique, que de poſer, comme le *Spinoſiſte* le fait, que le Monde exiſte néceſſairement. La première, eſt que tout Etre com-

Digitized by Google

poſé ne peut avoir une exiſtence ſemblable ; & la ſeconde, eſt, que l'on remarque dans l'Univers, divers Arrangemens qui de leur nature étoient purement arbitraires.

Serions-nous d'abord obligés de prouver dans les formes, que tout Etre *compoſé* n'exiſte pas néceſſairement? Mais la choſe parle d'elle-même. Un Etre compoſé peut avoir plus ou moins de parties; il peut changer de figure & de forme; il peut même être décompoſé tout à fait pour devenir un autre. Il n'y a donc rien dans ſa compoſition qui ſoit néceſſaire, puiſque tout y pourroit être autrement, & ce que nous diſons eſt d'une telle évidence, que *Spinoſa*, n'y pouvant réſiſter, s'eſt trouvé dans l'obligation d'établir, que la Matière eſt une, ſimple, & indiviſible; extrémité pitoïable, & dans laquelle il a également contre lui la Raiſon & l'Expérience!

L'autre Propoſition que nous avons avancée, eſt certainement de la même clarté. Nous avons dit que l'on remarque, dans l'Univers, un grand nombre *d'Arrangemens*, qui, de leur nature, étoient purement *arbitraires*; & que faut-il, qu'ouvrir les yeux pour s'en aſſûrer? Il pouvoit y avoir dans les Cieux plus ou moins d'Etoiles, leur Grandeur, leur Poſition, leur Mouvement pouvoient être tout autres; notre Terre elle-même

me pouvoit être autrement figurée, pouvoit être plus grande ou plus petite, pouvoit être autrement ſituée. Nulle néceſſité dans la plûpart de ces Phénomènes. Tout y annonce l'Ouvrage du choix, & de la liberté. Je ne dis pas que *d'autres* Arrangemens auroient été meilleurs; je dis ſeulement qu'ils étoient *poſſibles*, & que cette poſſibilité n'eſt pas conteſtable. Or, ſi l'on en convient, comme on ne ſauroit ſe diſpenſer de le faire, ne s'enſuit-il pas ſans conteſtation, que le Monde a été arrangé, comme il l'eſt, par un Agent libre, intelligent & arbitraire.

II. L'Athée répond à ceci, que ces Arrangemens peuvent être l'effet du *Hazard*, ou du Méchaniſme; & que ne croira-t-il point, plûtôt que d'admettre l'Ouvrier ſouverainement parfait auquel nous attribuons cet Ouvrage? Jamais pourtant il n'eſt plus foible, ni plus facile à décontenancer que ſur cet Article. Il brille tant de deſſein, tant de choix, tant de profonde ſageſſe, dans les Arrangemens de ce Monde, qu'il faut porter l'aveuglement ou la ſtupidité juſqu'au prodige le plus inconcevable, pour n'y pas reconnoître la Main d'un Créateur infini en tout. Les (*a*) ha-

(*a*) Sur-tout Mr. Derham dans ſa Phyſico-Théologie. *Not. du Trad.*

biles gens, qui m'ont précédé dans cette Carrière, ont déjà manié ce Sujet avec tant de force, que je me contenterois de renvoier à leurs Ouvrages, ſi je ne craignois que les Adverſaires, que je combats, ne tiraſſent quelque avantage de mon ſilence. Pour leur en ôter le prétexte, on me permettra de rappeller ici deux Preuves parlantes de l'Intelligence ſouveraine, qui s'eſt peinte elle-même dans la Nature.

La première ſe trouve dans le *Mouvement annuel* du Globe que nous habitons. Ce Mouvement eſt oblique autour du Soleil, & de pluſieurs obliquités ſemblables, qui étoient toutes également poſſibles, il eſt clair que celle qui eſt établie, eſt la ſeule qui convint aux beſoins, de tous les Lieux, & de tous les Habitans de la Terre. Si ce Mouvement eût été parallèle avec le journalier, les Saiſons n'auroient pas été variées; s'il eût été beaucoup moins oblique, il n'y auroit point eu d'Eté pour les Peuples qui ſont vers les *Poles*; & s'il l'eût été beaucoup moins vers *l'Equateur*, la *Zone Torride* n'auroit pas été habitable. Une diſpoſition qui montre tant d'Art, & tant de Vûës, d'où peut-elle venir, que d'un Etre intelligent, dont la ſageſſe & la puiſſance ſont également infinies?

No-

Notre ſeconde Preuve ſera tirée de la *Nourriture* & de l'entretien de tous les Animaux qui ſont ſur la Terre. Si le Hazard les avoit produits, ou ſi le même Hazard eût pourvû à leur ſubſiſtance, les uns n'en auroient point du tout, ou n'en auroient pas aſſez, pendant que les autres ſe trouveroient dans une ſuperfluité incommode, & que toutes peut-être manqueroient de moïens pour diſcerner, ou pour ſe procurer les Alimens convenables. Dans l'état préſent du Monde Animal, rien de ſemblable n'arrive. Dans cette diverſité, preſque infinie, de Créatures qui rempliſſent l'Air, les Fleuves, les Mers, les Déſerts, les Campagnes, les Villes, il n'en eſt aucune, qui, en entrant dans le Monde, n'y trouve d'avance une proviſion toute faite pour l'y recevoir, & pour l'y faire ſubſiſter; il n'en eſt aucune qui ne ſoit inſtruite par l'inſtinct, ou par le goût, ou de quelque autre manière, à ne pas équivoquer ſur la qualité de ſes Alimens; il n'en eſt aucune qui n'ait la pâture qui lui eſt propre, ſelon la diverſité de leurs Eſtomacs, de leurs Habitations, & de tant d'autres Circonſtances, où toutes ſe rencontrent. N'eſt-ce pas un ſujet perpétuel d'admiration, qui nous éléve, malgré qu'on en ait, à la reconnoiſſance d'une Main toute ſage, qui pourvoit avec tant d'attention, &

tant d'abondance, à la conſervation de tous les Animaux? La vraïe Philoſophie l'a ſenti, de même que la vraïe Piété. La première, empruntant la Plume de *Ciceron* (*a*), exprime les raviſſemens les plus vifs à la vûë de ce magnifique ſpectacle; & la ſeconde fit dire au Pſalmiſte, en adorant le Créateur dans la méditation de ſes Ouvrages, (*b*) *O! Seigneur, que tes Oeuvres ſont en grand nombre! Tu les as toutes ſagement faites! La Terre eſt pleine de tes richeſſes. Toutes les Bêtes s'attendent à Toi, afin que tu leur donnes leur Pâture en leur tems. Tu la leur donnes, & elles la recueillent. Tu ouvres ta Main, & elles ſont remplies de biens!*

Quelque criminelle, & quelque inexcuſable que ſoit l'Incrédulité, puiſque, comme nous venons de le voir, elle eſt combattuë, ſur les Articles les plus importans de la Religion Naturelle, par les lumières les plus ſûres de la ſaine Raiſon, elle ne laiſſe pas de ſe ſoutenir par l'eſperance flateuſe de l'impunité. Quand il y auroit un Dieu, dit-elle, il ne s'enſuivroit pas, que des Hommes, qu'il a lui-même créés libres, doivent être gênés dans leur manière de croire & d'agir. Elle croit donc qu'en vertu de cette Liberté, qui appartient en propre à notre Nature, comme dif-

(*a*) Ciceron, de Nat. Deor. Lib. II. pag. 206. 207. Edit. de *Davies*. (*b*) Pſe. CIV, 24. & ſuiv.

à toutes les Intelligences, il n'y a non plus de différence entre le *Juſte* & *l'Injuſte*, qu'entre le *Vrai* & le *Faux*, & que par conſéquent, de quelque manière qu'on vive en ce Monde, il n'y a rien ni à eſperer ni à craindre de l'Etre ſuprême.

A cet égard *Hobbès* a porté le dérangement dans la Morale plus loin que ne le faiſoient les Perſonnes, qui, du tems d'*Eſaïe*, appelloient *le Mal, Bien, & le Bien, Mal.* Celles-ci ne nioient pas qu'il n'y eût des Vertus & des Vices, des Actions qui fuſſent dignes de loüange, comme d'autres qui méritoient d'être blâmées. Mais accommodant les noms à leurs préjugés, ils donnoient celui de *Bien* à ce qu'ils faiſoient *eux-mêmes*, ou à ce qui étoit fait par leurs *Amis*, & celui de *Mal*, à ce qui ſe faiſoit par des gens contre leſquels ils étoient ou *ligués*, ou *prévenus*. La contradiction de ces jugemens ne pouvoit que les jetter ſouvent en de grands embarras, par la néceſſité des diſtinctions frivoles auxquelles il leur falloit perpétuellement recourir. *Hobbès* s'eſt affranchi de cette contrainte, en décidant que toutes les Actions humaines ſont indifférentes de leur nature, & que les ſeules règles en ſont, pour les Particuliers, l'agréable & l'utile.

De nos jours ce ſentiment n'a que trop gagné dans le Monde. Tout y eſt plein de gens

Digitized by Google

gens qui paroiſſent avoir adopté ces idées, & qui tâchent même de les répandre. On dit que celles du *Bien* & du *Mal* Moral ſont purement arbitraires; qu'il y entre beaucoup de caprice; que la Mode en décide, comme de tout autre choſe, que chaque Nation a les ſiennes, qui ne ſont pas celles de ſes Voiſins; que les Princes les étendent, ou les rétreciſſent ſelon les intérêts des Etats, & qu'au fond c'eſt cet intérêt, tant public que particulier, qui eſt la grande Raiſon, comme le premier Mobile de toutes les affaires humaines. On ajoûte qu'il paroît aſſez, au train commun de ce qui ſe paſſe actuellement dans toutes les Sociétés, que Dieu regarde, d'un œil d'indifférence, tout ce qui ſe fait ſur la Terre, puiſqu'il ne meſure ni les Châtimens ni les Récompenſes, ni au démérite, ni au mérite des Hommes. Pour ôter donc cette reſſource à l'Impiété, nous avons deux choſes à faire. 1. Nous montrerons qu'il y a une différence, eſſentielle & réelle, entre les Vertus & les Vices; & 2. nous ferons voir enſuite que l'on tire une conſéquence très fauſſe de l'apparente confuſion que l'on remarque dans les diſpenſations de la Providence pendant cette Vie.

1. Trois Conſidérations établiſſent, invinciblement, *l'eſſentialité* de la différence entre la Vertu & le Vice. La 1. ſe tire de la

Rai-

Raiſon des Choſes, puiſqu'une diverſité réelle dans les Rélations, en doit mettre une ſemblable dans les Devoirs. La 2. ſe tire de *l'Autorité*, les Philoſophes & les Législateurs aïant tous bâti ſur ce Principe; & la 3. ſe tire de la *Conſcience*, ceux-là même, qui ſont le plus imbus de la maxime pernicieuſe que nous combattons, ne manquant point de s'en départir en certaines rencontres.

A conſidérer d'abord la *Raiſon des Choſes*, il eſt certain qu'une diverſité réelle de *Rélations*, en doit mettre dans les *Devoirs*, une non moins réelle par rapport à des Etres qui ſont *intelligens*, & qui par cela même ſont capables de connoître & de ſentir ces différences. Si la connoiſſance de l'Homme étoit auſſi bornée que celle de la Brute, qui ne peut voir, dans ce qu'elle fait, que l'agrément ou que l'utilité qui lui en revient, il n'y auroit, ſans doute, pour lui, non plus que pour elle, ni juſte, ni beau, ni honnête, qui le mît dans l'obligation de contraindre ſes Paſſions, & de gêner ſes Plaiſirs. Mais comme il a reçu en partage la *Faculté*, que la Brute n'a point, de pouvoir comparer les Choſes entre elles, & dans les rapports qu'elles ont avec lui, ou avec d'autres Perſonnes, il ne peut non plus lui être permis d'agir contre les jugemens qu'il en porte, qu'il n'eſt en ſon

ſon pouvoir de faire que ce qui eſt ne ſoit point. La connoiſſance des Choſes, & de nos Rélations établit donc une *Loi Naturelle*, qui eſt antérieure à toute Loi Poſitive, & dont aucune Créature raiſonnable ne ſe peut affranchir. Diſons-le en un mot : toute différence Morale, fonde néceſſairement pour nous, une obligation Morale, & l'on objecte vainement à ceci, que ſi l'obligation de cet ordre étoit auſſi naturelle à l'Homme que l'eſt le Motif de l'intérêt, & que le ſentiment du plaiſir, tous les Hommes s'en appercevroient avec la même évidence. Il s'en faut beaucoup, je l'avoüe, qu'ils ne ſoient tous auſſi frappés de la *beauté* de la Vertu, & de la *turpitude* du Vice, qu'ils ſont ſenſibles aux attraits de l'agréable, comme à ceux de l'utile. Mais tant de choſes concourent à affoiblir en eux le *Goût Moral*, que l'on ne peut en être ſurpris, & qu'aſſûrément on n'en doit rien conclure. Quoi donc! n'y auroit-il point de Symmetrie, parce qu'il n'y a que très peu de gens qui en entendent les Loix; ou dira-t-on qu'il n'y a point naturellement d'Harmonie, parce que certaines Oreilles n'aiment pas la Muſique?

Cette réflexion vient d'un Homme que nos Incrédules liſent avec approbation ; c'eſt l'Auteur des *Caractériſtiques*

ques (*a*). „ Si quelqu'un, *dit-il*, donnant „ des leçons de Muſique, poſoit pour prin- „ cipe, que la Meſure, ou que la Régle de „ l'Harmonie, n'eſt que Caprice, que Vo- „ lonté, que Quinte, ou que Mode, il n'eſt „ pas fort vraiſemblable qu'on l'écoutât avec „ beaucoup d'attention, & que l'on reçût tout „ cela d'un grand ſérieux. Car naturellement „ *l'Harmonie* eſt *Harmonie*, malgré les juge- „ mens ridicules que certaines gens portent „ de la Muſique; & de même la Symmetrie „ & la Proportion ſont fondées dans la natu- „ re des Choſes, quelque barbare ou quel- „ que gothique que puiſſe être le goût de „ quelques Perſonnes, dans leur Architectu- „ re, dans leur Peinture, ou dans quelque „ autre Art ſemblable que ce puiſſe être. Il „ n'en eſt pas autrement dans les choſes qui „ concernent la Conduite & les Mœurs; les „ mêmes Nombres, la méme Harmonie, & la „ même Proportion ont lieu dans la *Morale*, & „ ſe marquent dans les caractères des Hommes "

L'Autorité confirme 2. puiſſamment ce que nous venons de dire de la Raiſon, & de la Nature des Choſes. Ceux d'entre les Hommes qui ſe ſont le plus appliqués à étudier la Nature humaine, ou qui ont le plus approfondi le grand Art de la gouverner, ſe ſont tous

(*a*) Shafsbury, Charac. Avis à un Aut. Sect. 3. I. Vol. pag. 353.

tous accordés à poſer pour premier fondement, qu'il y a, entre les Vertus & les Vices, une différence réelle, & qui vient de la Nature elle-même; c'eſt là-deſſus que les *Philoſophes* bâtirent leurs Syſtêmes de *Morale*, & les *Légiſlateurs* ceux de leur *Politique*.

Parmi tous les *Philoſophes* de l'Antiquité Païenne, qui parurent avec quelque diſtinction dans leur tems, nous n'en connoiſſons aucun (*a*), qui n'ait fait conſiſter le Principal bonheur de la Vie, dans l'attention à bien vivre,

(*a*) Mr. *Gurdon*, qui paroît avoir ſuppoſé que tous ſes Lecteurs étoient verſés dans la lecture des anciens Philoſophes, ne marque point ici de renvoi. Perſuadé que quelques-uns des miens ſeront moins ſavans, j'ai cru qu'il ne leur ſeroit pas inutile de voir quelques preuves de ce que notre Auteur avance en cet endroit. Je commencerai, par un *Pythagoricien*, nommé *Hippodame*. Voici ce qu'il dit dans un Fragment que *Stobée* nous a conſervé. Ap. Opuſc. Mythol, & publié par *Gale*, pag. 659. Ed. Amſt. 1688. „ Entre les Animaux, „ les uns ſont capables de bonheur, & les autres „ ne le ſont pas. Les premiers ſont ceux qui ont „ la Raiſon en partage, parce qu'il ne peut y „ avoir de bonheur ſans Vertu, & que la Vertu „ eſt inſéparable de la Raiſon. Les Animaux, qui „ ne ſont pas capables de bonheur, ſont ceux à „ qui la Raiſon manque". A ce Diſciple de *Pythagore*, j'ajoûterai *Ariſtote*, de l'Ethique duquel je me contenterai de copier quelques Périodes.

„ Le

vivre, comme dans le ſeul parti qui convienne à l'excellence de notre Nature. Puſant tous d'abord, pour une Vérité réconnuë, que l'Homme eſt conduit par la *Raiſon* & par les *Paſſions*, ils ont jugé, d'une manière unanime, que la première eſt la ſeule qui lui faſſe véritablement honneur, qui le diſtingue eſſentiellement de la Brute, & qui le mene à la félicité véritable: la Raiſon, étant, à leur avis, inſéparable de la Vertu, comme la Vertu l'eſt de la Raiſon. Il n'y a pas juſqu'au voluptueux

„ Le bien de l'Homme, eſt l'action de ſon Ame „ ſelon la Vertu, & s'il y a pluſieurs Vertus qu'il „ pratique, ſelon la meilleure, & la plus parfai„ te. . . . Car en admettant trois ſortes de biens. . „ ceux de l'Ame ſont plus proprement des biens, „ & les plus excellens. . . . Il eſt donc confor„ me à la Raiſon, que le bien vivre, & le bien „ faire conſtituë l'Homme heureux, &c." *Ad. Nicom.* Lib. I. pag. 9. 10. & 11. Ed. Mor. 1560. Quant aux *Stoïciens*, leur Morale eſt ſi connuë, qu'il ſuffira, pour mon deſſein, d'en extraire cette légère idée, tirée de *Diogène Laërce* Lib. VII. §. 87. „ Zénon, dans ſon Traité de la Nature de „ l'Homme, dit que la fin en eſt de vivre confor„ mement à la Nature, c'eſt-à-dire, de vivre ſe„ lon la Vertu, parce que la Nature nous y con„ duit". Rien ne ſeroit plus facile que de groſſir ce Recueil. En voilà pourtant aſſez pour convaincre les perſonnes peu lettrées, que Mr. *Gurdon* ne parloit pas ici au hazard. *Nos. du Trad.*

eux *Epicure*, qui ne ſe ſoit fait honneur d'adopter, dans ſon Syſtême, ces brillantes idées. Il dit, (*a*) que „ l'on doit préferer les Vertus à cauſe du plaiſir; que la Vertu ſeule „ n'en peut être détachée; qu'il n'eſt pas poſſible de vivre agréablement, à moins qu'on „ ne vive avec prudence, avec honnêté, & „ avec juſtice; *que* l'on ne vit ni prudemment, ni honnêtement, ni juſtement, ſans „ vivre avec agrément; & qu'il ne ſe peut „ qu'un Homme qui vit ſans prudence, ſans „ honnêteté, & ſans juſtice, vive avec douceur". Quelle honte pour nos Incrédules, qu'ils portent *l'Epicuréïſme* plus loin que ce Philoſophe n'ôſa le porter, & qu'en marchant ſur ſes traces, dans les Articles d'un Dieu Créateur & d'une Providence, ils franchiſſent, à l'égard de la Morale, un pas, ſur le bord duquel un reſte de pudeur le retint?

Il eſt viſible encore que tous les *Légiſlateurs*, non ſeulement, furent perſuadés eux-mêmes qu'une *Loi Naturelle* ſervoit de baſe à leurs *Loix Poſitives*, mais trouverent auſſi les Peuples imbus & pénétrés des mêmes idées. Ils auroient effectivement élevé leur Edifice en l'air, ſi ce Principe ne leur eût pas ſervi de fondement & de baſe. *Hobbès* a beau dire que toutes les Sociétés ne ſe formerent que par

(*a*) Epicur. ap. D. Laërt. Lib. X. §. 138.

par un Contract *volontaire*, ou *forcé*. Comment se seroit-il fait *volontairement*, si la Raison ne l'eût pas fait approuver ; & comment compter sur une Obéissance *contrainte*, après la mort des Tyrans? Si la justice, la reconnoissance, la fidélité n'étoient que de vains noms, de quel appui, de quelle consistence pouvoient être des Etablissemens qui en auroient tiré leur existence?

Mais, dit-on quelquefois, si les Législateurs avoient tous bâti sur le fondement d'une Loi Naturelle, aucun n'auroit favorisé, comme quelques-uns l'ont fait, des actions moralement criminelles. (*a*) On cite l'exemple de *Lycurgue*, qui permit, à la Jeunesse

(*a*) On donne, à mon avis, trop d'étenduë à la permission du Vol, autorisé par les Loix de *Lycurgue*. Je crois donc qu'il est nécessaire de faire observer, que ce Législateur ne l'accordoit que dans les cas de nécessité, tels que sont ceux où l'on se trouve, lorsque pressé par la faim, on ne peut avoir des Alimens qu'en les dérobant. *Xénophon* nous apprend que les Enfans, à *Sparte*, étoient élevés, selon les Loix de *Lycurgue*, sous une Discipline très sévère, & dans une Sobriété qui pouvoit, quelquefois, aller à l'excès. Alors le Législateur avoit de l'indulgence pour ceux, qui, aïant plus d'appétit que les autres, n'avoient pas leur nécessaire, & vouloit néanmoins que cela même leur coutât quelque peine. „ De peur qu'ils ne fussent „ trop pressés par la faim, ne leur laissant pas le „ moïen

de *Lacédemone*, de voler ſes Voiſins, pourvû qu'elle le fît avec dextérité. Cependant on devroit prendre garde qu'il ne s'agit, proprement, dans cet Exemple (*a*), que d'une re-

„ moïen d'y pourvoir autrement, il leur permit „ de dérober les choſes dont ils avoient beſoin dans „ cette néceſſité". Laced. Reſp. Pag. 535. Ed. Baſil. 1595. Cela change un peu, comme on voit, l'état de la queſtion. *Not. du Trad.*

(*a*) Je crois la Réponſe de Mr. *Gurdon* fort ſolide & fort bonne, ſur le cas particulier dont il s'agit ici; & ſi l'on y ajoûte ma Remarque précédente, je ne vois pas quel avantage on peut tirer de cette Loi de *Lycurgue*. Mais je ne ſaurois diſſimuler que cette Réponſe ne ſuffit pas pour tous les Exemples, que l'on allégue, des dérogations prétenduës ou réelles, qui ont été faites à la Loi Naturelle par les Loix Poſitives. *Montagne*, dans ſes *Eſſais*, Liv. II. Ch. XII. s'eſt fait un vrai plaiſir d'entaſſer ces exemples, comme pour mortifier les Partiſans de la Religion. „ Ils ſont plaiſans, „ *dit-il*, quand pour donner quelque certitude „ aux Loix, ils diſent qu'il y en a aucunes fermes, „ perpétuelles, & immuables, qu'ils nomment „ naturelles, qui ſont empreintes en l'humain genre par la condition de leur propre eſſence; & „ de celles-là, qui en fait le nombre de trois, qui „ de quatre, qui plus, qui moins; ſigne que c'eſt „ une marque auſſi doubteuſe que le reſte. Or ils „ ſont ſi défortunés, car comment puis-je nommer cela, ſinon défortune, que d'un nombre de „ loix ſi infini, il ne s'en rencontre au moins une „ que la fortune & témérité du ſort ait permis être

„ uni-

reſtriction au droit de *Propriété*, qu'il appartient légitimement à l'Autorité Souveraine d'étendre ou de limiter, comme elle le juge à propos pour le bien commun de l'Etat. Cela ne prouve donc rien contre nous, & nous trouvons au contraire, dans la conduite du même *Lycurgue*, une Preuve parlante de la connoiſſance qu'il eut d'une Loi naturelle, & de l'indiſpenſable obligation où il jugea que tous les Hommes étoient de la reſpecter. Pour aſſûrer à ſes Loix une obéiſſance éternelle (*a*), il fit engager les *Lacédémoniens* par *Serment* à n'y rien changer juſqu'à ſon retour, & ſortit de leur Ville dans le deſſein

„ univerſellement reçuë par le conſentement de „ toutes les Nations? Ils ſont, dis-je, ſi miſéra- „ bles que de ces trois ou quatre loix choiſies, il „ n'y en a une ſeule, qui ne ſoit contredite & de- „ ſadvouée, non par une Nation, mais par plu- „ ſieurs". Je voudrois donc faire obſerver ici, que *Montagne*, & ſes ſemblables, uſent d'une inſigne mauvaiſe foi dans leurs preuves. Car 1. ils font entrer dans leur Catalogue la pratique, ou les ſentimens de quelques *Particuliers*; ce qui ne ſert qu'à groſſir les objets. Ils oppoſent 2. aux Loix *Naturelles*, non des *Loix* proprement dites, mais des *Coutumes*, que de mauvais Exemples n'ont pû que trop facilement introduire, & 3. ils réduiſent à 3. ou 4. toutes les Loix Naturelles, comme pour inſinuer qu'il ne faut qu'un nombre égal de dérogations pour les rendre douteuſes. *Not. du Trad.*

(*a*) Plutarc. in Hiſt. Lycurgi.

de n'y jamais revenir. S'il n'avoit pas cru lui-même, & si les Habitans de *Sparte* n'eussent pas cru, comme lui, qu'antécédemment à toute Loi Positive, la Religion du Serment est sacrée, quelle auroit été la raison de cet Expédient, & quel effet auroit-il pû s'en promettre?

Enfin les Incrédules trouveront bon, s'il leur plait, qu'ici nous les opposions *eux-mêmes* à eux-mêmes. Il y a certainement des rencontres, où la Conscience, plus forte que le Système, leur dicte, comme à nous, que la différence Morale est réelle; que de leur nature les actions humaines ne sont pas arbitraires; & qu'il y a, dans la Vertu, un *grand* & un *beau* qui ne doit pas son existence au Caprice, de même que dans le Vice, un *bas* & un *laid* que l'on n'en sauroit séparer. Quelque esclaves qu'ils soient de leurs intérêts, & de leurs plaisirs, n'est-il pas vrai, que, toutes choses égales, ils aiment mieux se les procurer, quand ils le peuvent, par des voies honnêtes & vertueuses, que par des routes contraires, & qu'ils ne manquent pas même, dans ces occasions, de s'en faire un mérite auprès des autres, & d'en goûter intérieurement plus de satisfaction véritable? S'il arrive qu'un Ami les trahisse, qu'un faux Témoin les calomnie, qu'un service qu'ils ont rendu,

ne ſoit pas ſuivi de reconnoiſſance, ou que l'on abuſe, contre eux-mêmes, des graces qu'ils ont faites, ils crient auſſi-tôt aux Monſtres de perfidie, de noirceur, de lâcheté, d'ingratitude; & pourquoi tous ces cris, je vous prie, ſi les Perſonnes, dont ils ſe plaignent, ne ſont point en faute; ou comment pourroient-elles être en faute, s'il n'y a réellement aucune Equité naturelle?

II. Se trouvant pouſſés à bout par ces Conſidérations, & ne pouvant nier que, par rapport aux Hommes, la différence, entre les Vertus & les Vices, ne ſoit réelle, ils oſent penſer que, par rapport *à Dieu*, cette différence, ou n'exiſte pas, ou ne tire point à conſéquence. Quelquefois à les entendre, Dieu qui voit les choſes autrement que nous, & dont les Penſées ſont fort au-deſſus des nôtres, peut bien ne pas trouver, dans nos actions, le Bien ou le Mal que nous y trouvons nous-mêmes. Abſurdité trop groſſière, pour mériter une réfutation diſcutée! Car elle revient à dire que Dieu, qui a *établi*, lui-même, la diverſité des Rélations où nous pouvons être dans le cours de la Vie, & qui nous a donné une intelligence pour conformer notre conduite à la diverſité de ces Rélations, n'a pas voulu en effet que nous fuſſions dans l'obligation de le faire.

Ceci n'étant pas ſoutenable, on en appelle aux déciſions de la Providence. Cette Providence n'exerce point à préſent de jugement déciſif. C'eſt peu que ſouvent la Vertu y ſoit ſans Récompenſe, & le Vice ſans Châtiment. Souvent même l'Ordre de la juſtice y paroît renverſé. Les Récompenſes y ſont pour le Vice, & les Châtimens pour la Vertu. Dieu donc, conclut l'Incrédule, ne met, lui-même, aucune différence réelle, entre le *Bon* & le *Méchant*, entre le *Juſte* & *l'Injuſte*. Quelle concluſion pourtant! & comment ſe peut-il que des gens, qui font mine de raiſonner, portent l'aveuglement juſques-là? Quoi! De ce que les Hommes ne ſont pas jugés, *définitivement*, dans ce Monde, s'enſuit-il qu'ils ne le ſeront jamais? Tout annonce, tout établit le contraire, & la confuſion même qui regne à préſent dans les choſes humaines, en eſt une preuve. La poſſibilité d'une rétribution à venir ne peut être conteſtée par les Ennemis de la Religion, puiſque dans leurs propres principes, ainſi que nous l'avons déjà vû ci-deſſus, ils doivent croire que ce qui penſe, en eux, en-déçà du Tombeau, doit ſubſiſter & penſer de même au-delà du Sépulcre. Cette rétribution à venir, ſi elle eſt poſſible, eſt évidemment néceſſaire, dès que l'on reconnoît un Dieu Légiſlateur & Arbitre

des

des Hommes. Il eſt clair alors que la Vie n'eſt, à dire vrai, que le tems du *Noviciat*, ou celui de *l'Epreuve*; de ſorte que celui des Récompenſes & des Châtimens ne doit être, régulièrement, que dans une autre Vie; & qu'au lieu de conclure, comme on le fait quelquefois, que cette rétribution ne ſe fera jamais, parce qu'elle ne ſe fait point encore, on doit abſolument tirer la concluſion oppoſée, qu'elle ſe fera de certitude dans l'Eternité, parce qu'elle ne ſe fait point dans le tems.

Le *renvoi* de ce jugement déciſif, n'a donc rien qui autoriſe l'illuſion que ſe font les Incrédules. Le ſupport de la Providence, n'eſt point une approbation de leurs Crimes. L'abus, qu'ils font de ſes bontés, n'eſt au contraire qu'une affreuſe aggravation de leurs fautes. La Raiſon ſeule devroit ſuffire pour les en convaincre. Dieu ne ſe fut-il expliqué que par elle, ils ſeroient ſans excuſe. Mais que ſera-ce, ſi l'on conſidére que Dieu ne s'eſt pas contenté de leur parler par la Voix de la Nature, qu'il l'a fait auſſi par celle de la Révelation, & que les obſcurités, qu'il pouvoit y avoir dans la Religion Naturelle, ſe diſſipent entiérement aux grandes clartés de la Religion Révelée. Auſſi eſt-ce contre cette dernière que l'Incrédulité réſerve ſes derniers

& ſes plus grands efforts; ce qui nous met dans la néceſſité de l'y ſuivre.

Les Ennemis de la Révelation, s'y prennent de trois principales manières pour la combattre, ou plûtôt pour juſtifier la réjection qu'ils en font. La première, eſt de ſoûtenir que la divinité de ſon Origine ne peut être ſuffiſamment prouvée; la ſeconde, eſt de prétendre qu'il n'y a point de Révelation qui ſoit néceſſaire; & la dernière enfin, eſt de dire que parmi tant de Religions poſitives qui ſe diſent d'une Origine Céleſte, on ne peut démêler celle qui doit être la vraïe. Dans le deſſein de diſſiper les illuſions que l'on ſe fait à ſoi-même, ou que l'on tâche de faire au Public ſur ces trois chefs généraux, nous les examinerons l'un après l'autre, dans l'Ordre que nous venons d'indiquer; & pour abréger le détail, nous ne conſidérerons la choſe ici, & dans la ſuite que par rapport à la Religion des Chrétiens, parce qu'elle eſt effectivement le ſeul & grand Objet où portent tous les coups de l'Incrédulité parmi nous.

On ſoutient d'abord, que les preuves de divinité, que nous attribuons à la Miſſion de JESUS-CHRIST, ne ſont pas *ſuffiſantes*, & ne ſatisfont point entiérement la Raiſon. Ces preuves, tirées des *Miracles*, purent bien, dit-

dit-on, ſuffire pour les *Juifs* (*a*), qui étoient accoutumés à y déférer, & parmi leſquels, pour cette raiſon, au rapport *d'Origène*, JESUS-CHRIST, fit des *Oeuvres qu'aucun autre Homme n'avoit faites*. Mais, ſelon *Spinoſa*, ce qui ſuffiſoit pour ce Peuple, n'étoit point aſſez convainquant pour le reſte des Hommes, parce qu'à ſon avis d'un côté (*b*), le Miracle n'eſt dans le fonds qu'une *Opération naturelle*, dont on ignore la Cauſe, & que de l'autre (*c*), il fut *très poſſible* que les Apôtres s'en laiſſaſſent facilement impoſer. Pour parer ces deux attaques, nous avons donc deux choſes à faire. La I. ſera de montrer qu'en ſuppoſant la Vérité des Faits, les Miracles, que JESUS-CHRIST opéra, at-

(*a*) Orig. adv. Celſ. Lib. II. p. 95. Ed. Spenc.

(*b*) Spinoſa, Epiſt. XXIII. „ Je prens les Miracles & l'Ignorance, pour des termes ſynonimes, parce que ceux, qui tâchent d'établir l'Exiſtence de Dieu, & la Religion par les Miracles, veulent expliquer une choſe obſcure, par une autre qui eſt encore plus obſcure, & qu'ils ignorent parfaitement; de ſorte qu'ils introduiſent une nouvelle forme de Logique, en réduiſant, non à l'impoſſible, comme on parle, mais à l'ignorance ".

(*c*) C'eſt encore un des ſubterfuges de *Spinoſa* dans la même Epître, lorſqu'il ne peut éluder certains Miracles, en les rapportant à des Cauſes purement naturelles.

atteſterent ſuffiſamment la divinité de ſa Miſſion; & la 2. doit être de faire voir que les Faits ſont certains, & que le témoignage rendu, là-deſſus, par les Apôtres, mérite une entiére créance.

I. Je dis, qu'en *ſuppoſant* la vérité des Faits qui ſe trouvent dans l'Hiſtoire de nos Saints Évangiles, les Miracles, que JESUS-CHRIST opéra, prouverent *ſuffiſamment*, pour tous les Hommes, la divinité de ſa Miſſion. Car, nous poſons d'abord pour Principe, que le Miracle, conſidéré comme l'Ouvrage d'un Etre qui eſt *ſupérieur* à la Nature, & qui agit librement ſur elle, n'eſt pas une choſe impoſſible. Ce qui fait que *Spinoſa* le nie, c'eſt que dans ſon Syſtême, Dieu eſt un Agent néceſſité; d'où il conclut, très conſéquemment, que les Loix du Mouvement étant, de toute néceſſité ce qu'elles ſont, tous les effets en doivent être également naturels, quoiqu'il y en ait quelques-uns qui reviennent plus rarement que les autres. Nous avons déjà fait ſentir, ci-deſſus, l'abſurdité de cette étrange Philoſophie. Ni la *Matière*, ni le *Mouvement* ne ſont néceſſaires. Il n'y a que DIEU qui le ſoit, & ce Dieu, par la néceſſité même de ſon Exiſtence, devant être ſouverainement *libre*, il eſt eſſentiellement revêtu du pouvoir ou de ſe conformer aux Loix du

du Mouvement qu'il a lui-même, *arbitrairement*, établies, ou d'y déroger quand il le juge à propos. La poſſibilité des Miracles, ne pouvant donc, à notre avis, être conteſtée, nous en tirons ces deux conſéquences en faveur de ceux de notre Sauveur. 1. Ils ne purent être les effets d'aucune Loi naturelle, & 2. ils ne purent l'être non plus d'aucune Intelligence inférieure à l'Etre ſuprême, & dépendante de lui.

Si l'on me demande ce qui me fait affirmer que les Miracles, que JESUS-CHRIST opéra, ne purent être l'effet d'aucune Loi naturelle, j'en ai deux à produire, que je crois ſans replique. L'une eſt, que l'on ne ſauroit rendre raiſon de ce qu'il ne s'en fait pas davantage; & l'autre eſt, que l'on ne ſauroit expliquer comment JESUS-CHRIST parvint à la connoiſſance de ces ſecrets de la Nature, ignorés de toute la Terre.

Pour ſentir toute la force de la première de ces Conſidérations, que l'on me permette de choiſir un Exemple, qui ſoit frappant par lui-même, & ſur lequel il y ait le moins d'équivoques à craindre. Ce ſera celui des Perſonnes mortes, à qui JESUS-CHRIST rendit la Vie. Que l'on raſſemble, ſi l'on veut, toutes les Hiſtoires ſemblables, vraïes ou fauſſes, que l'on a écrites ou débitées. Il eſt cer-

certain que ces *Réſurrections* ſe réduiſent à un très petit nombre, & qu'en mettant à l'écart celles qui ſont évidemment ſuſpectes ou fabuleuſes, le nombre en eſt encore, ſans comparaiſon, plus petit. En les repartiſſant ſur la totalité des ſiécles, qui ſe ſont écoulés depuis l'Origine du Monde, à peine mille années en pourroient-elles donner un Exemple. Qui ne le voit néanmoins? ſi les *Réſurrections* étoient l'effet des Loix de la Nature, elles devroient être, ſi non, auſſi communes, au moins de très peu plus rares que les *Naiſſances*. Au moins eſt-il ſûr que ſi les Naiſſances étoient auſſi peu fréquentes que les Réſurrections, elles ne paroîtroient ni plus poſſibles, ni plus vraiſemblables. Dira-t-on que le Méchaniſme, qui réûſſit, tous les jours, dans les unes, manque d'ordinaire ſon effet dans les autres? Ce ſeroit ſe moquer du monde: car il ne s'agit pas ici d'un effet qui manque quelquefois, ou même qui manque ſouvent; mais qui manque preſque toujours, pendant que l'autre ne manque preſque jamais.

Répondre froidement à cela, comme on le fait quelquefois, que ce Phénomène eſt un de ceux dont les Cauſes naturelles, quoiqu'exiſtentes, n'ont pas encore été *découvertes*; mais que l'on pourra les découvrir à quelque heure, à force d'Obſervations & d'Expériences, c'eſt

c'eſt parler *contre* l'Expérience elle-même, je veux dire contre celle de tous les lieux, & de tous les ſiécles. Par-tout & de tout tems on a vû que, bien différens du Grain qui porte, au-dedans de lui, le Germe qui le fait revivre, il ne reſte à nos Corps aucun Principe de Vie; & par conſéquent on a vû que c'eſt leur Cours naturel de ſe pourrir dans la Terre, & non d'y reſſuſciter. Sans nier donc qu'il n'y ait beaucoup d'Effets naturels dont les Cauſes nous ſont encore inconnuës, il eſt conſtant que ce n'eſt point à cette Claſſe que la Réſurrection d'un Mort ſe peut rapporter.

Que ſi l'on s'obſtine pourtant à le prétendre, il faudra dire que JESUS-CHRIST connut les Cauſes naturelles de ce Prodige, & ſut les mettre en uſage, tant par rapport au tems précis où elles devoient agir, que par rapport à la maniére dont elles devoient opérer. Car on ne peut nier qu'il n'ait fait ſes Miracles avec toutes les façons d'un Homme qui étoit ſûr du ſuccès, & qu'il y réuſſit toujours à ſa gloire. (*a*) D'un ſeul mot de ſa bouche il guérit une infinité de Malades au moment qu'on les lui préſentoit. (*b*) Dès qu'il appelle *Lazare*, mort depuis quelques jours,

(*a*) Mat. IV. 24. 25. VIII. 3. &c.
(*b*) Jean XI. 43.

jours, *Lazare* ſe leve & ſort du Sépulcre. (*a*) En oignant de boüe les yeux d'un Aveugle-né, celui-ci jouït auſſi-tôt de la Vûë. Il promet à ſes Diſciples (*b*) de reſſuſciter lui-même le troiſième jour de ſa ſépulture, & il reſſuſcite à point nommé ce jour-là. Si ce n'étoit là que des Secrets naturels, où eſt-ce que JESUS-CHRIST les apprit, & comment s'eſt-il fait qu'ils n'aïent été connus que de lui? C'eſt une Queſtion, ſur laquelle *Spinoſa* jugea prudemment qu'il devoit garder le ſilence.

En établiſſant donc pour certain, que les Miracles de JESUS-CHRIST ne peuvent être opérés par un effet des Loix de la Nature, il reſte à ſavoir s'ils ne le furent point par quelque *Intelligence*, inférieure à l'Etre ſuprême, & dépendante de lui. Mais ici la Raiſon ſe déclare pleinement contre la poſſibilité de cette Hypothèſe, ſi non ſur tous les Faits miraculeux que les Evangéliſtes rapportent, au moins ſur quelques-uns, & ſinguliérement ſur l'Article des Réſurrections. Il eſt clair que pour rendre la Vie à des Morts, il ne faut pas moins de pouvoir, que pour donner la Vie à un Compoſé de Matière. Or, il eſt évident que ce Pouvoir, n'appartient, & ne

(*a*) Jean IX. 6.
(*b*) Matt. XXVII. 63.

ne peut appartenir qu'à Dieu seul, parce qu'il ne peut y avoir d'autre CREATEUR que lui dans la Nature.

On objecte pourtant, à ceci, quelques Faits, desquels on s'imagine être en droit de conclure, que des Etres *créés* peuvent, par *eux-mêmes*, donner la Vie des Corps inanimés, ou la rendre à ceux qui l'ont perduë. Pour le premier, l'on allégue les *Magiciens d'Egypte* qui convertirent leurs Verges en Serpens, & qui produisirent des Grenouilles. Pour l'autre, on cite *Apollonius* de *Tyane*, qui à *Rome*, dit-on, ressuscita une Morte. Mais, qu'il soit permis de le demander; la réalité de ce qui regarde les uns, & la vérité de ce qui concerne l'autre, sont-elles bien constatées? Il nous paroît que (*a*) le changement de la Verge des *Magiciens* en Serpent ne fut qu'une illusion faite à la Vûë, puisque bientôt après (*b*) il ne fut pas en leur pouvoir de produire des Poux, & qu'à l'égard des Grenouilles, leur habileté se borna, non à en créer (*c*), mais à en faire *sortir* des Eaux pour *couvrir le Païs*. Il nous paroît aussi, par la Rélation même (*d*) de *Philostrate*, que le

(*a*) Exod. VII. 11. 12.
(*b*) Exod. VIII. 18. (*c*) Exod. VIII. 7.
(*d*) Philostrat. de Vit. Apol. Tyan. Lib. IV, C. 45.

le Miracle, attribué à *Apollonius*, eſt un Fait fort douteux. „ Que cette Dame, *dit l'Hiſ-* „ *torien*, conſervât encore quelque Etincelle „ de Vie, que les Médecins n'y appercevoi- „ ent point, ou qu'elle fût réellement morte, „ c'eſt ce qui p[illegible] incertain, non ſeulement „ à Moi, mai[illegible] auſſi à ceux qui furent pré- „ ſens lorſqu'[illegible]ſembla qu'Apollonius la rap- „ pella à la v[illegible]". Cela parle donc de ſoi-même ; [illegible]re ſont point là des parallèles à nous o[illegible].

[illegible] *Spinoſa* ſe donna-t-il bien garde [illegible] prévaloir. On dit même qu'il convenoit, ſans façon, que ſi la réalité des Miracles, attribués à JESUS-CHRIST, lui eût paru certaine, il n'auroit pû réſiſter à cette Preuve de Divinité. (*a*) „ Il diſoit que s'il „ eût pû ſe perſuader la Réſurrection de Laza- „ re, il auroit briſé en piéces tout ſon Syſ- „ tême, il auroit embraſſé ſans répugnance la „ Foi ordinaire des Chrétiens". Mr. *Bayle*, qui nous a conſervé cette Anecdote, nous apprend, *qu'on* l'avoit *aſſuré qu'il diſoit cela à ſes Amis*. D'ailleurs, cet Incrédule ne conteſta point la bonne foi des Apôtres. Leur ſincérité, ſur l'Article de la Réſurrection de leur Maître en particulier, ne lui parut rien moins que

(*a*) Bayle, Dict. Hiſt. & Crit. *Spinoſa*, Let. N. pag. 2781. Col. I. Ed. 1702.

Digitized by Google

que ſuſpecte (*a*). „ J'avoüe, *écrivoit-il*, „ que le récit de cette Réſurrection eſt accom- „ pagné de tant de circonſtances, que nous „ ne pouvons nier que les Evangéliſtes eux- „ mêmes n'aïent cru que le Corps de Chriſt „ étoit reſſuſcité, & que la même choſe au- „ roit paru ainſi aux Incrédules eux-mêmes, „ s'ils ſe fuſſent trouvés avec les Diſciples aux „ mêmes lieux où Chriſt apparut à ces der- „ niers ". Mais en reconnoiſſant la bonne foi des Apôtres, il les jugea trop crédules, & ſe perſuada qu'à l'aſpect de quelque fantôme trompeur, ils le prirent pour le vrai Corps de leur Maître. Ce ſoupçon leur eſt moins injurieux, je l'avoüe; mais eſt-il plus ſoutenable? Je ne le penſe pas, & ſi l'on peſe bien les circonſtances de leur récit, il n'y aura point de perſonne impartiale & ſenſée qui n'en juge de même.

Que l'on raſſemble les diverſes particularités principales que les Evangéliſtes nous donnent de la Réſurrection de JESUS-CHRIST, de même que de ſes Apparitions à ſes Diſciples, & l'on y verra, de la façon la plus claire, qu'il n'y eut point d'illuſion, & que l'illuſion même y fut impoſſible. (*b*) Des Femmes vont de bon matin au Sépulcre pour y em-

G 2

(*a*) Spinoſa, Ep. XXV.
(*b*) Luc. XXIV. 1-3.

embaumer un Corps mort, qu'elles y avoient vû mettre, & qu'elles n'y retrouvent plus. A cette nouvelle (a), deux Disciples, qui courent au même Sépulcre, pour s'assûrer, par leurs propres yeux, de ce que ces Femmes leur en avoient dit, y font aussi d'inutiles recherches, & ne retrouvent plus dans le Sépulcre que les habits mortuaires. Le Corps n'y est plus: cette absence assûrément n'est pas illusoire. On voit même, par la course précipitée de ces deux Apôtres, qu'une crédulité trop facile n'étoit pas leur Caractère (b), puisqu'ils ne veulent croire ce que les Femmes leur en ont rapporté, qu'après s'en être convaincus par eux-mêmes. Cela se voit encore singuliérement dans la conduite de St. *Thomas*, un des douze (c), qui ne voulut absolument se rendre au témoignage, quoiqu'unanime de tous les autres, & ne crut son Maître ressuscité, qu'après l'avoir bien examiné de la Vûë, & de l'Attouchement. Mais à quoi bon ce détail? il n'est ignoré de personne. Après sa Résurrection, JESUS CHRIST se montra plusieurs fois à ses Apôtres; ils l'entendirent souvent parler; ils le virent en diverses rencontres; il mangea même & but avec eux; il fit en un mot tout ce qui étoit

posé-

(a) Jean XV. 2. 9. (b) Luc. XXIV. 11. 12.
(c) Jean XX. 24-28.

poſſible & néceſſaire, pour leur donner tout le tems, & tous les moïens de le reconnoître: & ſi l'on prétend encore, après tout cela, que ce ne fut qu'un fantôme illuſoire, que l'on nous diſe, s'il ſe peut, à quoi l'on peut s'aſſûrer de la réalité des Objets? Les Apôtres, eurent après la Réſurrection de JESUS-CHRIST, la même certitude de ſon exiſtence réelle, qu'ils en avoient euë avant ſa Mort. Que voudroit-on davantage, & comment pouſſer plus loin l'évidence ſur des choſes ſemblables?

Mais, me dira-t-on peut-être, vous reconnoiſſez vous-même, que le changement de la Verge des *Magiciens d'Egypte* ne fut qu'une illuſion toute pure, & de quel droit prétendez-vous donc qu'ici la même choſe ne pût avoir lieu? De quel droit je le prétends! Eh! peut-on ne s'en être pas apperçu dans le peu que j'ai rapporté du récit des Apôtres? Il eſt très viſible qu'à la Cour de *Pharaon* les Opérations Magiques ne ſubirent aucun examen, & que l'on n'eut pas même le loiſir d'examiner les choſes, puiſque la Verge *d'Aaron* eut bientôt englouti, & fait diſparoître les autres. Le contraire ſe trouve dans la Réſurrection de JESUS-CHRIST. Les Perſonnes qui ont le plus d'intérêt à la ſouhaiter, & à la croire, doutent de ce qu'on leur en

dit; ſe défient du témoignage d'autrui; veulent approfondir les choſes; prennent toutes les précautions poſſibles pour n'être pas trompées: & pour parvenir à la conviction, elles ont un grand nombre de jours, & d'occaſions pour réitérer leurs Expériences. On le voit donc. En comparant ainſi les Faits, le premier eſt avec raiſon, ſuſpect en tout; & l'autre ne laiſſe pas la moindre apparence de doute.

Cependant, replique-t-on, entre les diverſes particularités du récit des Evangéliſtes, il s'en trouve une, qui fait quelque choſe de plus que d'autoriſer le ſoupçon, puiſqu'elle le réaliſe (*a*). On lit que deux Diſciples, qui rencontrerent JESUS-CHRIST ſur le chemin *d'Emmaüs*, s'entretinrent long-tems, avec lui, ſans le reconnoître. Si c'étoit lui-même, comment concevez-vous, nous dit-on, que cela fut poſſible? Pour le concevoir, repondrai-je, il n'y a qu'à jetter les yeux ſur la narration de St. *Marc*. (*b*) Il apparut à ces deux Diſciples, *ſous une autre forme*, c'eſt-à-dire avec des habits différens de ceux qu'il portoit d'ordinaire, & a peu près comme il en avoit uſé avec *Marie Madelaine* (*c*) qui le prit

(*a*) Luc. XXIV. 13-32.
(*b*) Marc. XVI. 12.
(*c*) Jean XX. 14. 15.

Digitized by Google

prit d'abord pour un *Jardinier*. Des Ebloüiſſemens, ſemblables à celui des deux Diſciples, ſont très faciles & très ordinaires, lorſque les meilleurs Amis ſe rencontrent avec quelque choſe qui les change, en des tems qui rendent cette rencontre imprévûë. Cette particularité n'a donc rien qui ébranle la foi de la Réſurrection de JESUS-CHRIST; & l'on y voit au contraire une nouvelle preuve de ſa réalité, dans l'impreſſion (*a*) que fit ſur ces Apôtres l'entretien de leur Maître, puiſqu'ils le reconnurent enfin, avant qu'il diſparût d'avec eux, & qu'ils furent pénétrés de la plus vive douleur de ne l'avoir pas plûtôt reconnu.

Quoique la Révelation Chrétienne ait beaucoup *d'autres* preuves de divinité, que celles qui ſe tirent des Miracles de JESUS-CHRIST & de ſes Apôtres, nous avons eû la complaiſance de nous en tenir à l'examen de celle-là parce que les Incrédules ôſent prétendre qu'il ne peut point y en avoir d'autre, qui ſoit ſuffiſante; & nous venons de voir qu'ils travaillent, inutilement, à en éluder l'évidence. Se tournant donc d'un autre côté, leur ſeconde reſſource, pour juſtifier la réjection qu'ils font de cette Révelation, eſt de prétendre qu'elle n'étoit point néceſſaire, & que par

(*a*) Luc. XXIV. 31-35.

conſéquent elle ne peut venir de Dieu, qui ne fait jamais rien que pour des raiſons de Sageſſe.

Ici l'Incrédulité moderne ne fait guères que repeter ce qu'elle a dit au tems des Apôtres. Alors, comme aujourd'hui, les prétendus Beaux-Eſprits du ſiecle, regarderent l'Evangile comme une véritable (*a*) *folie*; c'eſt-à-dire, comme à leur avis, c'étoit la choſe du Monde la plus inutile, & la plus mal entenduë. La haute eſtime, où étoit la Philoſophie, leur en donna facilement cette idée. Deux choſes principales autoriſoient ce préjugé général. D'un côté, l'Evangile réduiſoit tout à *l'Autorité*, & ne parloit que de *Foi*, pendant que les Philoſophes ſe piquoient de profondes *recherches*, & ne parloient que de *raiſonner*. De l'autre, la Doctrine Chrétienne offroit des *Objets*, tels que la *Croix* de JESUS-CHRIST, qui, bien loin de rendre la Religion reſpectable, ne ſembloient propres qu'à l'expoſer au mépris; au lieu que le grand but de la Philoſophie étoit de n'offrir aux Hommes que les *ſpéculations* les plus ſublimes & les plus épurées.

St. *Paul*, qui vit naître ces préjugés, & qui ſe mit en devoir de les combattre, en écrivant aux *Corinthiens*, le fit d'une manière ſi

(*a*) 1. Cor. I. 23.

si victorieuse, que les Ennemis de la Révelation Chrétienne n'auroient pas dû y revenir. Il montra, par rapport à *l'Autorité*, que celle, qui sert à fonder la Foi Evangélique, est d'un Ordre si supérieur à la Raison humaine, que celle-ci doit se taire en sa présence, puisque c'est Dieu lui-même qui a parlé par JESUS-CHRIST: & par rapport aux *Objets*, que sous une apparence qui leur paroit contemptibles, ils renfermoient une Grandeur, d'autant plus conforme à la Sagesse de Dieu qui les avoit révelés, que tous les efforts, & toutes les lumières de la Sagesse des Hommes, ne pouvoient y atteindre. C'est-ce que l'Apôtre exprime dans les paroles suivantes, expliquées par celles qui précédent, & qui suivent: *D'autant qu'en la Sagesse de Dieu, le Monde n'a point connu Dieu par la Sagesse, le bon-plaisir de Dieu a été de sauver les Croïans par la folie de la Prédication.*

Quelque évident que puisse être ce que dit cet Apôtre, les Incrédules de nos jours ne laissent pas de reproduire les mêmes Objections avec pompe. Nous ne saurions donc leur opposer de solutions plus solides que celles de St. *Paul*, & ceci nous engage à faire deux choses. Nous établirons d'abord, 1. par préalable, qu'il peut y avoir telle persuasion, qui, bien qu'uniquement fondée sur *l'Autori-*

té, ne laiſſe pas d'être ſouverainement raiſonnable. Après quoi, nous ferons voir 2. que la Révelation doit avoir de grands *avantages* ſur la Raiſon en ce qui concerne la Religion, & que par conſéquent ce moïen d'inſtruire & de conduire les Hommes n'eſt rien moins qu'inutile, ou pour parler autrement, n'eſt rien moins qu'indigne d'un Dieu tout Bon, & tout Sa

1. Je dis d'abord qu'il peut y avoir telle [illegible]on, qui, bien *qu'uniquement* fondée ſur l'*Autorité*, ne laiſſe pas d'être ſouverainement *raiſonnable*. Expliquons les termes, afin que l'on puiſſe mieux nous comprendre. Ce qui diſtingue la *Foi*, ou la perſuaſion uniquement fondée ſur l'Autorité, ce qui la diſtingue, dis-je, de la *Raiſon*, ou de la perſuaſion uniquement fondée ſur le Raiſonnement, c'eſt que la dernière connoît la vérité d'une Propoſition par l'accord qu'elle découvre entre ſes diverſes parties; au lieu que l'autre l'admet ſur le ſimple témoignage, & ſans voir diſtinctement l'accord entre les diverſes parties de la Vérité propoſée. Par la *Raiſon*, nous ſommes perſuadés des choſes, parce que nous en avons de claires, & de diſtinctes idées; & nous en ſommes perſuadés par la *Foi*, parce que nous donnons une entière créance à celui qui les dit. Il peut donc y avoir

avoir des Vérités dont la perſuaſion eſt d'un genre *mixte*, & telles ſont celles qui ſont eſſentiellement partie de la *Religion Naturelle*, que le Genre humain, n'a bien connues que par la *Révelation*, mais qui cependant ſe démontrent par la *Raiſon*. Il peut y en avoir auſſi qui ne ſont que de *Foi*, telle qu'eſt, par exemple, l'attente d'une *Reſurrection*, parce que la Raiſon ne découvre aucune connexité néceſſaire contre la Mort, & le retour à la Vie.

Il s'agit donc de ſavoir ſi les Propoſitions, de cette dernière eſpèce, peuvent être raiſonnablement l'Objet de la perſuaſion, ou pour parler autrement, s'il eſt conforme à la *Raiſon*, que la *Foi* les admette. Mais quel doute peut-il y avoir là-deſſus, lorſque c'eſt Dieu lui-même qui les révéle; Dieu, dis-je, dont la Connoiſſance eſt ſi parfaite, que rien ne *lui* en peut impoſer, & dont la Bonté eſt ſi ſouveraine, qu'il eſt incapable d'en impoſer à *perſonne*? Il eſt vrai que nous ne devons le conſentement de notre Eſprit qu'à l'évidence de ce que l'on nous propoſe. Mais la certitude d'un Témoignage infaillible n'eſt-elle pas auſſi revêtuë du plus haut dégré de cette Evidence? Suppoſé, par exemple, que quelqu'un, ſur la Foi *d'Euclide*, admît la vérité de quelqu'une de ſes Propoſitions, bien qu'il ne

ne fût pas capable d'en donner la démonſtration par lui-même, diroit-on que ſa perſuaſion n'eſt pas juſte & bien fondée? C'eſt pourtant un Exemple que nous ne donnons que pour expliquer le plus par le moins. Car il ne s'agit point ici de ce que dit un *Homme*, qui, malgré l'évidence de ſes lumières, peut être ſujet à l'erreur; mais de ce que dit *l'Etre Suprême*, dans les déciſions duquel il eſt abſolument impoſſible qu'il y ait jamais ni Erreur, ni Menſonge.

A ſon égard, pour rendre la Foi raiſonnable, il n'eſt n'eſt pas néceſſaire que nous puiſſions nous faire d'une choſe des idées claires & diſtinctes. Il ſuffit que nous ſoions perſuadés, avec raiſon, que c'eſt Dieu qui l'a révelée. De ſages, & ſérieuſes réflexions ſur nous-mêmes, ne peuvent, dans ces occaſions, que nous inſtruire de notre devoir. Les Facultés de notre Entendement ſont ſi bornées; il y a tant de choſes dans la Nature où notre Raiſon ne peut atteindre; il y en a tant d'autres qui ſe dérobent néceſſairement à nos connoiſſances; il y en a même un ſi grand nombre pour l'intelligence deſquelles nous manquons de termes, & d'idées, qu'il faudroit porter la préſomotion juſqu'à l'extravagance, pour s'imaginer, que Dieu ne peut rien nous apprendre que ce qui nous eſt parfai-

faitement intelligible, ou connu. Un Aveugle-né seroit-il raisonnable, si n'aiant lui-même aucune Notion de la Lumière & des Couleurs, il refusoit d'en croire les instructions d'un Homme qui possede la Vûë? Après ces instructions pourtant, l'Aveugle ne voit pas les choses plus qu'il ne le voioit auparavant. Sa persuasion en est-elle moins fondée en raison?

II. Ceci posé, par préliminaire, venons à la question principale. Le Genre humain a-t-il eû *besoin* du secours d'une Révelation? La Raison ne suffisoit-elle point pour nous conduire à la connoissance de la Vérité? En un mot, de quelle utilité peut être ce moïen d'instruction par la Foi? Nous l'avons déjà dit. Ce moïen a de grands avantages, tant pour instruire que pour conduire les Hommes. Ces avantages sont même si fort au-dessus de ceux de la seule Raison, qu'il est comme incompréhensible que tout le monde ne s'en apperçoive pas comme nous. Il y en a deux sur-tout qui se présentent d'eux-mêmes; l'un est la *Certitude*, & l'autre la *Facilité*.

Nous disons 1. la *Certitude*. Ici la comparaison est aisée, & la supériorité de la Foi sur la Raison, est trop sensible, pour ne devoir pas être apperçuë. Dans la Doctrine de l'Ecriture, tout est lié, tout est uniforme.

Dans

Dans celle de la Raiſon, ce n'eſt que variation conſtante, que ſujets de litige, que doute preſque univerſel. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à jetter les yeux ſur les Ecrits, & ſur les Sentimens des anciens Philoſophes. Sur quoi s'accordent-ils, ces Docteurs des Peuples, ces profonds Interprêtes de la Raiſon humaine? Sur les Articles les plus eſſentiels de la Religion Naturelle, ſur les Points capitaux & les plus déciſifs, que dirent-ils de fixe, & ſur quoi convint-on dans leurs diverſes Ecoles? On n'y vit qu'Incertitude, que Diſputes, qu'Oppoſitions éternelles. La choſe eſt ſi vraie, que *Ciceron*, l'un des plus grands Hommes, & des plus éclairés de l'Antiquité Païenne, ne crut pouvoir rien faire de plus ſage que de ſe déclarer pour la nouvelle *Académie*, dont la Méthode étoit d'éviter, ſur toutes choſes, le ton déciſif, & de les laiſſer toujours en Problême. Je le demande donc, & qui ne le voit aiſément? Quelle impreſſion dut faire, ſur l'eſprit du Commun, cette guerre Philoſophique? Qu'eſt-ce que la Religion y gagnoit? Rien, & moins que rien même. La Philoſophie n'en devenant que plus mépriſable aux yeux du Vulgaire, elle ne corrigea rien, ni dans le Polythéiſme, ni dans l'Idolatrie, ni dans toutes les Superſtitions populaires; & comment l'auroit-elle fait,

Digitized by Google

fait, puiſqu'au rapport de St. *Paul*, ces prétendus *Sages* eux-mêmes, (*a*) *ne connurent point Dieu comme Dieu, & changerent la gloire du Dieu incorruptible à la reſſemblance & à l'image de l'Homme corruptible, & des Oiſeaux, & des Bêtes à quatre pieds, & des Reptiles.*

Au contraire, dès que les Apôtres eurent fait entendre leur Voix, leur Prédication, quoique deſtituée de tout Art, de toute Eloquence, de tout crédit, quoique mépriſable même, venant de douze Etrangers ſans Lettres, & ſortis d'un Païs que les *Grecs* traitoient de *Barbares*; leur Prédication, dis-je, entraine, comme un torrent, une infinité de Perſonnes de tout Sexe, de tout Age, & de toute Condition, qui, renonçant à tous les préjugés de l'Education, ſe rangent à leur Diſcipline, & ſe corrigent tout à la fois de leurs Erreurs, & de leurs Vices? D'où vient une Révolution ſi ſubite, ſi extraordinaire, ſi merveilleuſe? Les inſtructions de douze Apôtres font, en peu d'années, ce qu'une longue ſucceſſion de Philoſophes n'avoit pû faire. C'eſt que la Méthode des premiers eut un caractère de *certitude* & d'évidence, qui manquoit à celle des autres.

On

(*a*) Rom. I. 21-23.

On objecte à ceci, je l'avoüe, la *diversité* des *Sentimens*, qui paroît avoir regné de tout tems dans l'Eglise Chrétienne ; & comme si nous l'ignorions, ou que nous n'en convinssions pas, on nous produit en preuve de cette diversité d'Opinions, les amples Catalogues des Héresies, dressés par St. *Epiphane*, par *Philastre*, & par tant d'autres, de même que le prodigieux infini de Commentateurs que nous avons sur la Bible, & que la quantité non moins prodigieuse de Disputes qui partagent les Ecoles, & les Communions du Christianisme. Mais peut-on dire, de bonne foi, que cette Observation détruise ce que nous venons d'avancer ? Sans nous prévaloir de diverses Considérations qui réduisent, presque à rien, l'Objection proposée ; sans dire, comme nous le pourrions faire à bon droit, que l'on a grossi à l'excès le Catalogue des Héresies, sans discernement, & sans équité ; sans faire remarquer que la diversité des sentimens parmi les Chrétiens, n'affecte guères, comme parmi les Païens, les grands principes de la Religion Naturelle ; sans ajouter que la plûpart des Disputes qui partagent, actuellement, les Communions Chrétiennes, doivent bien plus leur naissance au mépris de l'*Autorité* divine, qu'au joug de cette Autorité elle-même, ne prend-on pas garde que ce que l'on ob-

objecte, contre notre Thèſe, ne ſert effectivement qu'à la confirmer? Car ſi l'Ecriture, conſidérée comme une Regle de Foi, que Dieu lui-même a donnée, ne peut prévenir les diviſions entre ceux qui ne reſpectent l'Autorité, que pourront faire la Raiſon, & la Philoſophie? Au moins eſt-il évident qu'il doit y avoir plus de certitude dans les inſtructions de la première, que dans celles des autres.

A cet avantage, ajoûtons, 2., celui de la *Facilité*. Car ſoit que l'on conſidére les differentes Occupations de la Vie, ou qu'en examinant en gros tous les Hommes, on refléchiſſe ſur les divers dégrés de leur pénétration naturelle, on ne pourra diſconvenir que pour inſtruire le Genre humain, la voïe *d'Autorité*, ne ſoit d'un côté la plus courte & la plus abrégée, & de l'autre, la plus intelligible, & la plus proportionnée à toutes les Capacités différentes.

Qui pourroit nous diſputer qu'elle ne ſoit, à tout prendre, la plus *courte* & la plus abrégée? Celle du raiſonnement eſt toûjours plus longue & plus laborieuſe. Il faut établir des principes, tirer des conſéquences, déduire les preuves, lever les difficultés. C'eſt un Ouvrage de diſcuſſion, & qui demande du tems; ce qui ne convient pas à la plus grande partie du Genre humain, qui, réduite à la néceſſité d'un travail aſſidu, pour gagner la Vie, n'a

guères de loisir pour toute autre chose. Des gens de cet Ordre ont bientôt vû, dans l'Ecriture, ce qu'il est de *Foi*, qu'ils croïent & qu'ils fassent. Mais s'il falloit attendre qu'ils l'eussent compris par *Raison*, quelle infinité n'y en auroit-il point dont l'instruction deviendroit absolument impossible.

Comme cette voïe est la plus courte, elle est aussi la plus *proportionnée* aux diverses capacités de l'Esprit humain. Elle rend les choses intelligibles aux Génies les plus bornés, & les plus médiocres, qui furent toujours le grand nombre. Pour faire quelque progrès, dans celle que l'on suit, dans les Ecoles de Philosophie, il faut des Talens que tout le monde n'a pas, & ne peut pas se donner. De là vint que les anciens Docteurs du Monde Gentil, furent tous assez délicats dans le choix de leurs Disciples, & crurent tous que l'accès de leurs connoissances devoit être interdit au Vulgaire. On ne peut nier, en effet, que la plûpart des Hommes, renfermés dans les choses *sensibles*, se perdent dans le Païs des *idées*. Une preuve, qui frappe leurs Sens, les frappera sans replique, pendant qu'on leur étaleroit, en vain, une longue suite de Déductions profondes, & de brillans Syllogismes. Ce fut par cet endroit que JESUS-CHRIST, & que ses Apôtres, se firent, en peu de tems, un si grand nombre de Sectateurs, dont le zèle ne put être, & ne fut

que

que l'effet de la Conviction. A l'aſpect d'un Aveugle-né qui reçoit la Vûe, ou d'un Mort qui reſſuſcite, il n'y a point d'Eſprit ſi groſſier qui ne reconnoiſſe d'abord, que celui qui fait le Miracle (*a*) *n'auroit pû le faire s'il n'étoit pas de Dieu.* La Raiſon la moins cultivée peut aller juſque-là; & y va d'abord, quoiqu'elle ſeroit incapable de démonſtrations abſtraites, & de ſpéculations recherchées.

Pourrions-nous donc ne pas faire obſerver, dans cet endroit, qu'en voulant ôter, aux Hommes, le ſecours de la Révelation, ſous prétexte qu'elle inſtruit par voie de *Foi*, & d'*Autorité*, on fait, au Genre humain, un tort irréparable? Bannir du Monde les lumières de la *Religion Révelée*, & ne nous laiſſer d'autre Guide, que la *Raiſon*, deſormais ſeule, & abandonnée à elle-même, c'eſt entreprendre le cruel deſſein de ramener les ſiécles malheureux du plus ténebreux Paganiſme. Que l'on ſe rappelle l'état déplorable où ſe trouverent, avant la naiſſance du Chriſtianiſme, les Nations les moins barbares, & les plus éclairées. A l'aide de la groſſière & craſſe ignorance, où croupiſſoit le Vulgaire, on vit regner, par-tout, la Superſtition la plus honteuſe, & la plus ridicule. Les Philoſophes augmenterent peut-être le Mal, bien plus qu'ils n'y remédierent. Il n'y eut que la prédication de l'Evangile qui diſſipa ces ténèbres,

(*a*) Jean IX. 33.

& la Raiſon elle-même, juſqu'alors ſi foible & ſi languiſſante, n'en devint que plus forte, & que plus épurée. Proſcrire donc cet Evangile, c'eſt replonger le Genre humain dans ſon ancien aveuglement, & lui ôter toute reſſource pour en ſortir. Tel eſt le but où les efforts de l'Incrédulité ſe terminent. Quelle entrepriſe! Qu'elle eſt noire! Qu'elle eſt inhumaine! Quoi! la *Révélation*, & la *Raiſon* réunies ſont encore trop foibles, pour ramener les Hommes à la connoiſſance de la Vérité, & à l'amour du Devoir; & l'on s'imagine que la *Raiſon* ſeule, pourra le faire: la Raiſon, dis-je, dont l'expérience de tant de ſiécles, & de tant de Nations, n'a que trop marqué l'impuiſſance?

Mais pour en mieux juger, faiſons ici quelques réflexions ſur la manière particulière, dont les Fondateurs du Chriſtianiſme, ont voulu que les lumières s'en répandent dans le Monde, & s'y perpétuent. Cette manière, empruntée d'un uſage, depuis long-tems établi & reçu parmi les Juifs, fut celle d'une *Prédication*, faite dans les tems & dans les lieux qui ſont conſacrés à la dévotion du Public. Sans examiner ſi la même Méthode auroit pû être utilement emploïée à faire connoître les Vérités de la Religion Naturelle, il eſt certain que les Philoſophes ne la connurent, ni ne la pratiquerent, & qu'à cet égard l'inſtruction Chrétienne a un avantage immenſe

ſe ſur leur Diſcipline. Car ſoit que l'on conſidére la choſe par rapport aux *Auditeurs*, ou qu'on le faſſe par rapport aux *Sujets*, & aux *Lieux*, on ne peut que ſentir d'abord une différence preſque infinie.

Par rapport aux *Auditeurs*, il n'y a qu'à jetter les yeux ſur les Aſſemblées Chrétiennes, où l'Evangile ſe prêche, & d'un coup d'œil on verra l'immenſe ſupériorité de cette Inſtitution pour éclairer le Monde, & pour le corriger de ſes Vices. Nous avons déjà remarqué que les Sages Gentils n'admirent, dans leurs Ecoles, que des Perſonnes choiſies, & que l'Entrée en fut interdite à la multitude. Les Egliſes Chrétiennes ſont, au contraire, ouvertes, indifféremment, à tous ceux qui veulent y venir. Ignorans & Savans, Laboureurs & Gens de Lettres, Enfans, & Vieillards, Grands & Petits, Prince & Peuple, tous les Ages, tous les Sexes, toutes les Conditions, tout s'y trouve, & le Prédicateur y adreſſant la Parole à *tous* également, il n'y a *perſonne* qui n'en puiſſe également profiter.

Quant aux *Sujets*, que l'on traite dans ces inſtructions communes, non ſeulement on y embraſſe, *tout à la fois*, les Dogmes & la Morale, & dans cette Morale on fait entrer ce que nous devons à Dieu, de même que ce que nous devons au Prochain; mais encore, on ne manque point de préſenter ces deux Parties de la Religion comme inſéparables, de

ne les détâcher jamais l'une de l'autre, & de tirer toujours des Vérités dogmatiques de la Religion, les raiſons & l'eſſence de la Doctrine des Mœurs. Par ce moïen la Vertu ſe trouve appuïée ſur les fondemens les plus ſolides, puiſqu'elle devient le grand Objet de la Conſcience, & que la crainte de Dieu lui ſert de principe & de baſe; Motifs, qui raſſemblent tout ce qu'il peut y avoir de plus intéreſſant pour les Hommes, & tout ce qu'ils ont de plus reſpectable.

Rien de cela ne ſe vit dans le Paganiſme, non pas même parmi les Peuples qui furent le mieux inſtruits, ou qui purent l'être le mieux. D'un côté les Philoſophes, bornant preſque toutes leurs ſpéculations Morales aux Devoirs d'Homme à Homme, ou regarderent la Religion comme une Science à part, & qui n'étoit point leur affaire, ou ſe contenterent d'un fier mépris, qu'ils marquoient pour toutes les Religions établies (*a*). „ La Phi-„ loſophie, & la Religion, *diſoit Lactance* „ *aux Païens*, ſont parmi vous deux choſes „ ſéparées; de ſorte qu'autres ſont les Pro-„ feſſeurs de la Sageſſe, par leſquels on n'eſt „ point conduit aux Dieux, & autres ſont „ les Miniſtres de la Religion, par leſquels on „ n'apprend point à devenir ſage".

D'un autre côté, comme *Lactance* vient de le dire, les Prêtres Païens, bornés à leur Ri-

(*a*) Lactant. Inſt. Lib. IV. C. 3.

Rituel, & ne portant pas plus loin les fonctions de leur Miniſtère, ne prirent jamais le moindre ſoin de la Morale des Hommes, ni de leur inſtruction pour les éclairer. C'eſt ce que nous en dit encore le même Pere que nous venons de citer (*b*). „ Dans les Temples, *dit-il*, on ne parle de rien qui ſoit „ utile à cultiver les Mœurs, & à régler la „ conduite; on ne s'y met même en aucune „ peine des recherches de la Vérité, & l'on „ s'y attache uniquement aux rites du Culte, „ qui demandent, non les opérations de l'Eſprit, mais le Miniſtère du Corps". St. *Auguſtin* (*c*) nous en apprend auſſi la même choſe; & pour peu que l'on connoiſſe la Mythologie, on comprend, ſans peine, que les Prêtres du Gentiliſme ne dûrent pas, en prudence, ſe conduire autrement.

A cet avantage de l'Inſtitution Chrétienne, tant par rapport à la qualité des Auditeurs, qu'à celle des Sujets, ajoûtons enfin les *Lieux*

(*b*) Lactant. Inſt. Lib. IV. Cap. 3.

(*c*) Auguſt. de Civ. Dei Lib. II. Cap. 6. ſuivant la Verſion de Giry: „ Que l'on nous nomme, que „ l'on nous montre les lieux où l'on annonçoit ces „ excellens préceptes, où les Dieux faiſoient profeſſion d'inſtruire les Hommes, & où les Peuples qui les ſervoient, avoient accoûtumé de ſe „ trouver pour entendre leurs divins enſeignemens, comme nous faiſons voir que nos Egliſes „ ont été inſtituées. . . par-tout où s'étend la Religion Chrétienne".

Peuples, en auroit-il refuſé la faveur à tant de Nations qui n'en ont que fort tard été éclairées? Pourquoi cette grace fut-elle preſque entiérement renfermée dans les bornes de l'Empire *Romain?* Pourquoi les *Chinois*, les *Tartares*, & tous les *Américains* n'en eurent-ils point connoiſſance? Ce ſont des queſtions qu'un Moderne (*a*) a pouſſées d'un air triomphant, parce qu'il a cru qu'elles le fondoient à conclure, que „ s'il n'y a aucune Ré„ velation qui ait été manifeſtée également à „ *tous*, il n'y en a point qui ſoit néceſſaire, „ ou utile à perſonne, & par conſéquent que „ n'y aïant aucun beſoin réel de Révelation, „ il n'y a aucun lieu d'attendre, de la part de „ Dieu, d'autres Lumières que celles qu'il „ nous a communiquées en nous donnant la „ Raiſon, parce qu'il ne fait rien *en vain*, & „ n'accorde point des facultés *extraordinaires* „ pendant que les *ordinaires* ſuffiſent".

Avec quelque air de confiance que cette difficulté ſoit produire, il eſt ſurprenant que l'Auteur, qui l'a imaginée, ait pû s'en impoſer ſi fort à lui-même, ou ſe flatter d'en im-

(*a*) *Blount*, dans ſes Miſcellanées, publiées par *Gildon*. Mr. *Gurdon* s'étant contenté de cette citation vague, je n'ai pû ſuppléer à ſon défaut, parce que cet Ouvrage me manque. J'avertirai ſeulement que le *Blount* dont il s'agit ici, eſt *Charles*, frere de *Thomas Pope*. *Not. du Trad.*

Digitized by Google

poſer aux autres. On y ſuppoſe, gratuitement, & ſans preuves, que Dieu eſt obligé de faire à *tous* les mêmes graces qu'il fait à *quelques* Hommes, & l'on ne prend pas garde que ce Principe ne porteroit pas moins contre la Religion Naturelle que contre la Révelée, puiſqu'il eſt certain que Dieu ne donne pas à *tous* les Hommes le même dégré de génie & de pénétration pour les recherches de Philoſophie.

D'ailleurs, en ſuppoſant même, qu'en conſéquence de quelqu'un de ſes Attributs, Dieu pût être dans l'obligation de faire pour *tous* ce qu'il fait pour *quelques-uns*, la difficulté ne peut être réelle, qu'en ſuppoſant deux choſes; l'une, que la Révelation Chrétienne ne ſera *jamais* communiquée à tous les Peuples; & l'autre, que cette communication a dû être faite à tous les Peuples *à la fois*. Or, la première de ces Suppoſitions eſt fauſſe, & la ſeconde eſt deſtituée de toute raiſon.

Il eſt faux que tous les Peuples ne doivent pas, à quelque heure, être appellés à la connoiſſance de l'Evangile. Les Chrétiens font profeſſion d'attendre le tems heureux où la Vocation de la Grace doit être adreſſée à toutes les Nations de la Terre. St. *Paul* a prédit en termes précis, qu'après (*a*) que la *plénitude des Gentils ſeroit entrée*, les Juifs eux-mêmes, auront part au Salut. Si cet Apôtre avoit mar-

(*a*) Rom. XI. 25. 26.

marqué l'Epoque de cet Evenement, & que ce tems fût passé; que l'on conclût comme on fait, à la bonne heure. Mais cette Epoque n'aïant point été définie, ne sommes-nous pas toujours en droit de l'attendre; & sur quoi fondé, peut-on dire qu'une chose, qui n'est point *encore* arrivée, n'arrivera *jamais*?

Il ne reste certainement qu'à prétendre, que les Lumières de l'Evangile auroient dû être portées, *au même tems*, & tout à la fois à toutes les Nations de la Terre, & c'est, à notre avis, ce qui est destitué de toute raison. Car tout nous dicte que la communication de cette faveur doit avoir été graduelle, parce qu'il est nécessaire, afin qu'elle ne soit pas inutilement présentée, que les Esprits soient disposés à la recevoir. Entreprendre de faire passer tout à coup une Nation, de la plus grossière barbarie, à la plus grande politesse, ce seroit tenter l'impossible. La transition doit être ménagée de loin, pour être efficace, & ce n'est que par des acheminemens successifs que l'on peut y parvenir. Il en est de la Lumière de l'Esprit, comme de celle du Corps. Il faut, pour cette dernière, que le Crépuscule & l'Aurore préparent & accoûtument nos yeux à soutenir l'éclat du Soleil, avant qu'il se montre. De même la Vérité, pleine & entière, nous ébloüiroit bien plus qu'elle ne pourroit nous éclairer, si se présentant

tant à nous au milieu des plus grandes erreurs, nous n'y étions pas conduits par dégrés.

Telle fut la Méthode que la Providence obſerva, tant à l'égard des Juifs, qu'à l'égard des Gentils, pour préparer, les uns & les autres, à la réception de l'Evangile. La Loi de *Moïſe* fut deſtinée à cet uſage pour les *Hébreux* (*a*). Plongés qu'ils étoient, en *Egypte*, dans le Polythëiſme, dans l'Idolatrie, & dans les Superſtitions, qui regnoient alors dans tout le Monde, Dieu ne leur donna pas l'Evangile, parce qu'ils en étoient encore incapables. Il eut de l'indulgence pour leurs préjugés, & s'accommodant à leurs foibleſſes, par un effet de ſa ſage condeſcendance, il mêla, dans la Religion *Moſaique*, quantité de choſes (*a*) *qui n'étoient pas bonnes* elles-mêmes; mais qui convenoient à un état de Pédagogie, en attendant qu'ils puſſent goûter une Religion tou-

(*a*) Le ſavant Jean *Spencer*, a fait un gros Ouvrage, dont la dernière Edition de Cambridge, de 1727. en deux Volumes fol. a été fort augmentée. Le grand but de cet Ouvrage, eſt de faire voir, par le détail des Loix Cérémonielles, que l'Ancienne Alliance ſe propoſoit la fin que Mr. *Gurdon* lui attribuë dans ce Paragraphe. *Spencer* expoſe d'abord en ces termes ſon Plan & ſon idée, que ſelon lui, la Loi de Moïſe eut deux fins: l'une premiére, qui étoit de retirer de l'Idolatrie les Iſraëlites; & l'autre ſeconde, qui étoit de conduire par des Types & par des Images, à ce qu'il dut y avoir de plus ſpirituel dans l'Evangile. *Not. du Trad.*

(*a*) Ezechiel. XX. 25.

toute ſpirituelle, & toute raiſonnable. A la longue ils ſe guérirent enfin de leur penchant à l'Idolatrie, & lorſqu'ils furent bien entrés dans le Syſtême d'un ſeul Dieu Créateur, ils virent paroître le grand Miniſtre de cette Religion ſi parfaite, dont la précédente n'avoit eu que l'Ombre, & que les premiers Elemens.

Quant aux Gentils, l'Incrédule, qui fait un crime à la Religion Chrétienne de ce qu'elle ne fut prêchée que dans l'Empire *Romain*, & parmi quelques Nations voiſines, pourroit aiſément s'appercevoir, s'il le vouloit, que la Sageſſe divine y éclata de la même manière. Quelques ſiécles avant la naiſſance de JESUS-CHRIST, Dieu ſuſcita, dans la *Grèce*, divers Philoſophes, qui débrouillerent peu à peu le Chaos ténebreux où l'Eſprit humain croupiſſoit, & qui porterent, inſenſiblement, leurs Lumières dans *l'Aſie*, dans *l'Egypte*, & dans *l'Italie*; ce qui, joint à la diſperſion des Juifs, qui, répandus dans toutes les Provinces, y répandirent, avec eux, la connoiſſance de leur Religion, trouva tous les Peuples, ſoumis à l'autorité des *Romains*, dans les diſpoſitions convenables pour comprendre les Vérités de l'Evangile, & même pour les recevoir. Mais que faut-il que cette ſeule Conſidération, pour nous expliquer le choix que la Providence a fait des Peuples qu'elle honora d'abord de la manifeſtation de la Grace, ou qu'elle en a honorés dans la ſuite?

Par-

Parmi ceux qui n'en ont point encore été favorisés, on met à tort en ligne de compte, les Habitans de *l'Amerique*. On ne sait si cette Partie du Monde étoit peuplée au tems des Apôtres; & s'il en faut croire *Garcillasso* de *la Vega*, les *Péruviens* ne faisoient remonter leur Histoire qu'à environ 500. ans, avant l'invasion *Espagnole*. Voilà donc un vaste Continent où l'Evangile ne put être porté *au même tems* qu'on le prêcha dans les Païs dépendans, ou voisins des *Romains*.

Nous connoissons si peu les *Scythes* ou les *Tartares*, & leur Histoire a été si fort négligée, par les Anciens qui nous en parlent, ou par eux-mêmes, que si nous les supposons dans une barbarie si grossière, que la Prédication des Apôtres leur auroit été inutile, nous ne concevons pas que l'on pût nous prouver le contraire.

Mais que dirons-nous de la *Chine*? C'est peu d'en vanter les Génie & les Connoissances. On assûre même que cette Nation fut savante & polie bien long tems avant la naissance du Christianisme. Nous n'entreprendrons point de combattre ce préjugé. Cependant nous dirons, avec confiance, qu'en ce qui concerne la Religion, la Litérature *Chinoise* fut toujours peu de chose, & que ce Peuple, que l'on dit être si pénétrant & si spirituel, n'a pas même de mot, dans sa Langue, pour désigner

Digitized by Google

ſigner l'Etre ſuprême (*a*). *Martini* le dit en termes formels, & l'on en trouve la preuve dans la prétenduë Inſcription que l'on dit avoir été découverte en 1625. Quoique tous les mots en ſoient Chinois (*a*), celui *d'Alabo*, qui veut dire *Dieu* en *Syriaque*, y fut mis, à coup ſûr, par l'impoſſibilité qu'il y avoit d'en ſavoir un, qui, dans la Langue de la *Chine*, ſignifiât la même choſe. S'il y eut donc dans le Monde, quelque Nation qui n'eut pas le dégré préallable de Lumières qui étoit

(*a*) Martini, Hiſt. Sin. Lib. I. „ Tous les Auteurs Chinois gardent un ſilence merveilleux, au „ ſujet d'un Etre ſuprême, l'Auteur de toutes choſes, juſque-là que dans une Langue ſi abondante, Dieu n'a pas même de nom ". A l'occaſion de ces paroles de *Martini* que Mr. *Gurdon* a rapportées, je ferai remarquer que les *Chinois* ne reconnoiſſent point de Divinité au-deſſus de ce qu'ils appellent *Tien*. Mais il y a eu de grandes conteſtations ſur l'idée qu'ils attachent au mot. On peut en voir une grande partie dans les *Lettres de Mrs. des Miſſions Etrangères*. Lett. IV. & V. Cependant il eſt ſûr que ce mot ne ſignifie proprement que le Ciel matériel, & le P. *du Halde* paroît lui-même en convenir, quoique de fort mauvaiſe grace. „ Ce Tien, *dit-il*, le regardoient-ils comme un Etre intelligent,.. Et n'eſt-il pas vraiſemblable que,.. leurs Hommages s'adreſſoient „ au Ciel viſible & matériel, ou du moins à une „ certaine Vertu céleſte, deſtituée d'intelligence "? Deſ. de la Chine, III. p. 3. Hay. 1736. *Nos. du Trad.*

(*a*) *Kircher* Chin. Illuſt. pag. 22.

étoit néceſſaire pour mettre à profit la Prédication des Apôtres, ce fut inconteſtablement celle-là.

Quelle n'eſt donc point la perverſité de nos Incrédules? Quel n'eſt point leur inconcevable travers d'Eſprit & de Cœur, quand ils prétendent que s'il y a quelque Révelation divine qui ſoit néceſſaire, un Dieu tout clément & tout miſéricordieux, doit en avoir communiqué les Lumières à tous les Hommes du Monde; & ſans examiner enſuite, ni l'attente générale où eſt l'Egliſe Chrétienne de la Vocation de tous les Peuples, ni les raiſons de Sageſſe profonde qui veulent que cette Vocation univerſelle ne ſe faſſe que graduellement, ils en concluent avec précipitation, qu'il n'y a point de Religion Révelée, ou que tout ce qui porte ce nom, n'eſt que véritable Impoſture. La fauſſeté de ce raiſonnement ſaute ſi fort aux yeux, qu'il faut abſolument que ce ſoit ici l'effet d'une illuſion volontaire. Des gens, qui ſont dans la bonne foi, n'en agiroient pas de cette façon, ſur un Sujet duquel dépend le tout de l'Homme; & c'eſt combler le Crime, que de s'émanciper, comme le font nos Philoſophes incrédules, ou plutôt ces Impies, qui ſe font illuſion, pour s'abandonner s'ils le pouvoient ſans ſcrupule à leurs paſſions.

In omnibus reſpice finem;
ou bien:
In interitu veſtro ridebo, dicit Dominus.

TA-

129

ABREGÉ
DU
VERITABLE
PANEGIRIQUE
DE
MONSIEUR,
DE
VOLTAIRE.

Digitized by Google

Digitized by Google

DANS tous les ouvrages, (dont les ames les plus actives à la Contradiction, & les plus verſées dans les écrits profanes, ſe ſont toujours trouvées l'origine & l'appuy ;) jamais l'on ne vit éloquence plus odieuſe & plus condamnable, que celle que cet homme mit au jour pour ſe ſignaler, l'eſprit humain avoit toûjours laiſſé inviſible à la lumière une ſcience auſſi inutile ; & elle luy auroit été inacceſſible, ſi ce noir cerveau n'eut fait des recherches aſſiduës pour en être l'autheur ; mais il vouloit tout employer pour faire connoitre ſa haine ſanglante, contre ce que les Cieux contiennent de plus grand, & ce que la terre porte de plus prétieux. Le ſuprême a eu en horreur de ce deſſein, & l'homme en a frémit ; le prémier dont la majeſté eſt ſi pacifique & la bonté incompréhenſible, a bien voulu ne pas jetter

ſur lui dans ce moment des decrets auſſi rigoureux & auſſi ſevères, que ſes penſées montroient de barbarie & ſes outrages renfermoient de Cruauté. L'autre, dont la ſenſibilité ne peut donner aucun retard à la vengeance, (ſurtout lorſqu'elle eſt occaſionnée par un ſi atroce mépris qu'il tache de lui arracher la qualité même de Créature raiſonable,) a travaillé à faire ſuivre à ſes forfaits un juſte ſupplice; inſtruit du bucher qu'on préparoit à ſes écrits, & à ſon Corps, il a fait ſes efforts pour ſe mettre à l'abri lui & la cauſe de ſa perte, mais ſa ruſe n'a pu l'empêcher de laiſſer ſes livres en proye à la honte & au deshonneur, & elle lui a ſeulement livré un étroit paſſage pour donner à ſes os une tranquillité permanente; * Ce fût chés les ſages voiſins des alpes qu'il l'alla chercher; Ce fut auſſi chés eux qu'il la trouva; Ce fut dans trône élevé au-deſſus du palais de Neptune, qu'il joüit d'une liberté abſoluë; Ce fût auſſi dans ce floriſſant Par-

* Les *Suiſſes* & les *Genevois.*

Parnaſſe (memorable par les ingénieuſes Muſes qui l'ont habitées, & éclattant par les illuſtres Poëtes qui y reſident encore;) qu'il fut doüé d'une trop flatteuſe bienveillance, & même d'un rang diſtingué; énorgueilli de tant de bienfaits, & d'une ſi grande marque de la Confiance de cette Nation, il oublie ce qu'il en a reçu, & aulieu d'une juſte & légitime reconnoiſſance, il ſe déclare ſon ennemi juré, & s'acharne contre elle juſqu'à Cenſurer des mœurs dont il devroit s'éfforcer de ſuivre la régularité, il s'égare même juſqu'à détruire ſon propre ſentiment, pour pouvoir inſulter à ſon gré ſes bienfaicteurs; (cela ſe fait en voulant ternir un portrait à qui ſon épitre avoit donné tant d'art & encore plus de reſſemblance. Il a l'eſprit aſſés mauvais pour vouloir effacer toutes les graces qu'on lui a accordé, par les plus violents reproches d'ingratitude; dans la force de ſa calomnie il fait paſſer ces généreux Républicains pour des laches; leurs Science profonde pour une ſimple bizarrerie; leur tranquillité, &

leur unanime ſentiment, pour une inimitié irréconciliable. Il regarde même comme un vain orgueil, une manière refléchie de régir leur Etat, & leur empreſſement à s'y conformer. Ce Crane, cet Idéiſte, n'eſt pas encore Content: il engage des prémiers ſoutiens d'une loi à la délaiſſer, & même à l'anéantir, il veut que ce, qui eſt immuable, change; il veut que des pères de la paix ſoyent, comme lui, perturbateurs du repos; il voudroit enfin que des hommes, qui ont en partage des lumières ſi profondes, ſe plongeaſſent avec lui dans les ténèbres. Quelle plus grande turpitude que ce procedé! Parce qu'il eſt ſans religion, il voudroit qu'on n'en eut aucune, parce qu'il franchit facilement les bornes du bien, il voudroit qu'on courût après le mal. Ayant toujours le vrai en horreur, & le faux en appanage, Comment la vérité eût-elle pû le conſerver? Elle ne le pouvoit pas mieux que léquité même pouvoit vivre avec un Condradicteur de la juſtice,

tice, & un déffenſeur de ce qui eſt injuſte. Comment encore un homme, qui n'a pour but que de donner à l'impoſture, léclat & la perſuaſion d'une choſe réelle, pouvoit-il ſe flatter d'être dans les limites de la probité, il doit Savoir que rien ne peut l'y admettre, pas même ſa préſomption ; il doit auſſi ne pas douter que ſa grande oſtentation (qui ne ſe repoſe que ſur un préjugé que le bon-ſens a toujours ſçû détruire,) léloigne du rang plus qu'humain qu'il Croit mériter, pour le mettre au niveau des moindres mortels, où ſa baſſeſſe le tient enchainé. Enfin pour terminer ſon portrait je diray que, ſi cet original a donné à ſon ſtile un peu de brillant & quelque choſe d'ingénieux, ce n'étoit que pour rendre les riches plus attentifs à ſes ouvrages ; ainſi le prémier ſujet de ſon travail aſſidu a toujours été d'aſſouvir ſon interêt ; le ſecond étoit produit par une envie brûlante de rendre ſes pièges inévitables. C'eſt le déſir qui pouſſe ſon aiguillon dans le cœur des mortels, pour faire une iſſuë d'où puiſſe

écouler ce qu'il y a de plus ſain & de plus pur. C'eſt le même déſir qui darde avec tant de ſubtilité & de véhémence par la même playe un ſang auſſi fielé & auſſi corrompû que celuy qui ſéjourne dans ſes veines des les prémiers momens de ſa vie.

Digitized by Google

Sage

CRITIQUE

contre

Mr. de VOLTAIRE

&

TABLEAU

de

SES ATTENTATS

contre Dieu.

---

*CO*ndamnons à jamais
cet homme audacieux,
qui vante ſes forfaits
d'un faſte impérieux.

❀ ❀ ❀

Ennemi de ſon Dieu
il voudroit le confondre,
et ſur lui, juſqu'aux Cieux,
ſa rage va ſe fondre.

Digitized by Google

❀ ❀ ❀

Il mépriſe hautement
cet Autheur de la terre,
qui peut dans un moment
punir le téméraire.

❀ ❀ ❀

Etant dans ſon courroux,
il lui livre la guerre,
et lui lance ſes coups
d'une étrange manière.

❀ ❀ ❀

Il eſt tout en furie
de n'être ſon égal,
et hazarde ſa vie
pour être ſon rival.

❀ ❀ ❀

Alors l'être ſuprême
étend ſon bras vengeur,
punit cet anathème
et détruit ſon erreur.

TA-

Digitized by Google

TABLEAU
De
ſon ESPRIT pervers &
contradictoire
à
toutes les Religions.

❀ ❀ ❀

AU-lieu d'être l'appuy
d'une vraye Religion,
contre toutes il rugit
et s'acharne en lion.

❀ ❀ ❀

Sa défenſe ſolide
et ſon ſtile éclattant,
pouvoient être un grand guide
contre ſes aſſaillants.

❀ ❀ ❀

Il pouvoit chés les hommes
éterniſer ſa gloire,
et faire qu'on le nomme
vray temple de memoire.

❀ ❀ ❀

Mais ſa plus grande envie
eſt de faire du déſordre,

d'être

Digitized by Google

d'être ſans amitié,
et rempli d'amour-propre.

❀ ❀ ❀

Il cherche un grand honneur,
dans ſes complots impies,
même dans ſes horreurs,
et dans ſes infamies.

❀ ❀ ❀

D'être l'exécration
de tout le monde entier,
de toutes les Nations,
il n'en eſt moins altier.

❀ ❀ ❀

Au contraire ſon orgueil
luy fait railler les temples,
elle le jette dans l'écueil,
où ſon ame ſe contemple.

DES-

Digitized by Google

DESCRIPTION
de
l'ETAT ACTUEL
de
Mr. de VOLTAIRE.

DEjà ſes cheveux gris,
et ſes forces s'en vont,
ſes ſens ſont affoiblis,
et les rides de ſon viſage,
effaçent ſon grand front,
et de la lumière il n'a l'uſage.

❀ ❀ ❀

Dejà ſa tête chancelle,
et ſes oreilles bourdonnent,
quoi ſa vie ſera-t-elle
acceſſible à la mort,
tous ces ſignes luy donnent,
une attente à ce ſort.

❀ ❀ ❀

Ses jambes ſont preſque immobiles
ſous le poids des années,
et ſa Muſe, autrefois habile,
peut à peine les conduire,
étant tout ébranlées,
où veulent-elles ſe réduire.

Elles

Digitized by Google

❀ ❀ ❀

Elles n'ont aucun endroit,
aucun ſiège ſolide.
Ah ! pour luy quel effroi
de ſe voir ſi aride.

❀ ❀ ❀

A peine ſon cerveau
peut-il s'émouvoir ;
ſon ame eſt un fardeau
qui le fait preſqu'échoir.

❀ ❀ ❀

Il voit s'enfuïr ſes jours,
et ſa vie diſparoître,
ſon ſang ceſſer ſon cours
et ſes poulmons décroître.

❀ ❀ ❀

Se voyant de la ſorte,
il s'écrie en ſa peine,
hélas ! ma plume eſt morte,
et en proye à la haine.

❀ ❀ ❀

Grand Dieu ! mon eſprit me quitte
et mon cerveau eſt à rien,
j'ai maintenant des limites
et je periray dans les liens.

Où

Digitized by Google

❀ ❀ ❀

Où ſont ces jours heureux,
ces tems d'allégreſſe,
ce ne ſont à mes yeux
qu'un ſujet de triſteſſe.

FIN.

Digitized by Google

LETTRE

DE

MR. LE MARQUIS

CARACCIOLI,

À L'EDITEUR.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

JE me rejouis en verité, Meſſieurs, du ſuccès de mon Livre de la *Jouiſſance de ſoi-même*, dont le debit rapide a ſurpaſſé toutes mes eſperances, parceque je vois qu'il y a des perſonnes qui aiment encore la pureté de la morale. Mes Ecrits (*)

(*) Ses Ouvrages, qui ſont actuellement douze Volumes, tendent tous à conduire l'Homme à la Science ſolide de la Vérité & de la Vertu.

Digitized by Google

n'ont déplu qu'à nos Déiſtes cachés, qui me font un procès de décrier notre Siécle comme incrédule, & frivole ; Mais ne devois-je pas m'attendre à une ſemblable Critique ? Il eſt naturel que des Beaux-eſprits, qui ſe croyent les premiers Philoſophes du monde, ſe fâchent contre un Ecrivain qui gémit ſur la diſette de Sçavans ; il eſt naturel que des hommes qui ſe reconnoiſſent dans le portrait que je fais des Impies, ſe plaignent de ceque je crie à l'Impieté ; il eſt naturel que de petits perſonnages, qui s'imaginent être beaucoup plus metaphyſiciens que Malebranche, me reprochent d'avoir adopté le malebranchiſme. Mais je laiſſe les clameurs de ces Eſprits-forts, qui n'adorent que leurs belles productions, & tous les ſyſtémes qui y ont rapport, & je me felicite d'avoir merité leur improbation : on ne plait à Mrs. les Déiſtes qu'autant qu'on eſt Ecrivain de leur Parti ; car ils forment une Secte, & ils ſavent ſe reconnoitre ;

ils

ils ont un jargon de religion, que les ſots prennent pour la veritable Foi, mais qui n'eſt que le langage de l'Incrédulité.

AVIS

SUR LA

JOUISSANCE DE SOI-MEME:

Ouvrage qui doit être diſtingué

DE

L'ART DE SE CONNOITRE, & du CONTENTEMENT DE L'AME.

AVEC DE NOUVELLES

PENSE'ES DIVERSES

DE Mr. DE CARACCIOLI.

La *Jouiſſance de ſoi-même* n'eſt peut-être redevable de ſon ſuccès, qu'au titre, qui aura trompé bien du monde. Nous vivons dans un Siécle où chaque parole forme un équivoque, & où tout ſe rapporte aux Sens. Cependant c'eſt s'ignorer entiérement, que d'entendre par *ſoi-même*, notre miſérable corps. Notre Ame eſt un tout, & le corps une petite particule de matière, qui ne peut entrer en comparaiſon avec l'Eſprit. Il y a des perſonnes qui ont

cru que la jouiſſance de ſoi-même, ſignifioit le CONTENTEMEMT L'AME, ou L'ART DE SE CONNOITRE, mais ces perſonnes ſe trompent lourdement; car on peut être content de ſoi, & ne pas ſe poſſeder, comme on peut connoitre un objet, & n'en pas jouir. Il n'y a donc rien qui puiſſe réellement exprimer la jouiſſance de nous-mêmes, que le mot de poſſeſſion; on jouit de ſoi lorsqu'on eſt maitre de ſon cœur, lorsqu'on tient ſon ame entre ſes mains, lorsqu'on commande à ſes paſſions, & qu'on dirige ſes ſens. Or, combien de perſonnes qui ne font pas tout cela, & qui ſavent ſimplement qu'on le peut faire! Combien de perſonnes qui endormies dans le ſein des plaiſirs du Siécle, ſont contentes, & qui par conſequent ne ſe poſſédent pas. Je le repéte, la JOUISSANCE DE SOI-MEME eſt donc le ſeul titre qui convenoit à mon objet, & qui aye pu rendre fidellement ma penſée; de maniere que je ſuis très perſuadé

ſuadé qu'on n'entend point cet ouvrage, lorsqu'on le definit, contentement de l'ame, ou l'art de ſe connoitre. Mon livre n'exprime que ces paroles de l'evangile : *In patientia poſſidebitis animas veſtras.*

DE L'ESPRIT.

On voit une preuve des écarts de l'Eſprit dans un nouvel ouvrage intitulé *l'Eſprit*, & qui prêche tellement le matérialiſme, qu'il devoit plûtôt s'apeller *le Corps.* On y confond la difference des genies, avec celle des hazards; on n'y attribue la ſuperioſité des hommes ſur les bêtes, qu'à leur mains; on met de niveau la ſageſſe, & les paſſions, la vertu, & les interêts, & on n'y reconnoit que la religion naturelle. Auſſi le veritable eſprit, ſe revoltera-t'il toujours avec raiſon contre le livre de *l'Eſprit*, puiſqu'il dégrade

l'ame, & qu'il ravale l'eſpece humaine d'une maniere étrange.

DE L'AMOUR.

Le mariage eſt un amour tout à fait legitime, & ſagement ordonné; mais, qu'il eſt difficile de bien jouir de ſoi-même, lorsqu'on embraſſe cet état! Nous avons tant de peine à nous accorder avec notre propre volonté, qu'il faut bien de la vertu pour nous mettre à l'uniſſon d'une autre perſonne. D'ailleurs les ſoins du menage partagent tellement notre attention, que St. Paul dit d'une maniere poſitive, mariez-vous, vous faites bien, mais ne vous mariez pas & vous faites encore mieux. Si chacun penſoit ainſi, nous dit-on, le monde finiroit; & plût à Dieu, repond St. Auguſtin, qu'il en fut ainſi. Le peché ſeroit détruit, & le nombre des élus auroit deja remplacé dans le livre de Vie, le nombre des mauvais anges qui ont tombé.

DE

DE LA DEVOTION.

L'ignorance, la mere de toutes les ſuperſtitions, eſt toujours le principe de la folle dévotion. Il n'y a rien de plus inſupportable qu'un faux devot, qui prenant les ténébres pour la lumiere, veut faire recevoir ſes préjugés comme les oracles de Dieu même, & damner tous ceux dont l'humeur ne s'accorde pas avec la ſienne. Je n'ai jamais vû, dit très judicieuſement l'hiſtorien Fleury, que l'ignorance ait fait des ſaints, mais bien la ſimplicité.

DE L'EDUCATION.

Il faudroit qu'un pere qui veut bien élever ſes enfans, leur laiſſât fréquenter des perſonnes reſpectables dans toutes les profeſſions convenables à ſon rang, & qu'après quelques années d'un

pareil Commerce il leur dit: Vous connoiſſez maintenant les divers états qui peuvent vous convenir, choiſiſſez celui qui vous plait davantage, & qui a plus de rapport avec vos inclinations. Je vous donne un an pour vous décider. Je ſcais que les religieux feroient leur poſſible pour gagner ces jeunes gens à Dieu, & qu'enſuite le militaire viendroit combattre la profeſſion monaſtique; mais c'eſt juſtement cequi ſeroit à propos. Un jeune homme auroit entendu toutes les objections qu'on peut faire de part & d'autre, & ſa reſolution conſequemment auroit plus de ſtabilité.

DE LA THEOLOGIE.

Malgré tous les abus de cette ſcience elle ſubſiſte, & ſubſiſtera toujours dans toute ſa pureté, parcequ'elle eſt

eſt l'oracle de l'Egliſe qui ne peut manquer d'enſeigner la verité. Je ne veux que les écoles où le Thomiſme eſt en honneur, pour convaincre nos incrédules, que la théologie n'a pas beſoin de mots pour ſe ſoutenir.

DE LA METAPHYSIQUE.

On n'a jamais tant métaphyſiqué que dans ce ſiecle cy, & jamais on n'a moins connu la vraye Métaphyſique. Sitôt qu'on compoſe un Ouvrage, on ſe perd dans un Labyrinthe de définitions, de diviſions, & de ſousdiviſions. Il faut que tout ſoit analyſé, & que nos ſens, nos paſſions, & tout notre être ſe ſoumettent à des éxamens de toute eſpece. On a beau faire, il n'y a preſque plus de Métaphyſiciens aujourdhui, & je ne connois que le pere *Gerdil* Barnabite & profeſſeur à Turin

rin, ainſi que l'Abbé *des Breux* plus connu ſous le nom *de Ligne*, qui puiſſent s'honorer du titre de metaphyſiciens; l'un dans ſon *Immaterialité de l'ame contre Locke*, & dans ſa *Deffenſe du Malebranchiſme* contre les ignorans, & l'autre dans ſes *Lettres à un Materialiſte*, prouvent d'une maniere lumineuſe leurs connoiſſances ſuperieures en ce genre.

DE LA POESIE.

Rien n'eſt plus capable de degouter de la poëſie, que les abus qu'on en fait. On ne ſauroit lire ſans friſſonner le poeme horrible de la *pucelle d'Orleans*, où l'auteur exhale toutes les obſcenités, & tous les blaſphemes pour exciter ſottement la riſée du public! Periſſent à jamais les vers, & tous les poëtes du monde, plutôt que de rependre

pendre des ouvrages auſſi indignes, & qui méritent le feu, ainſi que leur auteur.

DES AUTEURS.

L'homme qui écrit le mieux du monde, n'attire guères l'admiration de perſonne. On aime communement les gens mediocres dit Mr. Montesquieu, tandis qu'on ne peut ſouffrir les gens à talens, & l'on fait plus de cas d'un plat de fraizes, ou de petits pois, que de tous les livres les plus brillans.

DES LECTURES.

On ne ſauroit croire combien la jeuneſſe d'aujourdhui ſe livre aux ouvrages impies, & déteſtables. Elle ſe repend de toutes parts chez tous les libraires,

Digitized by Google

braires, & elle ne demande abſolument que des livres indignes d'être au grand jour. Quel malheur d'aller perdre tout le fruit d'une bonne education dans des lectures infames ! & de ne faire uſage de ſon eſprit, que pour corrompre ſon coeur ! Plût à Dieu, que la Dépravation ne fût pas ſi fort en Vogue parmi les Officiers François ; ils ſeroient exempts du honteux reproche, de ſervir plûtôt de Scandale que de Secours à l'Empire, & que le Déréglement en fait plus périr que l'Ennemi. (*)

(*) A la fin de la preſente Lettre, ſe voit une *Bibliotheque enlevée aux François à Weiſſenfels.* Si c'eſt là une Bibliotheque d'Officiers, elle prouve qu'on trouve parmi eux de grands Amateurs de Livres ſerieux, de Philoſophie, de Belles Lettres &c. On n'y voit point de ces Livres defendus par les Loix divines & humaines, qui rendent leurs Lecteurs bien plus effeminés que les Troupes d'Hannibal le devinrent à Capoue. J'aime à croire qu'on a tort, quand on attribue un goût ſi depravé à nombre d'Officiers François, que les Livres ſcandaleux, dangereux pour l'Eſprit & le cœur, ſoient presque ſeuls courus de ces Meſſieurs.

DE

DE NOTRE SIECLE.

Quels jours que les nôtres! Ne ſont-ils point le prélude de la terrible cataſtrophe qui doit arriver à la fin du monde! On ne voit de toutes parts que des phénoménes & des horreurs. Que celui qui a des oreilles pour entendre, faſſe attention aux tremblemens de terre, aux guerres extraordinaires, aux aſſaſſinats des Rois mêmes, & bientôt il s'appercevra que la colère du Ciel nous menace, & que les plus grands malheurs ſont prêts à fondre ſur nous.

DES NOUVELLES.

Il y a beaucoup plus de Lettres dans le monde qui annoncent des déſaſtres, & des calamités, que des choſes agréables. Auſſi Mr. Huet Eveque

François, avoit-il pour coûtume de ne jamais ouvrir ſes Lettres avant d'aller au lit, ou après avoir diné. Il y a tant d'événemens fâcheux diſoit-il, que je crains toujours de recevoir quelque nouvelle qui vienne troubler mon repos, ou ma digeſtion.

DU MONDE.

Il n'y a rien de plus oppoſé à la Religion Chrêtienne, que les uſages du monde, & il n'y a rien qui doive plus nous dégoûter de ce miſérable monde, que les anathemes prononcés contre lui par la ſageſſe même : Malheur au monde, dit le Sauveur des hommes, je ne prie point pour le monde : le monde eſt dans la malice, & tout ce qu'on y voit dit St. Jean, n'eſt que concupiſcence de la chair, concupiſcence des yeux, & orgueil de la vie. Mais quand ces maledictions prononcées contre le monde

Digitized by Google

de ne ſubſiſteroient pas, la raiſon ſeule, & l'amour de notre propre repos devroient nous en dégoûter ; car enfin y a-t-il quelque fadeur ſemblable à la vie des gens du monde ? pareils à des arbres, & beaucoup moins utiles qu'eux, ils ne font que végéter au milieu des jeux, où l'on ne s'amuſe point, des converſations où l'on ne converſe pas, & des ſpectacles où tout le bon ſens paroît endormi, pour faire vivre les paſſions.

DES RICHESSES.

Les gens riches, & en place, ſçavent ſi mal uſer de leurs biens, que tout homme qui penſe ſe ſçait en vérité bon gré de n'avoir rien qui leur reſſemble. Ils ne font jamais une largeſſe à-propos, & ils aiment beaucoup mieux jetter leur argent, que de récompenſer le mérite d'un homme à talens. On diroit que l'on rend imbécille quiconque en jouït abondamment.

DU SPECTACLE.

On ne ſçauroit trop gemir ſur le fanatiſme de certaines Nations qui ne connoiſſent d'éxiſtence que celle d'aſſiſter aux Spectacles. N'eſt-il pas bien triſte de voir la pluspart des Italiens, par exemple, perdre chaque jour ſix ou ſept heures à l'aſpect d'un Theatre où l'on rit, on chante, & où l'on ouvre une large bouche pour laiſſer échapper de tems en tems quelques *bravo* qui ſemblent exprimer la nonchalance même. Une telle vie, n'en doutons pas, fait voir à tout l'univers que l'Italien, quoique plein d'eſprit & de talens, n'eſt plus qu'un bâtard, qui a totalement dégénéré de la vertu de ſes pères, les anciens Romains. Comment! des Acteurs, & des Actrices, des Ballets,

lets, & des Opera feront toute notre Occupation? Il faut que nous ſoyons bien imbécilles ſi nous n'avons pas honte de nous-mêmes, & ſi nous ôſons préférer les ſpectacles aux travaux & aux exploits qui illuſtrèrent ſi glorieuſement nos pères, & dont le ſouvenir doit nous couvrir d'ignominie. Nous ne ſommes plus en vérité que des automates. Quel malheur! Le celébre *Jean Jacques Rouſſeau* citoyen de Geneve dans une magnifique Lettre à Mr. *d'Alembert*, vient, de peindre d'une manière énergique tout le danger des Spectacles. Cette Lettre ſans doute devroit faire ouvrir les yeux; mais l'on eſt ſi accoûtumé à entendre Mr. *Rouſſeau* débiter des paradoxes, qu'on aimera mieux regarder ce dernier ouvrage comme une idée ſingulière, que d'en adopter les maximes. Cependant il n'en ſera pas moins vrai, que le

Théatre eſt pernicieux, & que Geneve, qui n'en veut point ſouffrir, eſt en cela beaucoup plus ſage que Rome même. Selon la remarque du fameux Cardinal Quirini, il n'en ſera pas moins vrai, que les Proteſtans qui en Hollande, & ailleurs, ne veulent point de Spectacle, au moins les Dimanches par reſpect pour le jour du Seigneur, tiennent une conduite qui doit couvrir de confuſion les Catholiques mêmes, qui choiſiſſent préciſément le jour du Dimanche pour le rendez-vous du Théatre. Sommes nous donc à minuit, ou en plein midy ?

DU JEU.

Le Jeu, qui ne devroit avoir lieu que pour délaſſer l'Eſprit, eſt devenu une étude même, & la ſeule étude de la pluſpart des perſonnes. Auſſi lors-qu'on joue, a t-on grand ſoin de dire, au moindre bruit qu'on

qu'on entend, nous ſommes interrompus, tandis que le jeu ne devoit être qu'une continuelle interruption. Malheureux intérêt que l'amour de l'Argent! On n'a même pas voulu ſe rejouïr, & ſe délaſſer des travaux qu'éxige la fortune, ſans retrouver ce maudit argent, & ſans s'éfforcer à le ravir au milieu des jeux mêmes.

DES VOYAGES.

Le Monde, parcequ'il eſt imbécille, ne peut ſe figurer qu'un homme puiſſe voyager ſans fréquenter ſes Spectacles, & ſes Aſſemblées, mais le Philoſophe parcequ'il eſt plein de raiſon, connoît qu'il n'y a rien de plus triſte & de plus ennuyeux pour un Voyageur, que d'aller perdre ſon tems au milieu d'une compagnie où l'on paroît ordinairement recevoir les Etrangers par grace, où l'on tâche d'eſcamoter leur ar-

Digitized by Google

gent ſous prétexte de les amuſer, & on leur apprend pour toute nouvelle qu'il fait chaux, ou froid. Je voudrois du moins que le monde ſe rendît juſtice une bonne fois, & qu'il convînt qu'il n'a rien en lui même de quoi fixer l'attention d'un homme qui aime à raiſonner, & qui préfère les talens à tous les titres, & à toutes les dignités de l'univers. Mais comme le monde ne ſe connoît point, il ſe croit le centre des plaiſirs, & de la vie même, tandis qu'il n'eſt réellement qu'un aſſemblage d'automates qu'on, peut nommer *Excellences* & *Alteſſes* tant qu'on voudra, mais qui n'en ſont pas moins des êtres purement végétatifs.

DES MISERES DE LA VIE.

Quelle revolution continuelle que cette vie! Quelle cataſtrophe, pendant que je trace actuellement ces mots. Combien de mes amis, ou de mes parens

rens ſe trouvent peut-être dans les chagrins, dans les embarras, ou meurent triſtement. Nous vivons presque toûjours, par je ne ſçais quelle fatalité au milieu de perſonnes qui nous ſont indifférentes, & dont l'humeur ne ſympatiſe pas avec la nôtre, tandis que nous nous trouvons éloignés de ceux dont la préſence nous conſoleroit, & nous raviroit. Il n'y a point de jour, & peut-être point d'heure, que nous ne ſoyons averti ou par quelque douleur, ou par la vûe de quelqu'objet incommode, ou par quelque contradiction, ou par quelque impatience, que cette vie n'eſt qu'un tems d'affliction, & que tous nos projets viennent aboutir à aller nous briſer contre la tombe de quelque triſte cimetière. A chaque inſtant nous déperiſſons, & nous ne paroiſſons que des phantômes à quiconque veut nous palper, & nous approfondir.

Telles ſont, Meſſieurs, les petites additions que j'ai cru devoir faire à mon

ouvrage de la *Jouïſſance de ſoi-même* que je ſouhaite de tout mon coeur utile à tous ceux qui le liront. Je ne doute point que la Nation Allemande, reſpectable à tous égards, ne préfère cette lecture à celle des Romans qui ne peuvent que gâter le coeur.

Il ne me reſte plus qu'à applaudir avec vous, au choix que vous avez fait de l'Illuſtre Princeſſe à qui vous dédiez votre Edition. Je ſouſcris de tout mon coeur aux louanges que vous lui donnez, & qui ſont ſi juſtement dues à ſes grandes qualitez. Je ſuis très véritablement, Meſſieurs, avec beaucoup d'eſtime,

A Aix la Chapelle
ce 25. Novembre 1758.

Votre très humble &
obéïſſant Serviteur

CARACCIOLI.

Digitized by Google

BIBLIOTHEQUE
MILITAIRE FRANÇOISE

priſe le 3. Novembre 1757.

PAR LE

GENERAL MEIER,

à la ſurpriſe de la Weiſſenfels,

publiée

pour la ſatisfaction du public.

1758.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Digitized by Google

SUR LE TITRE.

SE trouve un écu françois avec trois lis entourés d'une guirlande de rhue ; au deſſus une couronne & au deſſous, deux armes & les mots ſuivants :

BIBLIOTHEQUE MILITAIRE,
Régiment d'Infanterie
M.
Vû par Nous Major du dit Regiment.

AVIS

A Mrs. les Officiers des Troupes du Roi.

QUoique ce Catalogue ſoit aſſez bien compoſé, il ne doit être conſidéré que comme un eſſai. Le Zéle qui m'anime, n'aura point de bornes, ſi le ſuccès répond à mes eſpérances ; & dans un tems, où les Troupes du Roi ſont compoſées d'Officiers éclairés

&

CATALOGUE DE LIVRES.

Hiſtoires ſacrées, Theologiens polemiques, Oortodoxes & Hétérodoxes.

LA ſainte Bible, par M. de Saci, 23 Vol.
Hiſtoire de l'ancien Teſtament, par Meſenguy, 9 Vol.
-- du Peuple de Dieu, par le Pere Berruyer, 10 Vol.
-- du Peuple Chrétien, par le même, 8 Vol.
-- de toutes les Religions du monde, 6 Vol.
-- des Variations des Egliſes Proteſtantes, par Boſſuet, 4 Vol.
-- & Analiſe du livre de l'action de Dieu, 3 Vol.
-- des Pratiques ſuperſtitieuſes, qui ont ſéduit les Peuples & embarraſſé les Savans, par le P. le Brun, 4 Vol.
-- des Conciles par Hermant, 4 Vol.
Hiſtoire ſainte (conférence de la Fable avec l') 2 Vol.

Hiſtoi-

Digitized by Google

Hiſtoire du Concile de Trente, par Frapaolo : avec les notes de le Courayer, 3 Vol. 4.

-- du Kouakeriſme.

Hiſtoire des démêlés de Henri I. Roi d'Angleterre, précédée d'un diſcours ſur la puiſſance ſpirituelle des Rois.

Preuves de la Religion de C. J. contre les Spinoſiſtes & les Déiſtes, par Mr. François, 8 Vol.

Examen du Matérialiſme, par Desnelle, 2 Vol.

Témoignage de la Vérité dans l'Egliſe, par le P. Laborde, 2 Vol.

Témoins de la Reſurrection de J. C.

De l'Uſage & des fins de la Prophétie, 8vo.

Oeuvres ſpirituelles de M. Fénelon, 4 Vol.

Ebauche de la Religion naturelle, par Wolaſton, 3 Vol.

Traité des Superſtitions, par Mr. Thiers, 4 Vol.

-- de la Baguette divinatoire par l'Abbé de Vallemont, 2 Vol. fig.

-- des Refus publics & ſecrets de la Communion, à la ſainte Table ou en maladie, 2 Vol.

-- des Droits & de l'Etat & du Prince ſur les biens poſſédés par le Clergé, 4 Vol.

-- de la Religion naturelle.

Apologie de l'Abbé de Prades, 2 Vol.

Philoſophie morale.

Journal de l'Abbé d'Orſanne, 5 Vol.

Liberté

Liberté de conſcience, reſerrée dans des bornes légitimes.
Les Loix Eccléſiaſtiques, tirées des ſeuls Livres ſaints.
Anecdotes Eccléſiaſtiques.
Lettres Provinciales.
Penſées de Paſcal ſur la Religion.
Diſſertation ſur les Religions Grécque & Romaine.
Défenſe de la ſeconde Partie de l'Hiſtoire du Peuple de Dieu.
Apologie des jugemens rendus en France contre le Schiſme, 3 Vol.
Ecrits pour & contre le Clergé de France, 7 Vol.
Sermons du Bourdaloue, 15 Vol.
La Religion, Poëme de Racine.
Poëſies ſacrées de Lefranc.
Dictionaire de la Bible.
- - theologique.
L'Homme moral oppoſé à l'Homme phyſique.
La Chaine d'or pour élever les ames au Ciel.

Sciences & Arts.

Dictionaire univerſel François-Latin & Latin-François, vulgairement appellé Dictionaire de Trevoux, 7 Vol. fol.
Traité des Armes, par Girard, 4to fig.
L'Ecole de Cavalerie, par le Gueriniere, Compl. 8vo fig.

Les Elémens de Cavalerie, par le même, 2 Vol. figur.

Traité de Peinture & de Sculpture, par Richardſon, 4 Vol. 8vo.

Traité de l'Ortographie Françoiſe, 8vo.

- - de metallurgie, 2 Vol. fig.

- - des Diamants & des Perles, 8vo fig.

- - hiſtorique & moral du Blaſon par Dupuy Demportes, 2 Vol.

- - des Etudes par M. Rollin, 4 Vol.

- - du choix & de la methode des Etudes, par M. de Fleury.

Secrets concenant les Arts & Métiers, 2 Vol

Hiſtoire de la Muſique & de ſes effets, 4 Vol.

- - des Peintres Eſpagnols.

Academie des jeux.

Le maitre à danſer par Rameau, 8vo fig.

Le Comedien, par Remond de Saint Albine, 8vo.

Maniére de graver à l'eau-forte & au burin, 8vo fig.

Dialogue ſur les Arts.

L'Art de deſſiner l'une & autre Architecture, fig.

Nouveaux ſujets de Peinture & de Sculpture.

Principes de Cavalerie par Saunier.

Vie des premiers Peintres du Roi.

Reflexions critiques ſur les différentes Ecoles de Peinture.

Le Peintre converti aux préciſes & univerſelles regles de ſon Art. 8vo.

L'Art

L'Art de la Peinture, par de Piles.
Dictionaire de Peinture & d'Architecture, 2 Vol.
Elemens de Peinture.
De l'Inſtitution de l'Orateur, par l'Abbé Gedouin, 4 Vol.
Oeuvres de M. de Nesmond.
- - de M. Daguesſeau, 2 Vol.
Modeles d'Eloquence.
Rhetorique Françoiſe à l'uſage des Demoiſelles.
- - de Gibert.
Cours de Belles Lettres, 4 Vol.
Les beaux Arts réduits à un même principe.
Eſſais ſur les bienſeances oratoires, 2 Vol.
Traité de la Diction.
Grammaire Françoiſe de Reſtaut.
- - Italienne de Veneroni.
- - idem 8vo avec le Dictionaire.
Grammaire Italienne, par Bertera.
- - Allemande de Pepliers.
- - - - de la Roche.
- - Angloiſe de Boyer, 8vo.
Synonimes François.
Dictionaire François-Anglois & Anglois-François, par Miege, 8vo 2 Vol.
- - des Monogrammes, chiffres &c. 8vo fig.
- - François-Allemand du Voyageur, 8vo.
- - des Sciences & des Arts, 4to 2 Vol.

Philoſophie morale, Phyſique & Hiſtoire naturelle.

Pſychologie, ou Traité ſur l'ame.
Traité des ſyſtemes, 2 Vol.
Dictionaire philoſophique, ou Introduction à la connoiſſance de l'homme.
Eſſais ſur les erreurs populaires, 2 Vol.
Inſtitutions Newtoniennes, par Sigorne; 8vo 2 Vol.
Hiſtoire critique de la Philoſophie, par Deslandes, 4 Vol.
La Logique par M. Cochet.
La Metaphyſique du même.
Oeuvres de Maupertuis, 4 Vol. 8vo.
- - diverſes de Locke, 2 Vol.
- - de Lucrece, Latin-François, 2 Vol.
Le Militaire en ſolitude.
Lettres philoſophiques ſur les phyſionomies.
L'Eſprit de Sénéque, 2 Vol.
- - de Fontenelle.
- - de Montagne, 2 Vol.
Mélanges philoſophiques de Formey, 2 Vol.
La Philoſophie du bon ſens, 2 Vol.
Diſcours ſur l'inegalité des conditions, 8vo.
- - le même, im 12mo.
Les Oeuvres de I. I. Rouſſeau de Geneve, 2 vol.
Code de la Nature.
Anti-Lucretius, par M. de Polignac, 2 Vol.

Anti-

Anti-Lucretius, le même, traduit en François, par M. de Bougainville, 2 Vol.
Penſées ſur l'interpretation de la Nature.
Les Caractéres de Theophraſte, 2 Vol.
- - par Madame de Puyſieux, 3 Vol.
Traité du vrai mérite de l'homme, 2 Vol.
Les choſes comme on les doit voir, 8vo.
Paralléle des moeurs de ce ſiécle, 2 Vol.
Eſſais ſur les mœurs.
Lettres de Madame de Montier.
Avis d'un Pere à ſa Fille.
Réflexions morales de L. R.
L'Homme conſidéré en Lui même.
L'Ecole du monde, 6 Vol.
Eſſais du Gentil-homme.
- - ſur l'homme.
Mes Loiſirs.
Amuſemens des Gens d'eſprit.
Conſidérations ſur le genie & les moeurs de ce ſiécle.
- - ſur les mœurs de ce ſiécle.
Penſées du Comte d'Oxenſtirn, 2 Vol.
Penſées de M. Coeuilhe.
Ebonomie de la vie humaine.
Entretien d'un Européen.
Oeuvres de Madame Lambert.
Conſeils de l'Amitié.
Elémens de Phyſique de Locke.

Experiences Phyſico-méchaniques ſur différens ſujets, 2 Vol. fig.
Phyſique de l'Abbé Nollet, 5 Vol. fig.
- - de Deslandes, 3 Vol.
Nouvelles decouvertes ſur la lumiere.
Harmonie des deux ſphéres.
Vues philoſophiques, &c. 8vo.
Explication phyſique des ſens & des idées, 2 Vol.
Hiſtoire de l'Electricité, 3 Vol.
Experiences & Obſervations ſur Electricité.
Diſſertation ſur l'incompatibilité de l'attraction & ſur les tuyaux capillaires.
- - philoſophique ſur la nature du feu.
Eſſai ſur la nature, les effets & la cauſe de l'Electricité, fig.
- - ſur la cauſe de l'Electricité, fig.
Théorie des tourbillons Cartéſiens.
Secrets éprouvés de Rouſſeau.
Cours de Chymie de Boerhave, 6 Vol.
- - de Lefevre, 5 Vol.
Traité raiſonné de la diſtillation.
Inſtruction pour les Mariniers pour rendre l'eau de la mer potable, fig.
Curioſités de la Nature & de l'art, 2 Vol.
Spectacle de la Nature, 11 Vol.
Monde enchanté de Becker, 5 Vol.
Syſtéme des Anciens & Modernes ſur l'etat des ames, 2 Vol.

Hiſtoi-

Digitized by Google

Hiſtoire naturelle, générale & particuliére, avec la deſcription du cabinet du Roi, 6 Voll. 4to fig.
- - idem, 9 Vol. in 12. fig.
Eſſai ſur la maniére de perfectioner l'eſpéce humaine, 2 Vol.
Eſſai ſur les alimens, par Larrey.
Anatomie de Winslow, 4 Vol. 8. fig.
De l'Amputation à lambeau, 8. fig.
Tableau de l'Amour conjugal, 2 Vol. fig.
- - idem, edition augmentée, 2 Vol. fig.
Chirurgien Dentiſte, 2 Vol. fig.
Principes de Chirurgie de la Faye.
Remédes de Madame Fouquet, 2 Vol.
Traité des Maladies des os, 2 Vol.
Parfait Maréchal par Solleyſel, 4. fig.
Nouveau parfait Maréchal par Garſault, 4. fig.
Anatomie du Cheval, par le même, 4. fig.
Connoiſſance parfaite des cheveaux, 8. fig.
Elémens de Cavalerie, par la Gueriniere, 2 Vol. fig.
Ecole de Cavalerie, par le même, 8. fig. 2 Vol.
Vrais principes de Cavalerie, par Saunier.

Economie & Politique.

Dictionaire univerſel d'Agriculture, Jardinage, Chaſſe, Peche, Cuiſine, & menage, 2 Vol. 4. fig.
- - des alimens vins & liqueurs, 3 Vol.

Journal économique, ouvrage périodique.
Cuiſinier Royal, par Maſſialot, 4 Vol.
L'Art de faire éclorre des Oeufs, par M. de Reaumun, 2 Vol. fig.
Obſervations ſur l'Agriculture, 2 Vol.
L'Art de conſerver la ſanté, par l'Ecole de Salerne.
Reflexions politiques ſur les finances & le commerce, 2 Vol.
Etat du commerce d'Angleterre, 2 Vol.
Conſidérations ſur le commerce & la Navigation de la Grande-Bretagne.
- - ſur les Finances d'Eſpagne.
Du Gouvernement civil, par Locke.
Morale des Princes, 4 Vol.
Direction pour la conſcience des Rois.
Devoirs de l'homme & du citoyen, 2 Vol.
- - des perſonnes de qualité, 2 Vol.
Mémoires de l'Abbé de Montgon, 9 Vol.
Recueil des Teſtaments politiques de Colbert Louvois, Richelieu & du Duc de Lorraine, 4 Vol.
Teſtament d'Alberoni.
Code Erédéric, ou Corps de Droit fondé ſur la raiſon, 3 Vol, 8.
Eſprit des Loix, 2 Vol, 4.
- - le même, 3 Vol. in 12.
Diſſertation ſur le mot de Patrie.
- - ſur la ſubordination.

Manie.

Maniere de negocier avec les Souverains, 2 Vol.
Eſſais politiques, 2 Vol.
Diſcours politiques de Hume, 2 Vol.
Negociations du Comte d'Avaux, 6 Vol.
Queſtions importantes ſur le commerce.
Eſſais politiques ſur le commerce.
Relation du Tremblement de terre de Lisbonne, précédée d'un diſcours ſur les avantages que le Portugal peut retirer de ſon malheur.
Intérêts de la France mal entendus, 2 Vol.
Obſervateur Hollandois, ouvrage periodique.
Précis des faits, avec leur pieces juſtificatives.
Memoires des Commiſſaires, &c. 6 Vol.
Nobleſſe commerçante.
Nobleſſe militaire.
Nobleſſe oiſive.
Nobleſſe ubiquiſte.
Commerce ennobli.
Conciliateur de la nobleſſe commerçante & militaire.
Développement du ſyſtême de la Nobleſſe commerçante, par l'Abbé Coyer, 2 Vol.
Eſſais ſur l'education des petits enfans.
Dialogue des morts, par M. de Fenelon, 2 Vol.
Reformateur, 2 Vol.
Reformateur réformé.
Eſſai ſur les cauſes du déclin du Commerce de la Grande-Bretagne, 2 Vol.
Peuple inſtruit.

Mathematique & Art militaire.

Architecture (cours d') de Davilers, 4. fig.
Architecture hydraulique de Belidor, 4 Vol. 4 fig.
Architecture pratique, par Bullet, 8. fig.
- - (Eſſai ſur l'architecture 120.)
- - idem, 8. fig. par le P. Laugier.
Dictionaire univerſel de Mathémathique & de Phyſique, 2 Vol. 4. fig.
- - d'Architecture civile & hydraulique, par Daviler, 4to.
- - portatif de l'Ingenieur, par Belidor, 8.
Dictionaire militaire, edit. de Dresde, 8. 2 Vol.
Elemens de Mathematique de Rivard, 4. fig.
- - par Varignon, 4. fig.
Application de l'Algébre à la Géométrie, par Guisne, 4 fig.
L'Analyſe demontrée, par le P. Reynaut. 2 Vol. 4. fig.
Géométrie élémentaire & pratique de feu M. Sauveur, corrigé par Mr. le Blond. 4to fig.
L'Arithmétique enſeignée par régles par l'Abbé de Guaybi, 4to.
Deſcription du Cabinet du M. Grosher de Servieres, 4to fig.
La Gnomónique de Rivard, 8vo. fig.
- - d'Ozanam 8vo. fig.

Traite

Traité d'Horlogiographie, par le P. de la Madalaine, fig.

Géométrie-pratique sur le papier & sur le terrain, par le Clerc. 8vo. fig.

- - de Clairaut. 8vo. fig.
- - de Lamy.
- - de Malezieu, 8vo. fig.

Trigonometrie rectiligne & spherique avec les tables des Sinus, par Rivard, 8vo.

- - idem, per Ozanam, 8vo.

Maniere de rendre toutes sortes d'Edifices incombustibles. fig.

Histoire de Polybe, avec les Commentaires du Chevalier Folard, 4to. 7 Vol. fig.

Abrégé du même ouvrage 3 Vol. 4to fig.

Memoires d'Artillerie par M. de Saint Remy, 3 Vol. 4to fig.

Bombardier françois, 4to fig.

Commentaires sur Aeneas le Tacticien, par M. de Beausobre, 2 Vol. 4to.

L'Ingenieur de campagne, par M. de Clairac, 4to. fig.

Histoire militaire du regne de Louis le Grand, par M. de Quincy, 8 Vol. fig.

Parfait Ingenieur François, par l'Abbé Deidier, 4to fig.

Traité de l'attaque & de la défense des Places, par M. de Vauban. 4to. fig.

- le même, 8vo. 2 Vol. fig.

Essais

Eſſais ſur l'Art de la Guerre, par M. de Turpin, 2 Vol. 4to fig.

Plans & journaux des Siéges de la derniere guerre en Flandre, 4to. fig. en Allemand.

Traité de la Fortification, par M. de Coehorn, 8vo. fig.

Elemens de la Guerre & des Sieges, par le Blond, 3 Vol. 8vo. fig.

- - de Fortification, par le même, fig.

Eſſais ſur la Caſtramétation, 8vo. fig.

- - ſur la Fortification, 8vo fig.

Elemens de Mathematique de Lamy. fig.

- - d'Euclide, par Deſchales, fig.

Rélation du Siége de Grave. fig.

Memoires de Feuquiéres, 4 Vol. fig.

- - de Montecuculi, 2 Vol.

- - des deux derniéres campagnes de M. de Turenne en Allemagne.

Art de la Guerre par M. de Quincy : 2 Vol.

- - par M. Ray de St. Genies, 2 Vol.

Nouvelles Decouvertes ſur la Guerre, par M. Folard.

La Cyropédie de Cyrus, 2 Vol.

Oeuvres militaires, par M. de Sionville, 4 Vol. fig.

Inſtitutions militaires de Végece.

Petite Guerre, par M. de Grandmaiſon, 2 Vol.

Cours

Digitized by Google

Cours de Mathématique de le Camus, 8vo. fig. 4 Vol.
- - de Wolf, 8vo. fig. 3 Vol.
De l'uſage du compas, de proportion, par Ozanam, fig.
L'Arithmetique & la Géométrie de l'Officier par le Blond, 8vo fig. 2 Vol.
- - abrégé du même ouvrage, fig.
- - de le Gendre.
- - de Barrême.
Comptes faits de Barrême.
Traité du Nivellement, par Picart, 8vo fig.
- - des Feux d'artifice, 8vo fig.
Perſpective théorique & pratique, fig.
Régles du deſſein & du lavis, 8vo fig.
Méthode de lever des plans & cartes de terre & de mer. fig.
Science des ombres, & le Deſinateur au cabinet & à l'armée, 8vo fig.
Ecole des Arpenteurs.
Code militaire de Briquet, 5 Vol.
Détails militaires des Cheneviéres, 4 Vol.
Ordonnances du Roi ſur le ſervice des Places.
- - ſur celui de Campagne.
- - ſur l'exercice de l'Infanterie.
Elemens de l'Art militaire, par d'Hericourt, 5 Vol.
Almanach militaire.
Tableau militaire.
Carte de Trouppes de France.

Carte

- - de l'Imperatrice Reine.
Eſſais ſur la Cavalerie ancienne & moderne, 4to.
Ingenieur François par Naudio, 8vo fig.

Belles Lettres, Mélange Litteraires & Critiques.

Oeuves de Rabelais, 3 Vol. avec les figures de Picard.
Oeuvres, idem, in 12. fig.
- - idem, 3 Vol. petit format.
Avantures de Telemaque, 4to fig.
- - idem, 2 Vol. in 12. fig.
- - idem, avec les notes, 2 Vol. fig.
- - idem, 1 Vol. fig.
Oeuvres de Fontenelle, 6 Vol. fig.
- - de Saint Réal, 8 Vol.
- - de Voiture, 2 Vol.
- - de Saint-Evremond, 12 Compl.
- - de Cirano de Bergerac, 3 Vol.
Spectateur Anglois, 7 Vol.
Reduction du même, 6 Vol.
Eſſais de litterature & de morale, par l'Abbé Trublet, 2 Vol.
- - de Michel de Montaigne, 7 Vol.
- - idem, 10 Vol. petit format.
Bibliothéque amuſante & inſtructive, 2 Vol.
Memoires de Michel de Maroles, 3 Vol.
- - pour ſervir à l'Hiſtoire de la Fete des Fous, qui ſe faiſoit dans pluſieurs Egliſes, fig.

Me-

Digitized by Google

Melanges litteraires, par le P. Desmolets, 22 Vol.
- - de litterature & d'hiſtoire, par Vigneul de Marville, 3 Vol.
- - litteraires.
Penſées de Seneque, 2 Vol.
- - de Ciceron.
Science des Perſonnes de Cour, d'Epée & de Robe, Ed. conſid. augm. 16 Vol. fig.
Abeille, ou Mélanges de Philoſophie, de Litterature & d'Hiſtoire, 8vo.
Nouveau Sécrétaire de la Cour.
Lettres d'un Inconnu.
- - d'Osman.
- - Perſannes, 2 Vol.
- - de Buſſy de Rabutin, 7 Vol.
- - ſur les Anglois & les Francois, 2 Vol.
- - de Madame Sevigné, 7 Vol.
- - Juives, 7 Vol.
- - Chinoiſes, 5 Vol.
Bigarrures du Seigneur des Accords.
Origine & progrès des Belles-Lettres chez les Romains.
Dictionnaire néologique.
Voltariana, 8vo 2 Vol.
Malades de belle humeur.
La France litteraire, ou les beaux Arts.
L'Art de deſoppiler la rate.
Bibliothéque impartiale, 5 Vol.
Les cinq Années litteraires de M. Clement 2 Vol.

Obſer-

Obſervations de M. de la Porte ſur la litterature moderne, 11 Vol.
Lettres ſur quelques Ecrits de ce tems par M Freron, 13 Vol.
Année litteraire du même, ouvrage périodique.
Obſervation ſur l'eſprit des Loix, ou l'Art de lire ce livre, de l'entendre & d'en juger, 3 Vol.
Siécle literaire de Louis XV. 2 Vol.
Opuſcules de M. Freron, 3 Vol.
Voyages au ſejour des Ombres, 2 Vol.
Lucien en belle humeur, 2 Vol.
Minakalis, fragment d'un conte Siamois.
Dictionnaire comique, ſatirique, critique, libre burlesque & proverbial, 2 Vol.
Preſervatif contre l'Anglomanie.
Mes Penſées, 2 Vol.
Cymbalum mundi.
Voyages de Gulliver.
Bagatelles morales.
Eſprit des Loix quinteſſentié, 2 Vol.
. . de l'Abbé des Fontaines, 4 Vol.
Entretiens ſur les Romans.
Eloge de la Folie.
Amilec, ou la graine d'hommes.

Poëſies

Digitized by Google

Poëſies & Théâtres.

Dictionnaire des Rimes de P. Richelet, 8vo.
Chefs d'oeuvres dramatiques de P. & T. Corneille, 2 Vol. 4to.
- - idem, 2 Vol. in 12.
Le Fils naturel, Commedie par Diderot, 8vo.
Paradis perdu de Milton, traduit par M. Racine, 3 Vol.
- - terreſtre, 8vo.
Colombade, 8vo.
Oeuvres de la Motte, 11 Vol.
- - de Pope, 6 Vol. fig.
- - de Voltaire, 20 Vol. fig. Paris.
- - idem, 17 Vol. Geneve.
- - de Sonſon, 7 Vol. fig.
- - de Vadé, 3 Vol. 8vo.
- - de Deſtouches, 10 Vol.
- - de Racine, 3 Vol.
- - de Crebillon, 3 Vol.
- - de Greſſet, 2 Vol.
- - de Marmontel.
- - de la Foſſe, 2 Vol.
- - de la Fontaine, 4 Vol.
- - de Regnard, 3 Vol.
- - d'Hamilton, 2 Vol.
- - galantes d'Ovide, 2 Vol.
- - de Regnier, 2 Vol.
- - de Chaulieu, 2 Vol.

Oeuvres de Chaulieu, 2 Vol.
- - de la Farre, 2 Vol.
- - de Pavillon, 2 Vol.
- - mélées de Racine, 6 Vol.
- - de Rouſſeau, 4 Vol.
- - de le Franc, 2 Vol.
- - de Moliere, 8 Vol.
- - de Boindin, 2 Vol.

Theatre de Favart, 8 Vol. 5 Vol.
- - de Marivaux, 4 Vol.
- - de Pierre Corneille, 7 Vol.
- - de Thomas Corneille, 5 Vol.
- - de Pradon, 2 Vol.
- - François, 12 Vol.
- - de Piron.
- - de Danchet, 4 Vol. 8vo.
- - de Baron, 2 Vol.

La Luziade du Camoens, 2 Vol.

Poëſies de Madame Deshoulieres, 2 Vol.
- - de l'Abbé de Bernis.
- - de Cocquart.
- - d'Haller.
- - d'Horace, par le Batteux, 2 Vol.
- - idem par Sanadon, 3 Vol.
- - Sacrées de le Franc.
- - de Grecourt, 2 Vol.

Poëtique Françoiſe à l'uſage des Dames, 2 Vol.

Idée de la Poëſie Angloiſe, par l'Abbé Yard, 4 Vol.

Elemens de Poëſie françoiſe, 3 Vol.

Calli-

Callipedie de Quillet, Poëme.
Religion naturelle, Poëme de Voltaire.
Naufrage des Isles flottantes, 2 Vol.
Ornemens de la mémoire : ou les Traits brillans des Poëtes François.
Mémoires de la Calotte, 3 Vol.
Singularités diverſes en proſe & en vers.
Piéces fugitives de M. S.
Porte-feuille de M. de Voltaire & Fontenelle, 2 Vol.
- - le même, 1 Vol.
Choix de Piéces du Theatre Anglois, 2 Vol.
Temple de Gnide.
- - le même en Italien, 8vo fig.
Les Dons des enfans de Latonne, la muſique & la chaſſe du cerf. Poëme, 8vo fig.
Art d'aimer, Poeme, par Bernard. 8vo fig.
- - d'Ovide, fig.
Paſſe tems poetique hiſtorique & critique, 2 Vol.
- - des Mousquetaires.
Bagatelles galantes.
Il Congreſſo di Cytera.
Recueil des Poëtes François depuis Villon juſqu'à Benſerade, 6 Vol.
Connoiſſance des Poëtes latins les plus celebres, 2 Vol.
La Religion, Poeme de Racine.
Odes d'Horace, traduit par l'Abbé des Fontaines.

Poëtes Latins, édition de Couſtelier, 12.
P. Terentii Comediæ, 2 Vol. fig.
Catullus, Tibullus & Propertius.
M. Valerii Martialis Epigrammata, 2 Vol. fig.
Q. Horatii Flacci carmina.
D. Junii Juvenalis Satirarum & Perſii.
Phaedri Auguſti liberti Fabulæ & F. Aviani.
P. Lucretius Carus de rerum Natura, fig.
Satires de Petrone, Lat. Franç. 2 Vol. fig.
- - idem, trad. par Mad. Boispreaux, 2 Vol.
Jeruſalem délivrée, Poeme du Taſſe.

Mithologie, Fables & Romans.

Metamorphoſes d'Ovide, traduites par l'Abbé Banier, avec des figures magn. de Picart &c. folio.
Metamorphoſes, idem, 3 Vol. in 12. fig.
- - idem, 4 Vol. fig. trad. par du Ryer.
Dictionnaire abrégé de la Fable.
Nouvelle Hiſtoire Poëtique, 3 Vol.
Fables & Contes traduits de l'Allemand.
- - de la Fontaine, 2 Vol.
- - idem, fig. 2 Vol.
Contes & Fabliaux, 3 Vol.
Amuſemens de la Campagne, 12 Vol.
- - d'un Priſonnier.
Couſin de Mahomet, 2 Vol.

Con-

Digitized by Google

Confeſſions du Comte D.
Le Cocq.
La Princeſſe de Gonzague.
- - de Cléve.
Triomphe de l'Amour.
Brochure à la mode.
Nine, 2 Vol.
Angola.
Roman du Jour.
Ami de la Fortune, 2 Vol.
Ecole de l'Amitié, 2 Vol.
Palais du Silence, 2 Vol.
Mirelis & Zinzenie, Conte.
La fauſe Clélie, fig.
Le Doyen de Killerine, 6 Vol.
Zaide Hiſtoire Eſpagnole, 2 Vol.
L'Illuſtre Baſſa, 4 Vol.
Amours d'Iſméne & d'Iſménias, fig.
- - du bon vieux Tems.
- - de Henri IV. Roi de France, 2 Vol.
- - de Catulle & Tibulle, 4 Vol.
- - de Liſander & de Calixte.
Hiſtoire de Don Quichotte, 6 Vol. fig.
- - d'Hippolite Comte de Duglas, fig.
- - d'une jeune Fille Sauvage.
- - des deux Aſpaſies.
- - des Paſſions, 2 Vol.
- - de Sir Grandiſon, 7 Vol.

Hiſtoire de Tom. Jones, 4 Vol.
- - d'un Peuple nouveau, 3 Vol.
Memoires de l'Academie de Troyes, 2 Vol.
- - Turcs.
- - de Mlle. de Marſange, 4 Vol.
- - de Ravanne, 3 Vol.
- - de Melle de Moras, 4 Vol.
- - & Anecdotes de M. Duliz.
- - de Mlle. de Bonneval.
- - de Cecile, 4 Vol.
- - de Henriette Silvie de Moliére.
- - de Kermalec, 2 Vol.
- - d'un homme de qualité, 7 Vol.
Lettres Péruviennes.
- - de Crebillon, 2 Vol.
- - Portugaiſes.
- - Angloiſes, 12 Vol.
- - de Ninon Lenclos.
- - de Fanni Butlerd.
Zamor & Almanzyne, 3 Vol.
Soldat parvenu, 2 Vol.
Tanzai & Néadarné, 2 Vol.
Diable boiteux, 2 Vol. fig.
Abaſſai, 3 Vol.
Orpheline Angloiſe, 4 Vol.
Le Grelot.
Ecole des Demoiſelles, 2 Vol.
Egaremens du cœur & de l'Eſprit, 3 Vol.
L'Etourdie, 4 Vol.

Hol.

Hollandois raiſonnable, 3 Vol.
Paiſanne parvenue, 12 Vol.
Paiſan parvenu.
- - Gentilhomme.
Pharſamond, 2 Vol.
Les Sonnettes.
Avantures de Télémaque, 2 Vol. fig.
- - idem avec notes, 2 Vol.
- - de Néoptoléme, fils d'Achille.
- - de Gil-Blas, 4 Vol.
- - d'Andrews, 2 Vol.
- - de Robinſon, 3 Vol.
Mille & une nuit, 6 Vol.
- & un jour, 8 Vol.
- & un quart d'heure, 2 Vol.
Vie de Properce.
- du petit Pompée, 2 Vol.
- de Marianne, 12 Vol.
Les Imperatrices Romaines, 3 Vol.
Paméla, ou la Vertu recompenſée, 8 Vol.
Etrennes pour les Dames.

Hiſtoires.

Atlas de M. Robert de Vaugondy, en 103. Cartes.
Des Cartes ſéparées des Theatres de la Guerre, de divers Auteurs.
Abrégé chronologique de l'Hiſtoire de France,

Digitized by Google

par M. le Président Henaut, in 4to. avec de belles Vignettes.

Hiſtoire de Guerres civiles de France, par Davilas, nouvelle traduction, 3 Vol.

Hiſtoire de la nouvelle Françe, par Charlevoix, 3 Vol. fig.

- militaire du regne du Louis XIV. par M. de Quincy, 8 Vol.
- de Louis XIV. par Mr. le Comte D***. 5 Vol. 4.
- civile du Royaume de Naples, par Giannone, 4to 4v.
- de Pierre le Grand, Empereur des Ruſſies, 4to. fig.
- des Navigations aux Terres Auſtrales, 4to. 2 Vol. fig.
- des Juifs de Prideaux, 4to. 2 Vol. fig.
- Romaine par les PP. Catrou & Rouillé, 20 Vol. fig.
- civile des Peuples du monde, 15 Vol.
- Romaine, par Laurent Echard, 12 Vol.
- Romaine par Rollin, 16 Vol.
- abrégée du même Ouvrage, 4 Vol.
- du Prince Eugéne, 5 Vol. fig.
- des Sarraſins, 2 Vol.
- de la Monarchie Françoiſe, 4 Vol.
- univerſelle, par Mr. Boſſuet, 2 Vol.
- univerſelle, par Voltaire, 7 Vol.
- de Françe par Mezerai, 14 Vol.

Hiſtoire

Hiſtoire des premiers ſiécles de Rome, 2 Vol.
- de Louis XIV. par Larrey, 9 Vol.
- de Louis XIV. par Reboulet, 9 Vol.
- de Henri IV. par Perefix, 2 Vol.
- de Malthe, 7 Vol.
- de l'Empire Ottoman, 4 Vol.
- de la République de Génes, 3 Vol.
- de la Guerre de 1741. par Voltaire, 2 Vol.
- du Traité de Weſtphalie, 5 Vol.
- des Juifs par Prideaux, 6 Vol.
- de Suede ſous le regne de Charles XII, par Limiers, 8 Vol. fig.
- idem, 12 Vol. fig.
- du monde, 8 Vol.
- d'Alſace, 8 Vol.
- des Celtes, par Peloutier.
- de la Monarchie des Hébreux, 4 Vol.
- de Dannemarc, 7 Vol.
- des Arabes, 4 Vol.
- de la derniere Guerre de Bohéme, 4 Vol.
- idem, 3 Vol.
- des Ordres de Chevalerie, 2 Vol.
- militaire du regne de Louis XIV. 3 Vol. fig.
- militaire du regne de Louis XIII. 2 Vol.
- de la Guerre préſente en 1733, 34, 35, & 36, 5 Vol.
- de Stadhouderat, 2 Vol.
- de Louis XIII. par Le Vaſſor, 18 Vol.

Hiſtoire des Empereurs Romains, 12 Vol.
- (abrégé de l') d'Angleterre, 3 Vol.
- du peuple de Dieu, du Peuple Chretien, & la defenſe, 19 Vol.
- des Conjurations & Conſpirations célébres, 3 Vol.
- univerſelle, per Mad. la P. de Beaumont, 3 Vol.
- de Catilina.
- politique du ſiécle, 2 Vol.
- de M. Conſtance.
- de Rois de Chypre, 2 Vol.
- de l'Isle de Corſe, fig.
- de démêlés de Boniface VIII. avec Philippe le Bel,
- des Templiers, 2 Vol.
- de la Conquête du Pérou, 2 Vol. fig.
- de la Congregation des Filles de l'Enfance.
- de l'Empereur Charles VI. 6 Vol.
- moderne des Chinois, des Japonois, &c. 4 Vol.
- de la conquéte de la Chine, 2 Vol.
- du bas Empire, à commencer à Conſtantin le Grand, par Mr. le Beau-
- de France par l'Abbée Vely, 4 Vol.
- (abrégé chronologique de l') des Empereurs Romains, 8: 2 Vol.
- (abrégé chronologique de l') France par le P. Henaut, 8vo.

Hiſtoi-

Hiſtoire le ſupplement du même, 8vo.
- idem nouvelle edition, le ſupplement refondu dans le corps de l'ouvrage, 8vo, 2 vol.
- de Revolutions Romaines, par Vertot, 2 vol.
- idem de Suéde, par le même, 2 vol.
- idem de Portugal, par le même.
- idem d'Angleterre, par le P. D'orleans, 4 vol.
- idem d'Eſpagne, par le même, 5 vol.
- idem de Françe par la Hode, 4 vol.
- idem de Génës, 3 vol. fig.
- du Comte de Saxe, 3 vol.
- du Cardinal Alberoni, 2 vol.
- des Rois de Pologne.

Memoires pour ſervir à l'Hiſtoire de Chriſtine, Reine de Suéde, 4to 2 vol.
Eſſais ſur la Cavalerie ancienne & moderne, 4to.
Nouveau Traité de Diplomatique, par des Religieux Bénédictins de la Congrégation de Saint Maur. 2 vol. fig.
Victoires Memorables des François, 2 vol.
Dictionnaire hiſtorique portatif, 8vo 2 vol.
- geographique portatif, 8vo.
- généalogique, heraldique, chronologique & hiſtorique, 8. 3 vol.

Geographie univerſelle de Varenius, 4 vol. fig.
- - de Crozat, fig.

Tablettes genealogiques & chronol. 7 vol.

Tablet.

Tablettes de Themis, 3 vol.
Tableau militaire de la France, avec l'état des Troupes de France, nouv. edition, ſous preſſe.
Siécle de Louis XIV. par Voltaire, 4 vol.
- le même, edition de Dresde, 2 vol.
Lettres de Louis XIV. 2 vol.
- de Madame de Maintenon, 15 vol.
Conſidération ſur les cauſes de la grandeur des Romains & de leur décadence.
Eſſais ſur les Troubles actuels de Perſe & de Georgie.
Eſpion Turc, 6 vol. fig.
Journal du Tremblement de terre de Lisbonne.
Quinte Curce, Vie d'Alexandre le Grand.
Obſervations ſur les Grecs.
- ſur les Romains, 2 vol.
Eſſais ſur la Nobleſſe de France.
- hiſtoriques ſur Paris, 3 vol.
- ſur les hieroglyphes des Egyptiens, 2 vol. fig.
Science de la Nobleſſe - 3 vol.
Tableau de l'Empire Ottoman.
- de l'Empire Germanique.
Lettre ſur l'Hiſtoire univerſelle de Voltaire.
Cauſes célebres, 20 vol.
Piéces du Procés du P. Girard, avec M. Cadiére, 8 vol.
Annales de l'Empire, par Voltaire, 2 vol.
L'Iliade & l'Odiſſée d'Homére, 8 vol.

Etat

Digitized by Google

État préſent de l'Eſpagne, 4 vol.
Relation du Paraguay.
Elemens de Cosmographie.
Mexique conquis, Poëme, 2 vol.
Procès ſans fin.
Conſidération ſur les Conſtitutions de la Marine militaire de France.
Deſcription du Cap de Bonne Eſperance, 3 vol.
- - de l'Empire Ruſſien, 2 vol.
Les Hommes illuſtres qui ont vêcu dans le XVII. ſiécle, le principaux Potentats, Princes, Ambaſſadeurs & Plénipotentaires, qui ont aſſiſté aux Conférences de Munſter, & d'Oſnabrug, avec leurs Armes & Deviſes, deſſinés & peints au naturelle par van Hulle, & gravés par les plus habiles Maitres, 131. portraits; in fol.
Hiſtoriens Latins, edition de Couſtelier, reliure.
C. Saluſtii Criſpi quæ extant Opera.
Cornelius Nepos, de vita excellentium Imperatorum.
C. Velleii Paterculi Hiſtoriæ Romanæ.
C. I. Cæſaris Commentariorum, 2 vol. fig.
Eutropii Breviarium Hiſtoriæ Romanæ.
Curieux Antiquaire, 3 vol. 8vo. fig.
Etrennes militaire, 1757.
Memoires pour ſervir à l'Hiſtoire d'Anne d'Autriche, 5 vol.

Me-

Digitized by Google

Memoires du Duc de Rohan, 4 vol.
- de Sully, 8 vol.
- de Negotiations de Torcy, 5 vol.
- de Mr. du Guay-Trouin, fig.
- de Laſſay, 4 vol.
- de du Bellay Langei, 7 vol.
- de M. de la Porte.
- de la Régence de M. le Duc d'Orleans, 5 vol.
- du Cardinal de Grandvelle, 2 vol.
- hiſtoriques, militaires & politiques de l'Europe, 3 vol.
- du Marechal de Berwick. 2 vol.
- pour ſervir à l'Hiſtoire de Louis XIV. par Choiſy, 2 vol.
- de Blaiſe de Mont Luc. 4 vol.
- du Maréchal de Baſſompierre, 4 vol.
- de Varrack, 2 vol.
- Forbin, 2 vol.
- de Brandebourg, 2 vol.
- du Cardinal de Retz, 7 vol.
- de Louis XIV. par la Farre.
- ſur la minorité de Louis XIV. par L. P. 2 vol.
- du Comte de Brienne, 3 vol.
- de Montchal, Archevêque de Touloufe, 2 vol.
- de deux dernières Campagnes de M. de Turenne en Allemagne.

Me-

Digitized by Google

Mémoires de Madame de Staal, 3 vol.
- - du Comte de Guiche.
Vie du brave Crillon, 2 vol.
- - des Hommes illuſtres, comparés les uns avec les autres, 2 vol.
- - du P. Joſeph. 2 vol.
- - du Cardinal de Richelieu, 2 vol. fig.
- - du Cardinal Mazarin, 4 vol.
- - de l'Empereur Julien.
- - de Céſar Borgia, 2 vol.

F I N.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EM.

Digitized by Google

Digitized by Google

PANDIMIGLIO
21 DIC. 1970
LEGATORIA - ROMA

Digitized by Google